

Amour, Sang de l'univers



**Poèmes et fables
de Richard Claude Lauzon**

Amour, Sang de l'univers



**Poèmes et fables
de Richard Claude Lauzon**

2015

Les éditions Richard Claude Lauzon

Conception graphique et révision: Suzanne Bougie
Maquette des couvertures 1 et 4 : Suzanne Bougie

Photo de l'auteur: © Jonathan Bougie-Lauzon
Photos des œuvres de Martine Cyr : © Martin Brassard
Autres Photos : © Suzanne Bougie

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© 2015, Les éditions Richard Claude Lauzon

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-9815151-1-7

Courriel : richard.claude.lauzon@gmail.com

Dédicaces

À vous qui n'aimez guère la poésie, merci d'avoir osé ouvrir ce recueil. J'espère qu'il ne vous décevra pas et même qu'il vous ravira.

À vous qui affectionnez les vers et les rimes, je souhaite vivement qu'ils vous atteignent en profondeur!

À Sully,

Le Cygne est mon poème préféré entre tous. Je l'ai appris par cœur à l'école de mon adolescence, ce qui m'a incité, alors et depuis, à tendre vers une telle beauté gracieuse. Mon poème *Le Plongeon Huard* en est une illustration. Mon amour des oiseaux a peut-être bien pour origine lointaine les lignes suivantes...

Le cygne

Sully Prud'homme (1839-1907)

« Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
À des neiges d'avril qui croulent au soleil,
Mais ferme et d'un blanc mâ, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent, il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et loin, du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
À l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi les diamants
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments. »

Les Solitudes - Édition L'Harmattan, Paris, 2008

À Jean,

L'existence s'avère, en soi, une incontournable leçon de vie. Qui peut le mieux enseigner aux humains à bien se comporter et à être heureux, sans trop les offenser..., sinon les concepts, les choses et les... animaux? Tout sauf eux-mêmes, quoi! Devant une telle excellence, que faire d'autre que de l'imiter... car à tout jamais notre imaginaire collectif en est imprégné! Qui n'a pas déjà lu ou entendu la fable suivante...

Le Corbeau et le Renard

Jean de La Fontaine (1621-1695)

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
À ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Les fables de La Fontaine - Texte intégral

Éditions Gründ, Paris, 2000

Remerciements



Merci à Martine Cyr, « ma sœur en art », d'avoir consenti à illustrer
ce recueil de son lumineux talent d'artiste-peintre.
Découvrez-la : www.@martinecyr.com



Merci à Suzanne Bougie, mon épouse, mon premier public,
ma première critique, mon premier soutien, mon premier amour...

***Tu es mon Âme-sœur, compagne de mes vies;
Tu es fille d'Éros, amante de mes nuits;
Tu es mère accomplie d'une famille unie;
En fiers alter ego, nos sangs sont réunis.***

Photos

Photos des œuvres de Martine Cyr : Martin Brassard
Autres photos : Suzanne Bougie

Conception graphique et révision

Suzanne Bougie

Table des matières

Avant-propos	11
Préface	13
Arts	15
Une grande dame se raconte	17
Au nom d'une plume	19
L'exemplaire	22
Les beaux mots	25
Je veille au corps	26
Mouvements saisonniers	27
Le rideau des lumières	28
Tara	29
Mille et un pots	30
Dialogue avec l'art	31
Terre-Mère	35
L'aimable sauveur	37
Pré en juillet	39
Une fleur se confie	40
D'août temps	41
Pommalbonne!	42
Une feuille d'érable	44
Un géant aux pieds d'argile	46
Le merisier poète	50
Feu de joie	51
Neige... pas raison?	54
Un thermomètre témoigne et plaide	56
La vallée de tes rêves	58
Ça marche!	60
Les bleus... de la planète bleue	62
Ozoïzo	67
Chants d'oiseaux	69
La Bernache du Canada	76
La Mésange à tête noire	77
L'arachide du Geai bleu	78
Le Moqueur polyglotte	80
Le Plongeon huard	82
Restos d'oiseaux	83
We, birds	85
Jumelles à l'affût	86

Éros

	89
Roméo... et Juliette...	91
La frontière de nos amours	92
Elles voudraient bien être des artistes (air connu)	93
Embrasse-moi	94

Légèretés

	97
Le gai luron	99
La grammaire en folie	101
La porte se confie	104
Sages griseries	106
Tant qu'il y a de la joie	108

Philo

	111
La femme en toi	113
L'alliance	115
Le voile	116
Tête-à-tête entre l'épine et la rose	117
Le chirurgien	119
Hair... par amour	122
La pyramide	125
Le milieu juste et bon	130
Un couple inédit	133
La mission couronnée	138
Un pionnier de Ville-Marie	141
Le National	143

Mystères

	149
Salutation à l'Est	151
Dieu	153
Une âme sans peine	155
Âmes-sœurs	157
Une journée d'école	161
Méditations	166



Avant-propos



L'amour se veut ici, le Sang de l'univers.

Pas le sang hors du corps mais le sang dans le corps,
Pas le sang de nos plaies mais le sang dans nos veines,
Pas le sang des conflits mais le sang d'harmonie,
Pas le sang du souffrant mais le sang du joyeux,
Pas le sang que l'on verse mais le sang que l'on donne,
Pas le sang de l'effroi mais le sang de confiance,
Pas les larmes de sang mais les larmes de joie,
Pas la haine du sang mais le sang d'amitié,
Pas le dit mauvais sang mais d'emblée le bon sang,
Pas de sang bouillonnant mais un sang-froid ou frais,
Pas de sang dur, glacé mais un sang animé,
Pas le sang de la mort mais le sang de la vie,
Pas le sang du mépris mais un sang de bonté,
Pas le sang supérieur mais le sang fraternel,
Pas de sang pur, royal mais que du beau sang noble,
Pas le sang du désordre mais celui d'équilibre,
Pas le sang de la guerre mais le sang de la paix.

Pas qu'un sang d'être humain mais aussi d'animal,
Pas qu'un sang animal mais sève végétale,
Pas que sève végétale mais d'esprit minéral,
Pas qu'un sang de terrien mais aussi des planètes,
Pas qu'un sang des planètes mais aussi des étoiles,
Pas qu'un sang matériel, aussi spirituel,
Pas qu'un sang imparfait mais parfois du parfait,
Pas que le sang du droit mais aussi du devoir,
Pas qu'un sang trop humain mais parfois plus Divin.

C'est le sang de la Rose Rouge sans épines.

Préface

Je vous salue, vous qui tenez ce recueil et qui osez plonger dans l'univers d'un autre, en l'occurrence, le mien. Bienvenue dans ma douce folie, dans les circonvolutions de mon esprit et de mon âme, qui guident ma pensée ainsi que mes doigts sur le clavier. Je vous lance une invitation, constituée d'émerveillement, de candeur, de recueil...lement afin que vous y expérimentiez de fins émois. Aussi, certaines légèretés... d'être visent avec humour votre rate afin qu'elle se dilate et qu'ainsi s'en exhale une nouvelle fraîcheur de vivre.

Ce recueil comprend sept thèmes principaux qui ne sont pas des plus étanches car certains poèmes auraient pu se retrouver dans plus d'un:

Arts

Terre-Mère

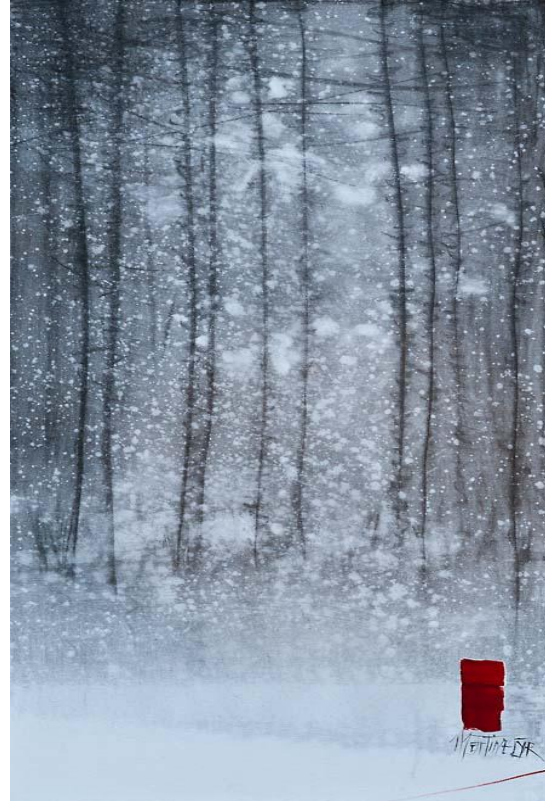
Ozoizo

Éros

Légèretés

Philo

Mystères



À l'inverse de la plupart des tendances poétiques actuelles, je privilégie en priorité l'alexandrin, vers classique de douze syllabes prononcées, qui correspond à un rythme intérieur hérité surtout des poètes classiques et romantiques. Cette musique intime qui m'anime tourne en boucle dans ma tête et ne se dément pas. Composer pour ainsi dire « à l'ancienne » peut faire sourciller, même tiquer plus d'un lecteur contemporain mais faire autrement signifierait que je renie mes vibrations profondes. Pendant votre lecture, tentez de bien prononcer chacune des douze voyelles sonores (prononcées) pour vous imbiber du rythme de l'alexandrin. Chaque finale d'un mot se terminant par une voyelle et suivie d'un mot débutant par une consonne doit être prononcée. À titre d'exemple:

*Un vers de douze e pieds est un alexandrin**

Ma rime se veut aussi riche que je peux la concevoir et je remercie Armel Louis qui a commis le *Dictionnaire des Rimes et assonances, Le Robert, 1997*, dont nos ancêtres poètes n'ont pu bénéficier. Je suis conscient que, ce faisant, je vêts d'un corset parfois serré, le corps du vers. Il m'apparaît que c'est le prix à payer pour conserver une taille fine...

La prosopopée, figure de style qui fait parler des êtres sans parole tels des animaux, des concepts, des choses, etc., et qui m'a conquis dès mon cours secondaire il y a plus de cinquante ans (merci à

mon professeur de littérature, M. Adélarde Lanctôt), me permet, à l'instar de mon maître ultime Jean de La Fontaine, de délier des langues qui, autrement, ravaleraient leur salive...

J'aspire également à être compris, foi de poète. Non seulement à être lisible mais aussi « lisible ». Les bombes à fragmentation dites poétiques, où les mots, les phrases, les vers, les lignes, les chapitres et même les livres explosent en tous sens, pour moi, ne ressemblent guère à ma conception de la poésie.

Je consens volontiers une œillade admirative à une belle prose à saveur poétique. Le mot qui m'est venu au cœur est « prosée », comme une sœur de l'autre. Mais ce n'est pas l'autre. Une prose n'est pas un poème, fut-elle magnifique. Une simple question de vocabulaire, de concept. Un chat n'est pas un chien, ce qui n'offense ni l'un ni l'autre.

D'aucuns ressentiront de la naïveté, de la candeur dans les vers qui parsèment ce jardin de mots. Je préfère l'expression « idéalisme » qui vise à la fois la hauteur et la profondeur confirmant l'adage bien connu: « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Conserver notre capacité d'émerveillement, c'est éloigner l'indignation, parfois nécessaire mais souvent désespérante. Proposons de l'harmonie pour remplacer le chaos plutôt que de diaboliser, douloureusement, ce dernier. Merci encore de vous immerger volontairement dans mes eaux intérieures. Vous risquez, je l'espère, de vous émouvoir bellement.

* Vers d'or

Après avoir fait quelques recherches, je ne crois pas que la substance des deux paragraphes qui suivent ait déjà été écrite ; donc je m'y risque...

Dans son livre *Géométrie sacrée*, Éditions Véga, Paris, 2008, Stephen Skinner disserte sur le nombre d'or (ou phi) et ses propriétés en géométrie, en arithmétique et en arts comme l'architecture, la peinture, etc. Il écrit : « Pythagore déclara que les nombres sont sacrés en eux » ; il le considère donc comme « le père de la géométrie sacrée. ». L'auteur signale que ce nombre est depuis longtemps reconnu comme sacré car on le retrouve dans la structure même de l'univers. La division par ce nombre (sa valeur est égale à 1,618...) est la même que la division cellulaire. Or, Skinner n'aborde pas les proportions relatives au nombre d'or en littérature. Pourtant, il note : « Johannes Kepler (1571-1630) appela section d'or l'un des deux trésors de la géométrie, notion qu'il chérissait comme un joyau précieux. On l'appela Proportion Divine au XVI^e siècle, puis nombre d'or, ration d'or ou encore section dorée au XIX^e siècle. Nous pourrions aussi l'appeler Juste Milieu. ». On retrouve ce nombre partout dans la Nature, aussi bien dans les caractéristiques de la structure des cristaux, de la croissance végétale, de l'eau vive et des flocons de neige que dans la formation des paysages, des nuages, des typhons, etc. C'est le nombre de la Beauté et de l'Harmonie car ses divisions se répètent à l'infini. Les Égyptiens ont sciemment utilisé les propriétés du nombre d'or pour construire les pyramides comme les Grecs, leurs temples. Léonard de Vinci s'en est servi dans ses peintures.

Ainsi, et en lien avec les vers dorés de Pythagore composés en alexandrins par des auteurs tels Fabre d'Olivet et Gérard de Nerval, je propose ici que l'alexandrin puisse être considéré comme le « vers d'or » car, à mon avis, il naît du « rythme d'or », sorte de musique intérieure qui anime le poète qui compose des alexandrins. Aussi, le nombre 12 est dans les faits celui qui traduit le mieux à la fois la parole et les sentiments qui l'accompagnent. Il possède la souplesse, la polyvalence nécessaire à leur expression, étant divisible par 2, 3, 4, 6 et évidemment par 1 et par lui-même. C'est le plus petit nombre pouvant se diviser sans reste par autant d'autres nombres. Par extension, on pourrait imaginer que la « phrase d'or » est constituée d'un multiple de 12, soit 24 pour une phrase courte et 48 pour une plus longue. La référence au Juste Milieu du précédent paragraphe pourrait illustrer que l'alexandrin se définit depuis presque mille ans par son milieu, par les deux hémistiches de 6 pieds, ou 6 syllabes prononcées qui le composent.

Richard Claude Lauzon

~ Arts ~

À toute souveraine, tout honneur. La poésie en personne, rien de moins, présente ce recueil. Elle est suivie de la plume, un hommage aux anciens..., du livre et des mots qui, chacun à leur tour, viennent confirmer leur essentielle existence et qui entraînent avec eux, la ribambelle des autres arts et des façons d'écrire. La musique enchaîne ses sonorités diverses par le biais de ses instruments variés. Deux vitraux majestueux décident de poser et emportent dans leur sillon, Tara, la noble sculpture. Même le plus beau pot, parmi les 1001 de Val-David, raconte sa capture! Finalement, l'Art, avec son grand « A » ose se prononcer et clôturer ce thème.

Qui suis-je pour tenter de définir l'art? Il faut que j'essaie de le décrire pour être en mesure de m'insérer en lui, et pour ma propre gouverne, de faire la différence entre ce qu'il m'apparaît être et ce que je crois qu'il n'est pas ou... bien peu. Où est ma place en art? Comme cette épopée est périlleuse, j'ai décidé de l'interroger, de le faire parler, sans trop lui arracher les mots de la bouche, afin qu'il se définisse lui-même par la magie de la prosopopée. Aucun geste se voulant artistique ne peut se prétendre achevé sans l'émotion et l'éclair de la perception, bien sûr, mais non plus sans l'ordre et la méthode, leurs charpentes obligées; comme les illustrations qui enjolivent ce recueil.



Une grande dame se raconte

Je suis l'art du bien dire habillé de dentelles.
Endimanchée de grâce, en fait de courtoisie.
Je soutiens l'écriture, l'orne de bretelles,
Afin de l'ennoblir: j'ai pour nom **poésie**.

Mais je suis beaucoup plus qu'apparat, garniture;
Je voyage à l'orée de la terre et du ciel,
Me complais au milieu de nature et culture,
En traduisant ton âme et son souffle essentiel.

Je me sens relevée quand tu sers la rigueur,
Quand la forme et le fond, tu maries savamment.
J'aime bien ressembler au poème élagueur,
Fait de vers et de rimes assortis sciemment.

Ce n'est pas que la prose m'ennuie, au contraire,
Mais l'effort consenti pour que tu coordonnes,
Et l'affect, et la tête, et les pieds littéraires,
Résonne comme un chant, symétrie qu'on fredonne.

Je peins des termes chauds, épiçant mes couleurs,
Je danse avec l'adverbe, ce si beau parleur,
J'érige avec le verbe des ponts de valeur,
Je rythme avec des signes des sons marteleurs.

Suis magie du mot juste dans son alexandrin,
Suis bougie de sanctum exposée dans le temple,
Suis confort du bijou lové dans son écrin,
Suis hémistiche au vers imbriqué dans plus ample.

Suis ivresse des mots dans le cœur du poète,
Suis perle de rosée dans la fleur qui frémit,
Suis sapience du cœur dans l'appel du prophète,
Suis orgasme d'amants dans la nuit qui gémit.

Je recherche l'enfant qui en toi se repose.
J'ai besoin d'écouter, d'éveiller sa candeur
Car l'adulte raison trop souvent s'interpose
Et freine ton désir d'exposer sa verdure.

Je raffole à bon droit de la prosopopée
Qui transmet la parole aux concepts, aux objets,
Qui fait parler la faune et tourne en épopée
La plus simple aventure et en fait des sujets.

D'inspirantes leçons, je permets de tirer
Pour qui œuvre à la chose et comprend mes messages;
Et à tous je propose d'aimer, de flairer,
Dans mes fables exposées, des avis d'enfant sage.

Pour beaucoup, cependant, je suis noix dans l'écaille
Que l'oiseau doit percer de son bec « besogneur ».
Je me livre à d'aucuns qui, du cerveau travaillent,
Ainsi le fruit cueilli nourrit bien le penseur.

Je sais que bien des voix tonnent leur amertume,
Que tristesse et torpeur, ils étalent en mon nom;
Je prétends avant tout m'honorer de leur plume
Quand d'un réel espoir, deviens la prête-nom.

Je te sers à la fin d'embellie au commun,
Qui cueille à chaque jour sa fleur de macadam
Qui perce le plus dur, le plus lourd de chacun
Pour dire à qui veut bien: je suis ta **Grande Dame!**

Au nom d'une plume

Notre ancêtre la plume a de quoi se réjouir,
Elle a fait des petits à plus soif, à en ouïr
Nous, **stylos et crayons**, étant formés pour jouir
Des beaux mots, des bons mots s'efforçant d'éblouir.

Je sais bien qu'un stylet a débuté l'affaire
Il y a fort longtemps, où l'écrit à parfaire
N'était que l'embryon du présent savoir-faire;
Or depuis cette époque, on n'a pu que mieux faire.

Écrire sur le roc a laissé bien des traces
Qu'on étudie encore afin que l'on retrace
Le sens des caractères inscrits aux murs des races
Pour en jauger l'esprit, raffiné ou vorace.

L'oiseau a pu servir l'utile évolution
Si un cerveau génial pressentit la mission
De prélever du sang de sa proie, la portion
Voulue pour y tremper une plume en fonction.

D'illustres manuscrits, copiés et recopiés
Par des gens minutieux travaillant d'arrach'-pied,
Aux doigts maculés d'encre, aux tendons estropiés
Ont traversé le temps, couché sur le papier.

Au nom de tous les miens de semblable nature,
Je me pose en objet de ta main d'écriture,
Ensermé dans tes doigts, je deviens créatures
Des dits objets choisis de ta littérature.

Lorsque tu me manies, me glissant sur la page,
Ce qui me sert de pointe accomplit sans tapage
Tes quatre volontés, leur savant découpage,
En lettres assemblées sans trop de dérapages...

Tu écris d'une main, ta droite préférée,
Et en plus l'encre noire, élis pour célébrer
Tes passions « coups de cœur », les thèmes soutirés
Du fond de tes entrailles enclines à soupirer.

Tu exiges de moi une docilité
D'enfant sage et soumis à l'habile doigté.
Inspiré, tu me traites avec rapidité,
Indécis, tu réduis ta vitesse, embêté.

Tu m'enserres et me mords quand tu es enflammé,
Sans égard pour mon bout aplati, déformé.
Quand je suis bien vidé et que j'ai tant trimé,
Tu me lances aux poubelles en plus de blasphémer!

À l'époque sans cœur des amoureux jetables...
J'ai regret, « Nom d'une Plume », et trouve inéquitable
Que d'aussi bons copains aient futur si peu stable
Car l'*ordi* a changé cette union respectable.

J'applaudis néanmoins ta ferveur rituelle
Car au moins ton brouillon, ce premier *textuel*,
Tu composes à la main, ce n'est pas ponctuel,
Plutôt que de tenir à l'écran actuel.

J'avoue que la machine a des propriétés
Conduisant vite à plus de propreté
Et que ton second jet, beaucoup moins tacheté,
Te permet d'y voir clair sans tes yeux, éreinter.

Je passe maintenant la main à **l'art d'écrire**
Qui connaît tous les autres et aime à les décrire.
Il lui tarde de dire et même de souscrire
À la complicité qu'il met à les prescrire.

Crayons, stylos précieux de toutes les couleurs,
C'est pour moi un hommage d'être un haut-parleur
Dans l'enceinte des arts pour servir de valeur
Assurée d'harmonie et même d'enrôleur.

À tous deux, père et fille, **dessin et peinture**,
Vous tracez, exposez le passé, le futur
D'un présent éternel en quête d'aventure;
De l'Histoire illustrez la page couverture.

Célèbre **architecture**, écrite en pierres, en bois
À même tes épaules imposantes en parois,
Tu supportes le monde habité et je vois
Ta grandeur abriter les petits et les rois.

Si j'orne la pensée, toi **gravure** tu pares
Les bijoux, les métaux, les bois dont tu t'empares,
Et ta main enjolive, en plus elle sépare
Le banal du joli si les deux je compare.

Si je crée des idées, toi, **sculpture**, tu formes,
À partir de matières sans but et informes,
L'incarnation d'une âme, en façonne la forme
Pour qu'en trois dimensions, le créé s'y conforme.

S'il me prend mille mots pour décrire une image,
L'art de photographe peut cibler ses hommages
En élisant des scènes pour en figer l'âge
Par un simple déclic et subtil écrémage.

D'emblée je tiens parole et vous vibrez de sons,
C'est bien toi la **musique** et ta sœur la **chanson**,
Qui chevauchez les ondes ailées du gai pinson,
Qui portez haut la vie, en êtes l'écusson.

Ma main compose un vers, ton pied marque le pas,
Mon bras lève l'idée, tes jambes sont compas
Traçant adroites courbes évitant les faux pas;
La **danse**, en condensé, est l'envers du trépas.

Et toi, le huitième art qu'on nomme **cinéma**,
Tu transformes mes mots en beaux panoramas;
Des beaux rêves en couleurs, tu extrais un climat
Faisant rire et pleurer en volcan grand format.

Un neuvième talent, la **bande dessinée**,
A conquis depuis peu les jeunes et aînés.
Tes dessins successifs font histoire bien née
Car les mots ont la vue pour mieux les incarner.

Et j'en ose un dixième, la **graphologie**.
Tu étudies mes lignes, en tire la magie,
Débusque dans l'écrit la subtile énergie
De la main éclairée d'une intime bougie.

Je convie et j'implore **l'enfance de l'art**,
Pour que guide inspirée, elle s'érige en phare
Et non pas se complaise en la fange et les tares
Que la cupidité évalue en dollars.

Tous les arts sont parents d'une longue lignée,
Célébrant la Nature et l'Humain, imprégnés
Dans leur âme, du Beau qui leur est assigné,
Pour mieux le découvrir et le bien souligner.

Moi, plume d'**écriture** à la fin je décrète:
Je ne suis qu'instrument, tout au plus l'interprète
D'un bon mot de sagesse imputé au prophète:
« L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète. »*

*André Chénier

L'exemplaire

La condition humaine en garnit mon papier
Tel un glaçage ornant le gâteau du savoir.
Des connaissances acquises ne suis qu'équipier
Propageant vos messages en humble réservoir.

Je suis le récipient d'un intérieur savant...,
Mettant bien à couvert vos conceptions fécondes.
Quelquefois, déprimé, je ne sens que du vent...,
En d'autres occasions, je dis: « Quelle faconde! »

Mes formes sont diverses autant que vos écrits,
Je suis mince ou épais, de grandeur fort variable;
Séparées, compressées, mes feuilles on circonscrit
Entre deux couvertures rigides ou pliables.

On me titre en avant, me résume en arrière:
Mes devants accrocheurs briguent votre intérêt
Pour que vous me preniez, me lisiez tout d'un trait,
Plaidez pour mon succès, me procuriez carrière.

Lecteurs, je suis un **livre**, une œuvre en soi complète:
Un petit *feluet* qu'à deux doigts on saisit,
Un spacieux escogriffe et son air de galette,
Un gros et vieux volume sentant le moisi...

À nous tous, papyrus et bouquins innombrables,
Nous formons une somme, un monument cossu
De noble érudition, de réflexions durables
Donnant de vos idées un fidèle aperçu.

Je suis, des pas humains, le sablier du temps:
En témoin du passé, j'aboutis au présent
Qui devient aussitôt un ancêtre, un sextant
Pointant vers l'avenir son doigt fertilisant.

Ainsi votre *lumière* à presque cent pour cent
Pigez chez vos semblables en émules avertis,
Avançant dans les traces des « roseaux pensants »
Ayant noirci mes pages en humbles apprentis.

J'avoue ne pas priser la haine et ses forfaits
Dont certains me surchargent en voulant rallier.
Je préfère l'amour, ses multiples bienfaits
Qu'impriment en vous mes lignes, aimant à concilier.

On m'a parfois brûlé au nom de la censure
Croyant asphyxier la pensée, d'un bâillon.
Je me désole aussi d'une autre meurtrissure:
On m'oublie trop souvent au bout d'un haut rayon.

Par bonheur, je frétille de plaisir ou presque...
Quand des yeux me dévorent, une main me caresse,
Ayant cueilli en moi les fruits, les fleurs livresques
Qu'un maître sur mes feuilles a semés en finesse.

Depuis que Gutenberg m'a dûment présenté,
L'orale tradition prévalant jusque-là
S'est repliée à l'ombre des voies fréquentées;
Je peux donc essaimer dans la gloire et l'éclat.

Et ne s'en privent pas éditeurs et auteurs
Aspirant à tenir dans leurs mains **l'exemplaire**
Au tirage sans fin du grand succès, porteur
D'honneurs et revenus pour l'élus qui sait plaire.

J'invite ici chacun des styles d'écriture
À bien vouloir ouvrir ses pages reliées
Pour vanter ses mérites, étaler ses structures,
Exprimer ses regrets, ses traits particuliers.

La folle du logis, j'héberge en permanence
En maquillant la vie de fantômes réels...
Le premier à parler, j'exalte l'éminence
Du **roman**, du fictif, porté sur les hôtels.

Mes bons et mes méchants enfourchent les morales
Et les balais volants dans le lit, au divan.
Les grands dorment debout, le fait est littéral...
Si le **conte** est trop long; les petits bâillent avant.

Ésope et La Fontaine mon genre ont brodé
Car parfois l'être humain est moins humain que bête!
Lui faire la leçon, car il sait s'amender,
La **fable** s'y emploie en épurant la bête.

Bombe à fragmentations: moderne *émiettage*!
Ponctuation zéro, mes rimes en disgrâce!
Où es-tu harmonie, rigueur? Vils héritages?
Suis **poésie en deuil**, aspire à plus de grâce.

J'adore impressionner, dessiller les paupières
Quand l'**essai** réfléchit, dit sa problématique.
Si mes visées s'avèrent essentielles et pratiques,
Au fronton de l'acquis, j'ajoute une ou deux pierres.

Je donne la parole aux gens exceptionnels
Désirant partager leurs bouillons d'expérience.
Révélant des hauts faits, des élans passionnels,
Leur vibrant **témoignage** édifie la conscience.

Morte ou vive au combat, j'exhibe ma vedette,
Célébrant ses hauts faits si elle est de ce monde...
Si elle est trépassée, ma **biographie** sonde
Et les reins et les cœurs du respecté squelette...

De carrure imposante et lourdaud de service,
La langue et ses bons mots, j'ordonne et définis.
Qu'ils soient propres ou communs, étrangers ou métis,
En tant que **dictionnaire**, l'erreur je bannis.

J'ai tant de choses à dire et faits à rapporter
Qu'on divise ma masse pour mieux l'assembler.
Diderot, d'Alembert m'ont bien documentée
Et l'**encyclopédie**, un grand vide a comblé.

Les **grandes religions** se sont servies de moi
Pour propager leur foi, on les dit livres saints...
Il m'est doux d'exposer leurs plus nobles émois
Mais ne peux approuver leurs sentiments malsains.

La **science** a trouvé en mon sein un ami
Pour conter ses exploits, rarement ses faux pas.
Aujourd'hui le secret, mon plus grand ennemi,
En convient: «Crains plus ce qu'elle ne publie pas...!»

Aux **beaux-arts** je fais place illustrant leurs atours
Noirs et blancs, de couleur sur du riche papier.
Le génie, le talent je fête tour à tour
Quand perce une belle âme, émue, estampillée.

La **bande dessinée** et ses vifs coloris,
J'étales avec plaisir quand son humour explose.
Si l'aventure y peint de folles braveries,
Je vous tiens, haletants, et fais fuir la névrose.

Aux **manuels scolaires**, j'ai deux mots à dire:
Théorie ET PRATIQUE vissez à la Vie!
Une âme à cultiver, un corps à enhardir,
À une « tête bien faite », je vous convie.

Je pourrais prolonger l'exposé tant et plus
Mais ainsi j'écrirais moi-même tout un livre!
Aux inquiets, me lisant, craignant pour mon salut:
(prenez-moi... ouvrez-moi... humez-moi... lisez-moi...)
Fermez-moi, rêvez-moi. N'en êtes-vous pas **IVRE**?

Les beaux mots

N'ayez pas peur de moi, je suis votre sauveur,
Celui qui vous distingue, en mieux, de l'animal.
Je meuble vos pensées, en fournis la saveur,
Suis l'esprit et la lettre de l'humain normal.

Je suis un simple **mot** mais seigneur du langage,
Racontant l'émotion, lui offrant une voix,
Garnissant la raison de mon vaste bagage;
En un mot comme en cent, je leur trace la voie.

Sans « maman », sans « papa », ces deux tout premiers mots,
Sans mes autres, épousant parentale tangence,
Sans mes gestes mimés y fixant leurs rameaux,
« Mon cerveau est désert », dirait l'intelligence.

Du vital alphabet, sommes progéniture.
Notre grande famille affiche un caractère
Dont les traits d'expression invitent à l'écriture
Pour le bien des lecteurs, nos précieux légataires.

On nous dit, nous écoute, on nous voit, on nous lit.
Ici c'est en français surtout qu'on nous prononce.
Ailleurs c'est autrement que les lettres on relie
Ou qu'on emploie des signes et sons qui nous énoncent.

Et des mots, il en est des longs, des courts, des gros...,
Des hauts, des bas, des fins, des doux, des durs, des beaux.
On nous cherche, on nous place, en bref ou intégraux,
On nous passe, on nous mâche ou réduit en lambeaux...

« Votre pouvoir est grand », insiste la conscience:
Mots d'ordre ou derniers mots, mots de passe ou d'auteur. »
« Le mien, monumental », réplique l'inconscience:
Mots secrets, mots couverts, ruineux ou créateurs. »
« Du **don de la parole** », induit la **Subconscience**
« Proviennent les plus fins: ils sont libérateurs. »

Mais nous soufflent à l'oreille, inquiets, les mots d'amour:
« N'oublions surtout pas l'édit du cœur: JE T'AIME!
À mon serment de vie se joint cousin humour;
À deux formons un couple lettré, fort en thème.»

Et sur ce arrivèrent, élégants, les beaux mots:
« Comme mot de la fin, j'ai deux mots à vous dire.
Je vous prends tous au mot, *raisonnables animaux*;
Notre grâce, en deux mots, ne peut que VOUS grandir. »

Je veille aux corps

Je m'offre en noble dame à votre entier service
Depuis que le vent souffle, suis en exercice.
Je me présente frivole, austère ou lyrique,
Suis la Reine des notes, on m'appelle **Musique**.

Je vous fais remuer, je fais vibrer vos cœurs,
Je fais bouger vos hanches et fais rougir vos joues,
Je fais trembler vos flancs, bouscule vos pudeurs,
Je fais votre bonheur, je jouis quand on me joue.

Je veux vous présenter, vous les corps amoureux,
Quelques beaux instruments pour vous accompagner,
Pour offrir de l'élan aux doigtés langoureux,
Pour donner de l'essor à vos chairs dénudées.

Tout d'abord pour vos doigts le flexible **piano**.
Il les fait appuyer tout juste ce qu'il faut
Sur un mont de Vénus, sur un sein, une cuisse
Pour qu'à la fin des temps, encore, ils en gémissent.

Le grand maître des bras, c'est le hardi **violon**
Qui va droit à vos sens par le jeu de ses sons.
À ces bras qui se tendent, invitent à s'y loger
Il redit: « Je te tiens! » sans jamais t'encager.

L'envoutant **saxophone** caressant vos peaux
Vous faisant frissonner comme des jouvenceaux
Roucoule dans vos pores y mêlant vos sueurs:
Caramel sensuel lapé en *la* majeur.

Cette folle **guitare** pour jambes mouvantes
Qui du Sud est venue pour les voir sautiller,
Se combine à vos voix, à vos mains tremblotantes
Et n'a d'autre visée que de vous exciter.

Et ces gouttes de pluie tombées du **vibraphone**
Délavent vos soucis autant que vos rancœurs;
Il s'adresse à vos cœurs qui de concert chantonnent
La douceur de s'aimer comme deux âmes-sœurs.

La **batterie** rythme vos sexes réunis
Qui se balancent en chœur tels fleur et colibri,
Qui se cognent et se frottent aux rigueurs de la vie
Jusqu'à l'instant sacré, la divine agonie.

Instruments de l'amour, je vous ai exhibés
Pour convaincre les corps qu'ils ont tout à gagner
À mixer leurs ardeurs à vos sonorités,
À bouter la fadeur de la couche à baiser.

La suave lenteur de la douce ballade,
La féline souplesse du jazz mélodique,
Le ronflant, le sérieux, l'attendrissant classique
Vous souhaitent romance, inspirant vos parades.

Mouvements saisonniers



Ce vitrail est l'œuvre de Yolande Montreuil et de Geoffrey Hullah

À vous deux, Yo et Geoff, mes brillants créateurs,
Je veux rendre aujourd'hui un hommage exaltant.
Vous m'avez fait si beau que mes admirateurs
Veulent en savoir plus long sur mon charme éclatant!

Sur ma droite vert-bleu s'agitent les grands flots
D'un fleuve Saint-Laurent mouillant dru sur Beaumont.
« Grandes marées de mai », quel bouillonnant tableau
D'un printemps généreux répandant son limon.

En plein cœur d'un été, une boule enflammée
Échauffe mes entrailles, illumine mes ciels,
Approfondit mes verts, cuit le jour embaumé
Puis s'enfuit vers l'automne et ses pluies torrentielles.

Admirez donc mes ocres et mes rouges carmins
Qui habillent les feuilles et leurs cent tourbillons
Mais grisonnent bientôt par le jeu de vos mains
Et annoncent le froid et ses chauds réveillons...

Voyez ce mont Sainte-Anne afficher sa valeur!
Sa crinière argentée se dresse en mon milieu
Comme au cœur de vos vies de nordiques skieurs;
« Mon pays, c'est l'hiver! », chantez-vous en ce lieu.

*Matter of reflection... shining forth with good taste:
That is what, I admit, my masters made of me.
I thank my new takers who purchased me in haste
To sit on their bed throne where I'm happy to be!*

Le rideau des lumières

**Ce vitrail est l'œuvre de Yolande Montreuil
et de Geoffrey Hullah**

Il était une fois une nuit peuplée d'ombres
Où le brun et le bronze se mêlaient au roux;
Les uns se démarquaient par leurs demi-tons sombres,
Les autres découpaient ce brumeux quart de roue.

Une coupe... de verre aux courbures topaze
Émanait comme un rêve au sommet de l'obscur,
Y captait les rayons d'un hier mis en vase
Pour que le jour naissant serine un jaune pur.

Or de l'aube à l'aurore au lever du soleil
S'arrime un jour d'éclat au pays des couleurs.
L'ocre entraîne le rouge qui vire au vermill,
Le violet s'y emmêle, y marie sa chaleur.

Cet orage aubergine inonde un pan de ciel,
Y verse un jus de prune, y arrose le temps.
Une queue de baleine, un oiseau irréel?
L'eau et l'air plongent en chœur dans ce torride étang.

Et l'écarlate en feu impose sa lourdeur
Forçant en plein midi la juste siesta;
Et puis s'enroule en boucle un violacé rôdeur
Préfigurant le soir et sa gaie fiesta.

Deux fines améthystes entament la soirée
Transmuant un lilas aux allures de rose
Et là des bleu azur présentent leur livrée
En se collant au cuivre en rondeur qui s'impose.

Puis ce sont des aqua et de nobles turquoise
Qui caressent en dansant un abricot comblé,
Qui enserrant en valsant ces brun rosé qu'ils croisent
Et saluent au passage un bleu, un vert troublés.

S'il appert que la fête en a mis plein vos yeux,
Plongez donc le regard vers l'extase en finale;
Les zébrures dorées et les pourpres radieux
S'accouplent aux rose, orange; ultime bacchanale!

« Fiesta de couleurs », « Un Drapé de lumières »
« Un Grand Jour lumineux », « Une Coupe... de verre »?
Voilà autant d'honneurs illustrant la bannière.
Et nous avons choisi « Le Rideau des Lumières ».

Thank you, Yolande and Goeff, for this luminous work.
Glass and light in your hands patiently become art.
You magically gave the colours full of torque,
We're sure you've put in it equally mind and heart.



Tara

Cette sculpture est l'œuvre de Marc Côté

D'un roc brut, dur et froid équarri sans manière,
Arraché d'Ontario d'un flanc de marbrière
Je pose devant vous par la magie de l'art
Car deux mains ont œuvré, puis conquis vos regards.

Mon envers bouchardé voit naître un baleineau
Que j'enfante en montant vers l'air au fil de l'eau.
Mon endroit lisse et doux exhibe la fusion:
La Mère et la Sagesse exposant leur union.

Je suis Tara la verte, aussi Tara la blanche;
Je suis la Grande Étoile où les cœurs purs s'épanchent,
Où l'artiste et sa muse ont uni leur lumière
Pour illustrer l'amour en façonnant la pierre.



Mille et un pots

« Un instant!, dit l'un d'eux, que chacun à son tour
Veuille bien se tourner et montrer ses atours.
Faudrait pas, ô malheur!, avoir l'air d'un troupeau
De clones sans bagout sortant d'un entrepôt! »

Voici donc 1001 comédiens, tour à tour,
Qui montrent leurs contours sans gêne et sans détour.
D'aucuns jouent du pipeau et passent le chapeau
D'autres roulent des hanches et gardent le tempo!

L'un se met à chanter à tous ceux qui l'entourent:
« Nous sommes **un monde à part** rayonnant tout autour. »

zzz...

Mais le bal fut suivi d'un juste et long repos
Car le jour, il fallait être frais et dispos.
Au matin, les lutins étaient tous de retour
Très sages et bien rangés, ornant les alentours.

Puis soudain un regard, une main, une peau
Saisit l'heureux élu, pour sûr, le plus beau pot!

Dialogue avec l'Art

Le poète

Salut, Maître du Beau, toi qui trônes à la cime
De cette pyramide coiffée du grand « A »,
Édifiée par l'effort, le génie rarissime
De ces vaillants disciples ayant compris tes lois.

Me tenant droit devant l'auguste monument,
Les deux pieds sur le sol, les yeux portés plus haut
Je mesure l'espace, le temps, le moment
Où je pourrai montrer de pareils idéaux.

En ce jour opportun pour les mots et les vers
Je tente de saisir la conscience de l'**art**
Que mes contemporains manifestent et révèrent
Dans les œuvres « modernes » dont ils sont les phares.

En un vaste regard balayant l'horizon
Je vois un paysage avec quelques rondeurs
Mais un nombre de pics frisant la déraison
Acèrent cette image, impriment leur frondeur.

Ma sensibilité se hérissé d'aigreur
Et mon indignation y va de ses élans.
Mais aussi une pause amenant ses douceurs
Caresse mon esprit d'un baume consolant.

Vénérable Grand Art, je tiens à préciser
Ma pensée, qui essaie d'éviter les procès,
Qui conçoit ses limites et ne peut deviser
Sans coup férir des arts, leurs succès, leurs excès.

Prudemment... je me risque aux dites opinions
En débutant par l'art qui m'est tendre et si cher,
Celui de l'**écriture**, où j'ose création:
Essai et poésie, ces œuvres de ma chair.

L'**essai** qui vise haut, vers meilleure personne,
Le **poème** limpide et porteur d'idéal
Ne sont pas utopie pour rêveur qui détonne
Mais montreur d'avenir, d'un amont vers l'aval.

Ici la **poésie** reprend ordre et méthode,
Saluant le passé, renovant son sillon,
Dopée des présentes bombes à fragmentations
Propulsant en tous sens toutes règles et leurs codes.

La **peinture** où mon œil se répand en louanges
Étale habilement des formes définies
Qu'il sait bien reconnaître en le mettant aux anges;
Et cet émoi vécu confine à l'infini.

La **sculpture** du bois, du métal, de la pierre
Donnera forme au brut par le génie d'une âme
Sachant y insuffler, en subtile équièrre,
L'incarnation du Beau pour qu'ainsi je me pâme.

La **musique** et le **chant** inspirant mes séances
Révèlent l'impression se profilant dessous.
Les rythmes au ton serein m'apportent bienséance,
Le cri ou le bruit? Mon verdict ne l'absout!

La **danse** moderne s'agite en grouillements.
Ses chaudes emportées me donnent un goût de froid.
Les corps imbibés d'âme invitent au sentiment
Plutôt qu'à l'émotion où le grief est roi.

La noble **architecture** a conquis les espaces
Et le temps n'a trahi ses œuvres grandioses.
Les modernes voudraient qu'en somme ils les surpassent
Mais c'est le nombre d'or qui s'impose en la gnose.

La **gravure** a pour rôle d'arrêter le temps
En creusant la matière où s'impose sa main.
La marque déposée fera mille printemps
Si l'entaille du jour lie hier à demain.

Le daguerréotype, aïeul de la **photo**
A fourni à l'humain d'éminents étendards
Et fige pour longtemps ses savants écrireaux.
Le bon œil, créateur, en montre aux autres arts.

De tous les savoir-faire, on dit qu'il est huitième
Et là il doit rester tant qu'il n'aura compris
Qu'un bon **cinéma** d'art doit démontrer qu'il aime
L'harmonie de la vie; mon gré en est le prix.

Et l'art de répliquer

Cher poète tu as exposé tes avis,
Maintenant, c'est mon tour d'enrober de mon miel
Tes idées un peu rudes où je te vois ravi...
D'écorcher de gros mots ce que tu nommes fiel.

Le legs de création est un grand attribut;
L'amour en est le but car il est son début.
Conçois donc que l'artiste et ses divers abus
Met le pied sur un seuil et grâce il s'attribue.

Il faut donner au temps, autant de temps qu'il prend
Pour que s'affine l'œuvre de... Soi, qui se rend
De naissance à trépas mille fois et comprend
Qu'il visait aussi haut, en était ignorant.

Un ordre de grandeur peut te servir d'indice:
Si dans trois cents années l'œuvre est en exercice
Et qu'elle inspire encore, est bien évocatrice,
Elle dit à l'humain qu'elle était formatrice.

Un corps de chair tu as, cela est sa matière;
Une âme immatérielle conçue de lumière
Lui a donné de l'art, l'inspiration première:
Psychique et physique s'unissent à leur manière.

Goûter et partager ont en commun la bouche;
Sentir et pressentir ont mutuelle souche;
Entendre et percevoir s'ils comprennent font mouche;
Regarder, contempler font qu'ensemble ils accouchent;
Toucher et atteindre..., en s'accordant bien, me touchent.

Et pour les initiés..., ces deux sons de voyelle:
Le « RA » mâle inversé fait de l'« AR(t) » un modèle,
L'envers du « MA » femelle fait l'« ÂM(e) » réelle;
Ce couple prend bien corps si l'accord est fidèle.

Le grand Art et l'Amour ont tous deux un grand « A »,
D'où tout vient, où tout va, l'alpha et l'oméga
Des choses de la vie et bien sûr au-delà...
Comme le pur diamant atteignant son éclat.

~ Terre-Mère ~

Les saisons daignent ici nous raconter leur aventure, soit directement ou par l'intermédiaire d'un pré qui se lève, d'une fleur confiante en l'avenir, d'une feuille enflammée qui se meurt ou d'un fruit bon à croquer. L'arbre, quant à lui, prend la place qui lui revient, la plus grande. Un merisier se targue même de devenir poète. Mais le joli feu fera quand même périr la dernière bûche du géant, la neige reviendra avec l'hiver et le thermomètre s'énervera comme à l'habitude. Ce thème s'achèvera par un rêve, une bonne promenade en nature et le désarroi de notre Terre-Mère, pour la raison que vous savez.



L'aimable... sauveur

En ces contrées glaciales, ô combien grelottantes,
J'apparais en Centaure bouillant et fringant.
Je ressemble au dragon dont la gueule éclatante
Lance son feu ardent en un jet arrogant.

Qui suis-je donc, parbleu, pour que le blanc glaçant,
Sous ma rouge brûlure évacue le terrain?
Comment me nomme-t-on, moi le grand remplaçant,
Qui botte dru le cul de l'hiver souverain?

Je m'allie au **Soleil** qui monte à l'horizon
Pour faire le faraud et y mettre la dose.
Avouez que pareil pouvoir de liaison
Ne peut nous résister pourvu qu'on en impose!

Me suis-je fait comprendre et m'a-t-on démasqué?
Que vous faut-il de plus pour prononcer mon nom?
C'est pourtant si patent et bien peu compliqué
Que de m'articuler: **PRIN-TEMPS**, oui et d'aplomb!

On m'acclame partout, presque tous m'ovationnent,
Sauf les grands entêtés qui sont fort peu nombreux.
Si j'arrive très tôt, je surprends, j'impressionne,
Si je tarde à venir, «EN-FIN!», dit-on, heureux.

Or, tout bon combattant doit savoir ce qu'il vaut
Et ne pas négliger le poids de l'ennemi.
Ce dernier mourra bien, ce n'est guère nouveau,
Mais il peut résister, s'endormir à demi...

Quand j'essuie cet affront, qu'il va en s'aggravant,
Je crie que jamais plus, me ferai ces accroires.
Car là il resurgit, neige, froid et grands vents;
Je croyais le mater, c'est à ne pas y croire.

Je fais comme le chat, me tapis, reste coi,
Fixe bien l'assaillant qui ne sait pas que moi,
Je le laisse approcher sans lui dire pourquoi,
Dévisage l'appât, savoure mon émoi.

Je prie Seigneur le **Temps** et m'en fais un allié,
J'attends le bon moment pour refaire alliance
Avec l'astre du jour, plus haut domicilié,
Et, dûment associés, nous reprenons confiance.

Mais l'hydre dangereux ne se tient pas pour cuit.
Il crache ses rafales, de l'est, de l'ouest, du nord,
Balayant terre et ciel de l'horrible circuit
Des basses... dépressions dont il est le ténor.

Les beaux espoirs de mars qu'on voulait voir durer
S'évanouissent encore, vous laissant é-cœu-rés.
Pendant que je saisis vos accents ulcérés,
Je demeure aux aguets, prêt à tout réparer.

Je lorgne vers le Sud, d'un œil inquisiteur
Puis lève mon regard vers le milieu du jour,
Constate que avril s'amène en bienfaiteur,
Réactive mes plans en vue d'un long séjour.

Du plus félin des sauts, je fonds... sur la froidure,
Plante mes chaudes griffes au cœur de sa froideur,
Réussis à brûler des pans de glace dure
Pour qu'enfin apparaisse du sol la tiédeur.

Et de longs pleurs de joie suintent des toitures,
Administrent en tombant à la neige gisante
De gros trous assassins servant de signature
À ma verte saison de nature grisante.

Reparti pour la gloire des nuits adoucies
Je réchauffe en douceur la journée exaucée.
Les maisons engourdies réouvrent leurs châssis,
Les badauds envahissent à nouveau la chaussée.

Je me moque du froid en mon for intérieur,
Me réjouis, tout léger, de ce chaud bonheur d'être
Jusqu'à ce que l'hiver, et d'un air supérieur,
Relâche une bordée, une pire, peut-être.

Là, sur mes grands chevaux, je remonte et me cabre.
J'étends très haut le bras, écarte les nuages,
Empoigne le soleil, ce géant candélabre,
Le promène dans l'air, en un fin remuage.

La blanche couverture, aussitôt, se renfrogne,
Se met à s'alourdir, s'affaiblir, s'enlaidir;
Les passants apprécient mon utile besoin
Car le blanc vire au vert, paré à rebondir.

Les ruisseaux coulent à flots, les oiseaux s'en reviennent,
La Terre s'attendrit, se dégourdit et dit:
«Beau **Sieur le Printemps**, permettez que je vienne,
Vous offrir mes respects empressés à midi.»

Je sens monter en moi la digne certitude
Que plus rien ni personne ne m'arrêtera.
Cette fois, c'est donc vrai, finie l'incertitude,
J'arrive pour de bon, vous pouvez dire: **Hourra!**

Pré en juillet

La laiteuse vapeur des ions translucides
Borde l'air endormi de ses fines douceurs;
Aux frontières du rêve et des pensées lucides,
Le géant que je suis achève sa langueur.

À l'heure du levant en plein cœur de juillet
Je frétille à demi mais il n'y paraît guère;
Mes ouailles ouvrent un œil, et de leur nid douillet,
S'assoient sur leur séant, du sommeil se libèrent.

Les deux jeunes ruisseaux qui me servent d'artères
Font couler leur sang clair dans mes moindres replis,
Ils étanchent la soif des oiseaux de mes terres,
Des renards, des marmottes et du peuple d'ici.

Le soleil d'orient anoblit l'atmosphère,
Conforte le marcheur et ses pas hésitants,
L'exhorte à patrouiller la moindre de mes aires
Pour redonner la vie à ce jour débutant.

La frêle matinée secoue mon millet blond,
Dit bonjour au Goglu qui enchante ce pré,
L'oiseau reconnaissant, de sa tige répond:
« Je rends grâce à tes flancs aux reflets diaprés. »

Et qu'arrive midi et son bleu saisissant,
Et que brille le vert découpant l'horizon,
Et qu'ensemble la paire, en se réunissant
Célèbre les accords de la chaude saison.

À l'œil admiratif, je propose mes fleurs
Qui égaient ma toison en rendant ma surface
Sertie d'enchantement et de vives humeurs.
Il en sort ébahi? Que grand bien je lui fasse!

Mais bientôt se dessine le déclin du jour
Qui tire un trait blafard sur le tout de ma gloire,
Mon éclat s'assoupit, revêt son abat-jour
Et le vent va s'échouer sur les berges du soir.

Que s'annonce la nuit et mes teintes s'estompent.
La fraîcheur m'engourdit, ma faune se repose;
D'aucuns tournent de l'œil et leurs voix, interrompent,
Alors qu'un hibou sort de sa diurne pause...

Couché sous les étoiles qui montrent leur dôme,
Je rêve à l'aurore moirée qui envoûte,
J'exsude ma rosée, mets au point mes arômes,
Et m'endors vers demain, basculant sous la Voûte.

Une fleur se confie

Quel honneur vous me faites en usant de beaux mots
Pour dire à tout venant mes nombreux états d'âme.
Les chaleurs de juillet sont propices aux dévots,
À ceux qui, parmi vous, devant l'éclat, se pâment.

Excusez ce soupir de fierté légitime,
Ce n'est pas tous les jours qu'on me prête parole,
Que je peux me réjouir du succès, de l'estime
Que vous daignez porter à mes tiges et corolles.

Mais hélas je ne peux m'empêcher de noter
La tendance appuyée à vouloir travestir
Ma nature et ses charmes dûment certifiées
Par de plus ou moins faux, malaisés à sentir.

Si on ose m'orner d'un naturel... factice
En affublant mon corps d'une âme sans essence,
Qu'on ne me croit pas dupe d'un tel artifice
Même si des copies frôlent l'équivalence.

Je devrais me réjouir qu'on me plante en des serres
Où mes sœurs délicates, exotiques ont abri,
Mais le prix à payer, mon parfum que l'on perd,
Fait de moi, à regret, une fleur qu'à demie.

Hormis ces déceptions de terrienne fleurie,
Je me réconcilie avec le genre humain
Qui d'emblée naît et meurt, peu ou prou se marie
En se parant de moi, en me portant en main.

Votre corps j'ennoblis, votre cœur j'ensorcelle:
Votre nez je remplis du plus doux des fumets,
Votre joue j'adoucis quand l'amour étincelle
Et votre œil je ravis de beaux jaunes et violets.

Mes amies des grands prés sont du sol le corsage,
Donnant vie à vos sens et vous chantant le Beau;
Cultivées ou séchées, préférons les sauvages,
Pour danser sur leur tige au bon gré du vent chaud.

Si nos copains les arbres, ces bras de la Terre,
Se tournent vers le ciel et saluent le soleil,
Nos modestes antennes s'unissent en prière
Pour capter la lumière intime de l'éveil...

D'août temps

Un câlin pour ta peau que cette soirée d'août!
Cellophane onctueux pour ta robe de chair,
Ton essence s'enflamme en mèche d'amadou
Et te porte à fêter de beaux mots, l'atmosphère.

Ce torrent de douceur, la bonté de mon air,
Sert aux dieux généreux de présent débonnaire
S'opposant aux futurs, s'écartant des hiers
Pour mieux te consoler de tes rugueux hivers.

L'énervant brouhaha que le jour a livré
A enfoui ses rumeurs sous ma paix, bienvenue,
Et mon vent énervé a bientôt retrouvé
Sa quiétude du soir, en juste retenue.

Amphibiens et grillons font ouïr leurs instruments,
Offrant un pur concert à l'oreille réjouie;
La litanie du chant tapissera la nuit
D'une présence amie; serein chatouillement.

Les mangeoires d'oiseau sont dès lors désertées,
Leurs clients ayant pris leur dernier gueuleton;
Seul le Pic chevelu, de son bec affûté,
Picossera la bûche, ameutant le canton.

L'araignée entreprend sa discrète routine,
Un tamia ferme l'œil, le raton se réveille,
Un hibou fait le guet, le mulot retrottine,
La noirceur envahit la lumière en sommeil.

Ton voisin parle bas pour ne pas que s'entendent
Ses propos réservés, ses lourdes confidences
Qu'il camoufle à dessein d'un bon feu d'ambiance,
D'une flamme en chaleur nourrissant ses légendes.

Le zin-zin familier de l'insecte piqueur
Interrompt la session car ta peau se souvient...
Tu soulèves ta masse engourdie, sans rancœur,
Pour rentrer et chasser le frisson qui advient.

Pommalbonne!

Permettez qu'au départ, je me fâche juste un peu...
J'évacue de la sorte un trouble qui m'opprime
Dont je ressens le poids, qui me donne les bleus.
Malgré mon innocence, il blesse mon estime.

Mais comment a-t-on pu s'aplatir aussi bas!
À tel point qu'on a fait de moi le lourd symbole
De **LA** chute éternelle des gens d'ici-bas,
Qui a pris depuis lors valeur de parabole.

Ça m'a mis « en serpent » d'être un fruit défendu
Et de plus, l'instrument du Paradis perdu!
De me voir associée au mal et au péché
Commis d'Ève et d'Adam, m'a toujours bien fâchée.

Mon genre féminin, mes dehors plantureux,
Associés à l'épouse vile et corruptrice,
Ont terni notre genre aux atouts généreux
Alors que, des humains, nous sommes les nourrices.

Un ultime irritant provoque ma rancœur:
Vous vivez des ennuis, vous parlez de **pépins**,
Doux-amers, j'en conviens, mais si chers à mon cœur...
Sans mes gènes enrobés, dites adieu aux festins.

Finies les doléances et pensons aux plaisirs
Visuels, olfactifs, auditifs et tactiles,
Sans passer sous silence le goût, le loisir
D'estimer mes saveurs si variées, si subtiles.

Commençons par tes yeux qui nous voient rassemblées
En grappes de fierté dans cet arbre aux longs bras.
Se peut-il qu'un regard puisse mieux se combler
Qu'à la vue de l'Éden, d'un pareil appareil?

Et l'arôme ambiant émanant du verger
Quand tes pas vagabondent au milieu des rangées?
Se peut-il que ton nez puisse mieux s'embaumer
Du plus fin des parfums lui plaisant à humer?

Que dire de ta main qui me saisit le corps,
S'arc-boutant sur ma queue, gentiment me décroche?
Elle touche au bonheur car encore et encore
Tu t'apprêtes à goûter au bon fruit, sans reproche...

Juste avant que ton bec me gobe toute ronde
Tes grands crocs me perforent et je crie: on me croque!
C'est alors que ton ouïe attentive, j'inonde
D'un fracas de fraîcheur sans la moindre équivoque.

Là, c'est l'heure bénie pour toi seul de goûter
La vigueur de ma peau, ma juteuse liqueur.
Quel divin élixir peut ainsi mieux flatter
De pareille façon le palais du croqueur?

Mes multiples saveurs sont plateaux d'appétence.
Mes robes aux mille tons sont joyaux de nature.
Mes flancs ensoleillés sont pure consistance.
Ma santé, c'est l'affaire des gens de culture.

Je déplore pourtant que les pomiculteurs
Soient vêtus en soldats pour me tant protéger.
Mes plus grands ennemis ont pour nom, pollueurs
Que vous tous, pour nous toutes, faudrait corriger.

*L'autre nuit, j'ai rêvé que vos Premiers Parents
Revenaient sur la terre en amants décidés
À bouffer une pomme, à Oka, c'est marrant,
Chez **JUDEPOMME**, un verger très, très recommandé.*

*Les deux amants choisirent neuve variété,
Dénommée **JUDOKA** par le maître des lieux.
Je fonds dans l'une d'elles, guère dépitée
Que mes rondeurs leur fassent un repas bien copieux.*

*Je sens les tourtereaux face à face attaquer
Mes flancs verts, jaunes et roses en commune croquée;
Le tout se terminant par un long, long baiser.
Je m'éveille en sursaut, j'étais toute mangée!*

Une feuille d'érable

Je suis fille d'érable et mon père est le tronc.
Liées à notre mère, branche nourricière,
Mes sœurs de compagnie sommes les rejetons
De racines grands-mères, aïeules des plus fières.

Nous venons de familles aux prénoms exotiques:
Noir, de Pennsylvanie, à Giguère, argenté;
Mais la plus renommée de nos contrées nordiques,
Est celle dit à *sucre*, chère parenté.

Qu'il est bon de vous voir ébahis, pieds au sol,
Exaltant ces atours débordant de nous toutes,
Célébrant par vos yeux notre ample parasol;
Je rosis de plaisir tout en haut de ma voûte.

Si ce sont les hauts monts que vous lorgnez de loin,
Y en a pas de plus beaux à l'automne, air connu.
Des vallons de couleurs parent tous les recoins
D'horizons incendiés épatant votre œil nu.

Si c'est un beau sentier qui accueille vos pas,
En un droit garde-à-vous, nous tenons haie d'honneur,
Vous bordons de lueurs, d'étincelles aux longs bras
Pour vous bien apaiser, assidus promeneurs.

Si c'est un feu de bois qui vous chauffe le corps,
Rendez grâce à papa, à maman, des rondins.
Ils vous disent «merci» de les prendre à bras-le-corps,
Une ultime bonté qui précède leur fin.

Si le goût du sucré titille vos papilles,
Notre sève au printemps comblera vos souhaits.
De la tire au sirop ou du sucre au palais,
Rien ne vaut une langue, une main qui grappillent.

Si un meuble à bois dur désirez posséder,
Favorisez nos planches à la fibre serrée.
Ébénistes, antiquaires pourront vous aider
À choisir l'ornement que vous admirerez.

Ici au Canada, j'ai un site de choix
Au milieu du drapeau d'un pays de nature.
Je rougis de fierté qu'on m'exhibe; il m'échoie
De flotter avec joie par cette signature.

Mes couleurs flamboyantes d'octobre claironnent
Que... ma mort imminente présage le froid.
Tel le rouge saumon que la vie abandonne,
Je deviens vermillon, vous quitte sans effroi.

Cet ultime moment se fait tout en douceur.
Je détache ma queue, aidée d'un vent du nord.
Je salue père et mère et toutes mes consœurs
Qui imitent mon geste, gracieux, indolore.

Une valse tranquille ou furieuse m'enlève,
M'agite vers la gauche ou la droite infortune.
J'atterris sous le pied d'un badaud qui m'achève,
Qui tantôt s'extasiait de ma bonne fortune.

Un géant aux pieds d'argile

Nous sommes la toison clairsemée de la Terre
Qui embellit le sol, notre unique parterre,
Qui protège les gens du soleil délétaire
Dont les rayons puissants, trop libres les atterrent.

Nous sommes les poumons d'une planète Mère
Et de plus ses enfants tout autant que la mer.
Nous couvrons sa surface solide et primaire
En y plantant nos pieds, disons-le, éphémères...

De tous les végétaux, sommes aussi les pères
Imposants et plus forts que nos cadets compères
Et habitons les lieux où la magie opère,
Gavés des éléments qui nous rendent prospères.

Regroupés entre nous, les épaules serrées,
Nous créons la forêt en tous points décorée
De nos formes diverses en un tout inspiré
Par un Grand Architecte affairé, éclairé.

En prenant la parole aujourd'hui, à cette heure,
Je parle au nom de tous et me fais l'orateur
Délégué par l'ensemble des **Arbres**, l'acteur
Transplanté sur la scène, à ma juste hauteur.

Je pourrais me plaindre de tout ce que j'endure,
Le ferai en partie au nom de ma verdure.
Je veux plus dans ma vie qu'une simple bordure,
Autrement appelé paravent de bois dur...

Je désire plutôt, et c'est fort légitime,
Susciter en vos cœurs, en vos têtes, l'estime
De la nécessité, de l'évidence intime
Que debout, en santé, est mon destin ultime.

Hachons donc, et menu, quelques mythes tordus
Qui érigent en système des lois prétendues
Que tout un chacun gobe en croyant défendu
De penser autrement qu'en robot assidu.

On nous casse les pieds, on nous coupe le tronc
Pour servir de squelette ou de jolis plastrons
Aux maisons, bâtiments pour clients et patrons;
On nous tue, en s'armant tels des soldats au front.

Le malheur, c'est que nous ne pouvons nous défendre.
Notre bois on convoite pour fendre et refendre,
Pour le mettre en morceaux afin de le revendre;
Débités, dépités, ne pouvons que pourfendre.

Partout au Canada et jusqu'à l'O.N.U,
Muets, nous publions notre déconvenue
Pour que les sourds entendent et que leurs revenus,
Ils ne saisissent plus de notre bois charnu.

Rabâchage éternel, des emplois par milliers
Dépendent de nous, morts, pour servir de paliers.
Sachez qu'additionner ou pis, multiplier
Nous soustrait, nous divise et on doit s'y plier.

Et tout ça pour un mot, vous dites É-C-O-N-O-M-I-E!
Mais É-C-O-N-O-M-I-S-E-R, c'est gérer croûte et mie
Avec parcimonie, crie la sagesse amie.
Rasez donc l'ennemie, tuez la boulimie!

Plus vous êtes nombreux, plus vite nous mourons.
Il vaut mieux moins de gens consommant des perrons
Que tenir mordicus à sonner le clairon
De la scie, de la hache et de leur bûcheron.

Cultivons donc les arts de nos grands défenseurs,
Car les Bach¹, Desjardins² et Thoreau³, connaisseurs,
Sont bien des bâtisseurs, non pas démolisseurs,
Puisqu'ils dessinent, chantent et écrivent en penseurs.

Respecter la personne et ses droits, un devoir!
Mais les droits collectifs ont aussi un pouvoir:
Établir l'équité, donner et recevoir.
Tous pour un, un pour tous, faut toujours promouvoir.

Et ce « tous » doit comprendre animaux, végétaux
Ainsi que minéraux, dans le même bateau.
Les quatre règnes sont, pour la Terre, un manteau
Que le dieu Capital veut trancher au couteau.

Or, plus vous polluez, plus mal vous respirez;
Et plus vous m'abattrez, moins d'air vous donnerai.
Êtes-vous suicidaires au point de tonsurer
Le crâne de la Terre et tous nous enterrer?

Et tout net le grand arbre arrêta son discours.

*Se sentant fort coupable... d'ameuter la cour,
Il pria son public, ému, au souffle court
D'agréer une pause en milieu de parcours.*

*Derrière les rideaux, aussitôt se brancha
À la Source du Bien et puis se défâcha.
Il comprit en son cœur que l'ultime rachat
Provenait de l'amour et il s'endimancha.*

*Revêtant ses atours les plus beaux de nature,
Il revint sur les planches arborant la posture
D'un poète arrivé, d'un sommet de culture,
...Se courba vers la foule en humble créature.*

Je me nourris d'humus et donc de pourriture,
Des restes animaux, végétaux, ma pâture.
Par génie créateur, divine signature,
Dans le sol, le sous-sol, je prends ma nourriture.

Si de mous détritiques deviennent bois solide,
Si rampante chenille accède à chrysalide,
Comment ne pas penser qu'habitudes valides
Peuvent déraciner vos penchants invalides?

Nous sommes tant d'espèces à vous prêter main-forte
En bois noble, remèdes, aliments qui confortent
Qu'il paraît naturel que la manière forte
Vous mettiez au bûcher pour que bien reconforte.

Chacun de mes organes a valeur de symbole
Desquels on peut tirer pensées et paraboles.
Bonnes gens, veuillez donc accepter mon obole
Qu'en plein air j'ai cueillie pour vous en faire un bol.

Découvrez mes **racines** enfouies dans le passé.
C'est là que prennent pied les valeurs, caressées
De l'histoire des faits, des mémoires enchâssées;
Ma tête tire d'elles des vues mieux chaussées.

Appréciez mon **tronc**, ce torse d'assurance.
Si un dos s'y appuie par manque d'endurance,
En « osmose », j'insuffle un brin d'exubérance
À l'amant de la vie en quête d'espérance.

Frémissez de plaisir devant ma peau d'**écorce**,
Cet atour protégeant mon aubier de sa force,
Cet habit recouvrant ma sève qui s'efforce
De me garder en vie si les choses se corsent...

Attachez-vous aux **branches** me servant de bras
Qui, tournés vers le ciel, font un discret hourra
Pour ce panier de fruits, nourrissant appareil,
Sustentant le bon goût, la vue et l'odorat.

Affectionnez mes **feuilles**, insigne diadème,
De royale stature, on dirait un poème,
Composé d'émeraudes et de purs jades, même,
Débordant de beaux verts comme un coussin de gemmes.

Contemplez une **fleur** épanouie du printemps.
Disposez vos deux mains en corolle un instant
Tout autour de son corps odorant, éclatant;
Inspirez, humez-la, enivrez-vous d'autant.

Savourez un bon **fruit**, en extase, tombez!
Profitez de l'Éden sans au « mal » succomber.
Ma poitrine courbée, là je peux « raplomber »,
Satisfait de pouvoir bellement surplomber.

Considérez l'**auberge** espagnole aviaire
Dont les clients à plumes, aujourd'hui comme hier,
Séjournent une saison, font un nid dans mes aires,
Y trouvant à manger, me payant de leurs airs.

Émerveillez-vous donc du spacieux **logement**
Que beaucoup d'animaux, et fort habilement,
Transforment en manège, en école, aisément
Ou bien, sous les étoiles, en dortoir, sûrement.

Une fleur à mes pieds, m'entendant deviser

Redressa, dru, sa tige et me dit, embrasée:
« Quelle adresse, Géant, quel vibrant exposé,
Tes propos percutants m'apparaissent avisés.

Moi qui crois esseulée à l'ombre de ta souche,
Suis victime des pieds de métal qui me couchent
Et m'écrasent sans mal... de leur poussée farouche,
Quand ils vont t'arracher de ton socle et t'essouchent.

Pour eux, je ne suis rien que broutille et encore,
Tout au plus ne voient-ils qu'un morceau de décor,
Et pourtant, toi et moi, savons bien que nos corps
Sont des âmes incarnées, malgré les désaccords.

Se peut-il, beau colosse, que tous ces humains,
Gouvernants, promoteurs, travailleurs, en sous-main,
Se vident de leur âme, aient perdu leur chemin
Dans un sous-bois d'argent qui occulte demain? »

Soeurette, j'en conviens, l'avenir n'est pas vert
Ni très rose d'ailleurs. Nous passons par l'hiver
De la froide raison, de ses effets pervers,
Et la cupidité en nourrit les travers.

Devenir aussi beaux et belles que possible
Pour ainsi émouvoir le plus de cœurs sensibles,
Voilà notre mission, pas du tout impossible,
Qu'il nous faut assumer avant l'irréversible.

Mon boisé, oratoire où l'on oit des chants d'or,
Ma forêt, cathédrale où l'on prie et adore,
Ma pinède, ce Temple où la chouette s'endort,
De grâce, protégez et souffrez qu'on redore!

¹ Bach, Richard – L'homme qui plantait des arbres

² Desjardins, Richard – L'erreur boréale

³ Thoreau, Henry David – Walden ou La vie dans les bois

Le merisier poète *

Gens de bien, gens de goût, soyez remerciés
D'ainsi vous rassembler en ce lieu d'éloquence
Où les poètes et moi, le géant merisier,
Vous déclamons nos vers en savantes cadences.

Ce roc est une estrade où j'agrippe mes pieds
Pour y jouer un rôle: l'orateur du sous-bois!
Mes amis les auteurs, en pondant leur papier,
Se font gens de parole en « élevant » la voix.

Qu'avons-nous à vous dire au sujet du langage
Sinon qu'il est la voie de tous les idéaux.
Le poème est un cri, un appel qui engage
À ouvrir grand les yeux pour voir un peu plus haut.

Excitez bien vos sens et vivez *in situ*;
Illuminez votre âme en cette cathédrale
Où la terre et sa flore et les gens forment un tout.
Célébrons en un mot cette œuvre magistrale.

*** Lauréat du prix Poésie 2010
de la Fondation Derouin, Val-David**

Feu de joie

(Conversation entre le feu, la bûche et un narrateur)

Le feu

Je suis l'incontournable *assouplisseur* d'hiver
Et même l'été chaud ne dédaigne ma flamme.
L'automne ou le printemps et leurs frisquets divers
M'appellent à leur secours, attention qui m'enflamme.

Je réchauffe le corps et mets le feu à l'âme:
Ma matière subtile aux fins contours d'esprit
Cherche à vous unifier, je le dis, le proclame,
Tels des murs opposés, sanglés de essés-pris.

Me voilà, **feu de bois**, en ai le feu sacré.
Vous voici rassemblés tout autour de mon pied,
Disposés en corolle pour bien consacrer
Cet instant hors de prix qu'il ne faut gaspiller.

Me voici, **feu de camp**, promu en feu de joie
Car vos bons sentiments nourrissent mon ardeur
Comme un soleil du soir que vos pensées rougeoient
D'une tendresse amie dont je sens la grandeur.

Vous me creusez un trou et m'entourez de roches
Pour vous mieux protéger de mes débordements
Comme fait la raison qui sagement s'approche
D'une intense émotion, porteuse de tourments.

Ma version intérieure, **le feu de foyer**,
Me signale en passant qu'il n'a rien de banal
À offrir aux parents, aux enfants déployés
En une demi-lune par temps hivernal.

Et ces bouillants amants, fervents du matelas,
Étendus devant moi, s'y échauffant le corps,
N'ont-ils pas le loisir, et je m'arrête là...,
De crépiter d'amour, une autre fois encore?

Mais le lieu peu m'importe, au-dehors, au-dedans;
Je procure à vos sens des heures qui flamboient
Car un brillant quidam, ou est-ce un accident?,
Me découvre un soir, en frottant pierre ou bois.

Aujourd'hui vos briquets et autres allumettes
Facilitent la chose en prenant précautions:
Du bois sec, beaucoup d'air afin qu'on me permette
De prendre mon essor par juste combustion.

On doit avec rigueur, m'éclaircir, me nourrir
Pour que mes bras j'élève en pyramide fine;
Cette forme effilée, j'aime ainsi acquérir,
Car je deviens « prière », intention qui s'affine.

Votre **vue** j'éblouis sans pourtant aveugler
La rétine de l'œil en quête d'intuition.
Je fige vos deux yeux pour qu'ils partent jongler
Avec des idées neuves, y trouver solutions.

Vos **oreilles** engourdies, je meuble d'un ronron
Donnant congé aux voix feutrées des confidences;
Surviennent un craquement, un fracas fanfaron,
Les bouches se délient et les paroles dansent.

Vos **narines** s'emplissent de moi, doublement,
Reniflant ce fumet que je livre en partage.
« Ça sent bon! », dites-vous et j'acquiesce aisément
En ronflant devant vous, volontaires otages.

Votre **peau** je protège contre les frissons
Que la fraîcheur rusée répand dans l'air obscur;
Sur le tard, une laine et paire de chaussons,
Emmaillotent vos rêves et confort vous procure.

Votre **goût** fin requiert la guimauve grillée,
Harponnée au rameau, tourmentée dans mon four,
Approchée de vos lèvres aux contours dessillés,
Dévorée goulûment comme un bon petit-four.

Une vieille chanson accompagne le rite:
« Feu, feu, joli feu, ton ardeur nous réjouit... ».
Vous formez les pétales d'une marguerite
Qui rendent à leur bouton un hommage inouï.

Le narrateur

La tribu entonnait sa ronde tavernière
Quand soudain un tison aux trois quarts calciné
Décocha une flèche de feu sans manière
Au milieu des joyeux célébrants, consternés.

Quelques cris percutants réveillèrent la nuit
Qui tombait d'un sommeil tout à fait mérité.
Et le chahut dura jusqu'au coup de minuit.
Où l'on trinquait bien sûr à l'ultime santé.

La bûche

« Vous qui tant jubilez, écoutez, je me meurs! »
.Dit la bûche accablée, à son dernier sursaut.
« Je serai bientôt braise, entendez ma clameur,
Ayez une pensée pour mon dernier morceau.

Je vous ai tout donné de l'arbre que je fus.
Je régnais, fier et droit, sur ce sol tapissé
De grands seigneurs des bois affublés de hauts fûts
Que vous avez choisi, peu à peu, d'éclipser.

*En mémoire de moi, moi l'ultime tronçon,
Je demande à vos cœurs de fêtards efficaces
De garder un moment de pensif unisson
Car je veux expirer en vous sachant conscients.*

*C'est au prix de ma mort que votre joie, fêtez.
Éclairez-la au moins de vraie reconnaissance.
De la sorte attendris, sans remords, remettez
Un segment de forêt en pleine connaissance. »*

Le narrateur

Ayant jeté un froid au pourtour de son âtre,
La bûchette fondit, s'unissant au brasier.
Interdit, grave et coi, le cénacle rougeâtre
Rassit son enjouement, ses propos extasiés.

Ce soir-là, feue la joie, on ne mit d'autres bûches.
La vive réflexion... illuminant l'obscur...
S'imposa de facto, le désir sans embûche
De tout reprendre en main pour guérir la Nature.

La ferveur de chacun, plongée dans la fournaise,
Rendit grâce au grand arbre, à son preux chant du cygne.
La fin de ce géant rejoignait sa genèse
Les cendres de sa graine en devenaient le signe.

Un bâillement sonore appela le sommeil.
Tour à tour se levèrent épuisés les campeurs.
Le cercle s'effeuilla, ses pétales vermeils
S'en allèrent au lit sombrer dans leur torpeur.

Le feu

Laissé seul, grisonnant, par une nuit sans vent,
Je pâlis lentement sous l'or blanc de la lune.

Le narrateur

Mais la chouette éveillée fixe d'un œil mouvant
Le mulot, la souris, convoitant l'un et l'une.

Neige... pas raison?

Je suis tout excitée de me mettre à tomber
Car il y a si longtemps que j'attends ce moment.
Ma blancheur noble et belle s'en va enrober
Vos routes et voitures, vos champs et bâtiments.

Il paraît qu'en français, j'arbore un joli nom,
Neige est bien celui-ci, du latin *nivea*,
Qui devient au Québec l'imparable canon
De l'hiver féérique et... de ses aléas.

Le soleil me sertit de diamants innombrables
Et leurs flammes resserrent vos yeux éblouis.
Rien ne peut égaler mes éclats admirables,
Même la pleine lune et son lustre inouï.

Oh là! Je t'arrête car je veux pondérer
Ta ferveur éclatée par souci d'équilibre.
Je veux bien t'encenser, te louer, t'admirer
Mais le prix à payer est d'un bien fort calibre...

L'ennuyeux, c'est que quand tu es là toute belle,
Tes deux acolytes, vent mordant, froid glacial,
Te rejoignent souvent et un trio rebelle
Vous formez pour transir, nos mains, nos peaux faciales.

Et ceci sans parler des tempêtes abondantes
Qui obligent à pelleter, à suer, se crever,
Des chemins zigzagüés de gadoue dégradante
Qui nous font écumer, enrager, en baver.

Oh la la, on se calme, très cher citoyen!
Je conviens que la ville n'est pas la campagne
Où mon blanc couvre tout de son sucre ivoirin,
Où la plaine en beauté ennoblit la montagne.

Neige pas la vertu de permettre des sports,
Tels le ski, le patin la raquette et encore,
Qui stimulent ton cœur et activent ton corps,
Qui te gardent en santé et s'en font le support?

Neige pas le bonheur d'éclairer tes Noël,
D'embellir la lumière de ces réjouissances,
De couvrir de candeur les sapins arc-en-ciel,
De parer ton hiver de subtile luisance?

Oui mais là, tu pavoises, te vantes, puissante,
Et nos yeux tu aveugles de tons argentés
Alors que le danger de la pluie verglaçante
Horripile chacun de nos pieds tourmentés!

Et en plus, tu surviens quand le jour déjà court
Ne cesse de rogner davantage son cours.
Quand enfin la journée accentue ses lueurs,
Tu invites le froid puis le vent querelleur.

Les oiseaux tu renvoies de leur lieu de naissance,
Les contrains à partir vers des cieux éloignés,
Car de leur nourriture ils mesurent l'absence
Et leur panse affamée ne peut s'y résigner.

Cher ami, je ne veux insulter ta raison.
Il appert cependant qu'elle meurt sous le joug
D'émotions échauffées contre froide saison,
Cet hiver détesté que tu tiens bien en joue.

Ce n'est pas ma faute si tu es né ici,
Si loin de l'équateur où se fait chaud le jour,
Si ton âge avancé... et ta vue rétrécie
Bouleversent ton âme et lui font contre-jour.

Je t'invite d'abord, sans me faire illusion,
À bientôt retrouver les ferveurs de l'enfant
Pour qu'alors tu m'adores, et je fais allusion,
À ton cœur de bambin, à tes jeux triomphants.

Tout n'est que perception, tu le sais et pourtant,
Tu t'obstines à haïr les travers de l'hiver.
Puisses-tu lâcher prise, et le monde existant
Accepter tel qu'il est, te montrer plus ouvert.

Ce matin, durement, tu t'abats sur nos têtes.
Découragé, je gis sous pareille avalanche.
Mais me vient une idée de très douce revanche
À l'encontre de toi, des flocons qui s'entêtent.

En prenant pour modèle le Pic qui décolle,
Caravane j'attelle et bénis l'aventure.
Je mets cap vers le Sud et sa verte nature,
Sans regard, sans regret, sans répit, sans boussole.

Reviendrai au printemps voir ta lente agonie,
Aurai pris à mon bord, les oiseaux, le Soleil,
Un ruisseau enjoué chantera son réveil,
D'un Québec adouci, redeviendrai l'ami.

Un thermomètre témoigne et plaide

Au Québec, ce pays de tous les firmaments,
J'affiche ma couleur, rouge, pour qu'on me voie,
En degrés Fahrenheit, physicien allemand
Ou en ceux de Celsius, astronome suédois,

En savant magistrat, du dedans, du dehors,
On me scrute et consulte, examine et surveille;
On me pend sur les murs, me marie au décor,
Du plus haut de mon ban, je domine et je veille.

J'érige ma grandeur qui d'emblée se dilate
Quand mon sang pointe fort vers un haut maximum.
Si, par contre, un grand froid me glace et me contracte,
Je m'incline et fléchit vers un bas minimum.

Mon type médical évalue les chaleurs:
Chez les grands, on me met sous la langue: pratique!
Mais chez les tout petits, croquant tout, oh malheur,
On m'insère plutôt dans l'arrière-boutique...

Fabrique de plastic, de verre et de mercure,
Ma version extérieure informe assurément.
Pendant que vous chauffez vos corps en logement,
Je gèle sur la brique et vous n'en avez cure.

Je suis pourtant doté de sensibilité:
Je m'émeus chaque fois qu'un vent froid, qu'un air chaud
Vient frapper l'atmosphère en hiver, en été.
On m'engueule, on me loue? Je m'en fous! Peu me chaut!

Escargot naturel, je deviens sauterelle.
Je monte et puis descends, on dirait un piston.
Certains vont me blâmer et me cherchent querelle,
M'imputant grippe ou rhume, en élevant le ton.

Ces désordres du temps, je n'en suis responsable.
Ils me sont imposés, disent les écolos,
Par cet « effet de serre » en tous cas imputable
De mes sautes d'humeur, excès de météo.

Faut donc pas mitrailler l'impuissant messenger
Que vos propres abus rendent fou par moment.
Je ne fais que répondre aux folies prolongées
Que l'humaine nature... a causées en souillant.

Quatre-vingt dix pour cent des fléaux naturels
Survenus tout au long du seul vingtième siècle,
Ont eu lieu lors des derniers dix ans, Dieu du ciel!
Hâtez-vous d'effacer une telle hypothèque.

Je tiens bon néanmoins et je sauve des vies.
Les matins congelés, je vous dis «Attention!»,
Vous pousse fortement aux élans de survie
Qu'il est bon d'adopter en telles conditions.

Si on m'a inventé, c'est pour rendre service.
Ta plume ainsi je prends, en humble **thermomètre**,
Et t'enjoins d'éviter pollution et ses vices.
Je te prie instamment: mets-y un **terme, ô Maître!**

La vallée de tes rêves

Débutons par le **rêve** annoncé dans ce titre.
Un tel mot signifie qu'il s'agit d'un projet,
Une vue de l'esprit caressée qui me titre,
Que tu visualises en tant que bel objet.

Un rêve n'est jamais très loin de l'illusion
Dont on remplit nos têtes avides d'émotions.
Peut-être entretiens-tu cette fois la vision
Qui deviendra matière avérée, création.

Ton *home* existe-t-il, bien caché quelque part,
Attendant ta venue quand sonnera ton heure?
Ou bien dois-tu bâtir, la vallée mise à part,
Ce bâtiment de rêve, en bon entrepreneur?

L'avenir le dira mais le présent t'appelle
À me donner parole, embrasée, poétique
Pour que fidèlement je traduise, interpelle
La **Vallée de tes rêves** et t'en fasse un cantique.

Qu'est donc une vallée si ce n'est un joyau,
Ornement de nature enchâssé dans l'écrin
Des pitons et collines enserrant leur noyau,
Ces lâches étendues flânant dans l'air serein.

Cent moutons paissent là, cà et là et cela
Contente d'un soupir pénétrant et sans fin
Ton cœur béatifié se perdant aux confins
Des vertes espérances t'ayant mené là.

Assis sur le « button » où niche ta maison,
Tu contemples la route qui suit la rivière,
Serpentant en duo vers le proche horizon
Du village masqué par la pinède fière.

Ta demeure fait face au sud de tes hivers
Où tu fuis la froidure éprouvant ton bien-être.
Ton retour au bercail quand les prés tournent au vert
Ranime ta chaleur pour ce site champêtre.

Ce pavillon modeste... acheté ou loué
Is a house with a view, on l'aura bien compris;
À cent mètres derrière, un boisé dévoué
À sa faune animée, lui sert de garderie.

Perle du paysage, un imposant marais
Paresse en contre-bas mais ce n'est qu'apparence...
Les canards, rats musqués barbotent, guillerets,
Saluant le butor, lui faisant révérence.

Tu foules de tes pieds la piste qui l'entoure,
T'arrêtant à la cache érigée sur son bord.
D'autres jours, la chaloupe empruntée, en fais le tour,
Vêtu de ton filet que les *bibittes* abhorrent...

Surfaçant l'eau tranquille en quête d'un peu d'air,
L'éclatant nénuphar prolifère en silence:
Jaunets et nymphéas à mon regard adhérent
Comme font les étoiles, une nuit d'opulence.

Sis entre la maison et le plan d'eau grouillant,
Un jardin fait de fleurs aux effigies d'oiseaux
Tapisse la campagne de tons pétillants,
Attire les coups d'œil reluquant en biseau.

Mangeoires et nioisirs, abreuvoirs et bûchettes
Essaiment un peu partout sur ce petit domaine.
Tes amis volatiles, une belle brochette,
Égaient ton cœur d'enfant, généreux et amène.

Ta maison embellie d'un vaste solarium
Exhibe des appareils photo et jumelles,
Lunette et télescope, presque un planétarium,
Pour le jour et la nuit d'observation formelle.

Elle étend son plain-pied sur sa large surface;
Finis les escaliers, le sous-sol encombré;
Ses aires très spacieuses emplissent tout l'espace,
Ses murs de douze pieds font le toit se cabrer.

Un grand bain à remous y tient lieu de piscine;
On peut s'y prélasser à l'abri des moustiques,
Pratiquer sous ton toit la douce médecine
Permettant d'évincer les douleurs arthritiques.

Le garage intérieur abrite un atelier,
Protège la voiture et sert au bricolage.
Tu y fais dans la joie tes travaux journaliers,
Y ranges tout ton bois de foyer, d'allumage.

Et enfin la visite a sa chambre d'amis.
Les enfants, les parents et bien d'autres intimes
Peuvent s'y réfugier en toute autonomie:
Une entrée séparée, sans verser un centime.

Miryam et Jonathan, les conjoints, les marmots
Apprécient en week-end notre bel univers;
Nous montrons aux petits la Nature en trois mots,
Confions aux parents un doux chalet d'hiver.

Tu vois là illustré la beauté de ton rêve.
Je t'invite à chercher patiemment cet endroit
Car le site apaisant qui t'habite sans trêve
Se veut un doux abri pour concepteurs adroits.

Ta compagne Suzanne a bien sûr quelques doutes
Et à bien y songer, toi aussi as les tiens.
Mais en peignant ensemble un tel rêve, on se doute
Que vos deux points de vue s'apporteront soutien.

Ça marche!

Ce matin, rarissime accès de confession,
Tu cherchais, dans ta tête, un brin d'inspiration,
Demandant à ton Moi, sa vive intercession:
En partant travailler, tu perçus ta mission.

Marchait là un badaud se tapant le trottoir,
Ce qui fut, derechef, ton soudain «remontoir».
Après tout, depuis plus de trente ans, c'est notoire,
Toutes deux te portons en duo méritoire.

Oui, tes **jambes** nous sommes, accrochées à ton tronc,
Allant là où tu veux, c'est bien toi le patron;
Te servons de colonnes du temple et montrons
Courage quand tu nous presses... comme citrons

D'un père grand marcheur, tu as pris la mesure.
Or, à quatre-vingts ans, il démontre une usure
Dont tu peux envier le peu de démesure
Car avec minutie, son ardeur, il mesure.

Nous sommes bien au fait qu'au départ, tributaire
De lente digestion, question alimentaire,
Ta démarche prenait l'allure utilitaire
D'une corvée menée d'un pas vif, militaire.

Et au long des années, ton poids a tant varié
Que le pèse-personne en était contrarié.
Tu fis donc de tes pieds de valeureux guerriers
Des grasses calories pour plaire au couturier.

Tu aimes répéter... tu adores crâner:
« En marchant le midi, je pète un déjeuner
Et en plus, c'est pas rien, je rote mon dîner! »
Tu ris seul, in petto, t'en allant promener.

Ta grâce de bipède pensant, transporté,
S'est munie de solides souliers pour l'été
Qui nous font avancer côte à côte, entêtées,
À suivre tes pensées à cadence emportée.

Ni la neige ni la pluie n'enferment tes ardeurs,
Tu y tiens parapluie avec force raideur
Ou remonte ton col pour contrer la froideur;
Car marcher sur ta rue fait fondre tes rondeurs.

Chaque jour, tu nous trottes au moins cinq kilomètres.
Croirais-tu qu'en un an, sur notre podomètre,
Tu franchis Montréal-Chicago et peut-être
Un peu plus pour nourrir à coup sûr ton bien-être?

Bien campé sur le sol, tu peux donc réfléchir,
Faire des enjambées dans ta tête, infléchir
La marche du monde et aussitôt l'affranchir
En pensée, des misères qui le font fléchir.

Ton épouse, Suzanne, embrasse ta passion
Mais y met un bémol, n'en fait pas profession;
Son bassin et ses jambes ont une propension
Moins sentie pour les longues et rapides sessions.

Il est beau de vous voir, les mains entrelacées
À hauteur de nos cuisses puissantes, élancées;
Elles forment une poigne d'union balancée
Se mariant en douceur à vos pas cadencés.

Ton toutou, tu promènes en laisse et à loisir
Dans la rue, en nature où il suit ton désir.
Si la porte il demande, il faut te ressaisir;
Tu tardes à réagir? Aie sa crotte à saisir...

Chaque soir, aux mordus de la courte balade,
Un salut à nos pairs, se poursuit l'enfilade
Et chacun d'y aller de sa courte salade
Qui, la plupart du temps, s'achève en rigolade.

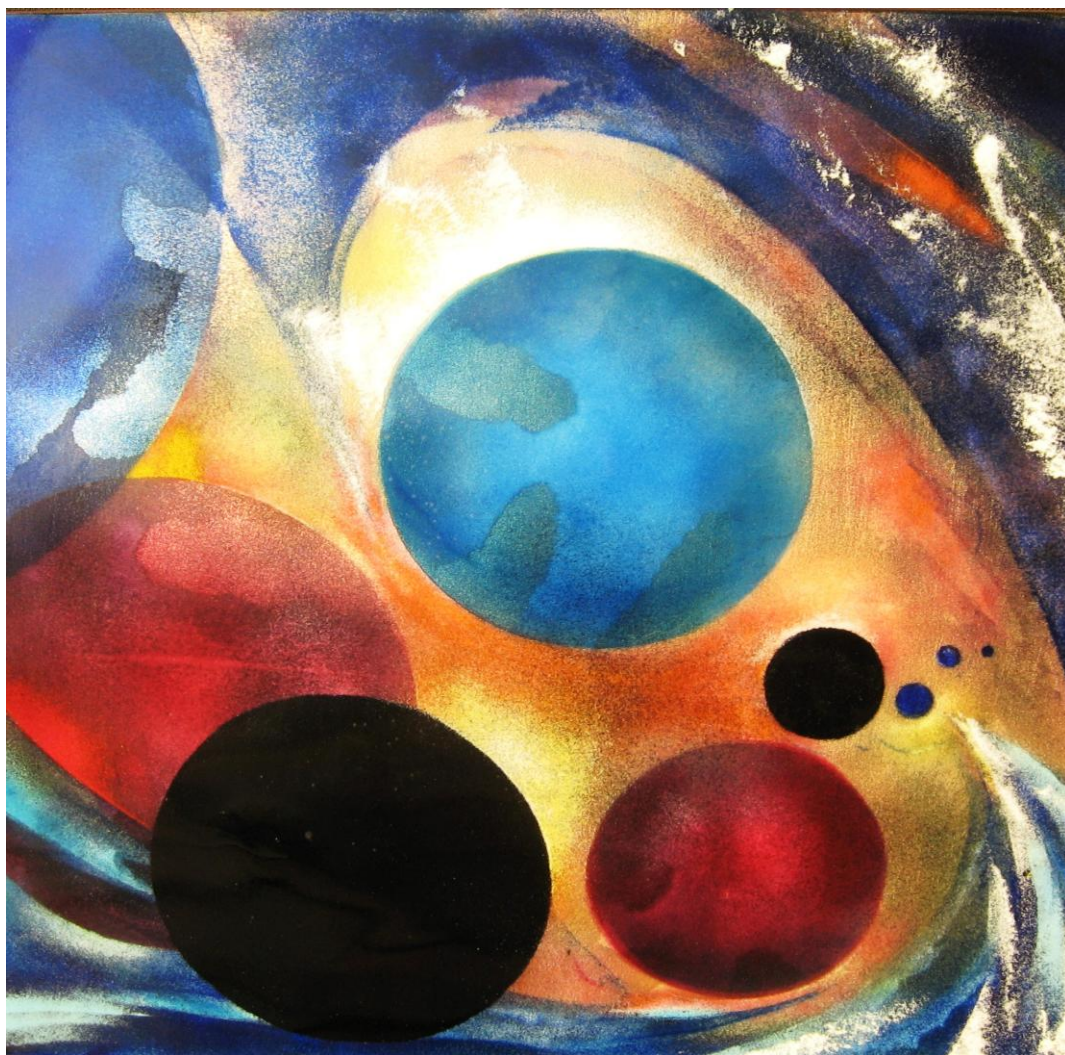
Quand la verte campagne appelle tes foulées,
Quand le bois te convie à son noble brûlé,
Quand la plage te prie de la suivre, isolée,
Nous partons de concert, fuselées, emballées.

Quand les oiseaux entonnent leur chant d'opéra,
Nous cédon à l'appel sans montrer d'embarras.
Avec d'autres consœurs, nous nous joignons aux bras
Qui lèvent leurs jumelles, verra qui pourra....

La marche sert aussi d'éloge à la lenteur,
Lorsque tu nous ménages et te crois détenteur
De grandes vérités dont tu es l'inventeur!
Or le doute est parfois un plus grand créateur...

C'est l'été, il fait chaud, on trotte au ralenti.
À l'automne, on se grouille, en frileuses averties.
En hiver, on va là où on peut, sapristi!
Au printemps, on trotte et c'est bien reparti.

On nous taxe, les jambes, de membres inférieurs...
Oui, de plus bas étage que le postérieur!
Et pourtant, bien branchées au cerveau supérieur,
Nous sommes à deux les reines du monde extérieur!



Cet émail sur cuivre est l'œuvre de Claude Bérubé

Les bleus... de la planète bleue

Tout là-haut dans l'espace, on me voit toute bleue
Et quiconque s'y lance en fusée, tout joyeux,
S'éblouit de la scène s'offrant à ses yeux
...Après m'avoir souillée de boucane, parbleu!

J'inspire bien la paix à tout près de cent lieues;
Le silence ennoblit le tableau prodigieux
Que j'inspire aux humains qui atteignent ces lieux;
Mais l'écart de distance rend sourd l'élogieux.

Surdopé de techniques et systèmes ingénieux,
Il devient un héros et même un demi-dieu
Qu'on fête un peu partout de bals cérémonieux
Alors qu'au sol plusieurs ne survivent, pardieu!

Moi, la **Planète Bleue**, de ce bleu si précieux
Dont mes mers vous renvoient leur reflet glorieux,
Je supplie les auteurs de projets ambitieux
De plonger sur la **Terre** un regard plus sérieux.

À quoi sert de gagner la conquête des cieux
Si des millions d'enfants, mourant d'un ventre creux,
Ne peuvent plus lever leur œil aventureux
Vers ce ciel confisqué par des pairs peu soucieux.

Louer le firmament, ses trésors fabuleux,
En feignant d'oublier le sort des miséreux,
C'est monter sur la tête des plus malheureux
Pour flatter un prestige des plus frauduleux.

Ce très long préambule des plus ombrageux
Veut troubler le public subjugué par les preux
Chevaliers d'industrie aux cerveaux orageux
Dont le «moi» boursoufflé *fabrique* des *lépreux*.

Si mes mots sont si durs, intraitables et rugueux,
C'est qu'un électrochoc, salvateur, vigoureux,
DOIT porter à agir le peuple trop peureux
Afin que cesse là, la soumission des *gueux*.

Je suis la ronde Terre qui roule, cyclique,
Autour d'un beau Soleil, mon centre névralgique,
Qui nourrit mais qui tue, si pareille encyclique,
Ne vous ramène pas à l'action énergétique.

Jésus, Gandhi et King, ces chefs charismatiques,
Ont montré une voie, éternelle et unique,
Ont placé haut l'Amour et toutes ses pratiques,
Au cœur de vos destins, dans une paix tonique.

J'ai dûment abrité ces sages héroïques,
Qui avaient pour Mission de porter leur supplique
À la face du monde et, sur un ton stoïque,
Propager leurs valeurs afin qu'on s'y applique.

Ils furent des Lumières éclairantes et cosmiques,
Promouvant la puissance d'union pacifique
Où la fraternité, aidante et dynamique,
Illumine chacun d'un rayon magnifique.

Ne vous y trompez pas, terrienne humanité,
Ce qui se passe en haut est en continuité
Avec ce qui perdure, avec férocité,
Là en bas où vous êtes, en toute impunité...

Des engins meurtriers m'entourent en vérité,
Des débris dangereux assiègent ma santé.
Cela ne vous fait-il penser à satiété
À l'air très pollué de vos grandes cités?

Le talent, le labeur, la science, amputés
De vision fraternelle et de grande bonté
Abandonnent au «pouvoir» leur vraie virginité,
Livrant leur sens moral aux magnats précités.

On camoufle les peurs et l'agressivité
Sous cape d'excellence et de complexité;
On cache les desseins de noire avidité
Sous couvert de prestige et de sécurité.

Regardez ce qu'on fait des forêts enchantées:
On ravage leur centre, lisière exceptée,
Pour donner l'illusion de vaste densité;
On voit, des airs, un bois presque tout dévasté.

Qu'advient-il de la faune et de sa primauté?
Son habitat défait, ne peut plus fréquenter,
Au point qu'elle en périt ou, désorientée,
S'adapte ou déménage et on doit l'assister.

Qu'advient-il de mes eaux et de leur majesté?
S'échauffant, s'agitant, se gonflant, empestées,
Les douces et les salées ornant mes cavités
Réduisent leur service à votre humanité.

À qui incombe la responsabilité
D'un gâchis réversible, qu'on peut éviter?
D'abord aux mâles imbus de leur cupidité
Qui veulent s'enrichir, croyant tout acheter.

Ensuite à tous les gens qui se laissent infecter
Par un discours pipé de gains illimités.
J'en appelle à tous ceux, de bonne volonté
Pour agir au plus vite, de nécessité.

J'exhorte les femmes (!) et leur sensibilité
Afin qu'elles s'arriment à ma *sensitivité*...
Et qu'ensemble on regroupe la communauté
En un geste éclatant de citoyenneté.

Que les hommes de cœur fort épris d'équité
Gomment à ces *dianes* leur « propulsivité »
Pour qu'un sain équilibre des capacités
Impose le respect, chasse la cécité.

Mère-Terre je suis, êtes parents aussi.
Les plus durs de nos fils sont frappés d'ineptie,
Beaucoup trop des humains croulent sous l'inertie.
Il faut tous nous lever et non pas être assis.

Dépassez la ligne du parti épaissi,
Recherchez l'autonome et sa juste argutie.
La liberté de vote en vraie démocratie
Doit porter au pouvoir les plus **sages** «messies»

Omettez de «jouer», spéculer là, ici;
Échappez aux tendances des faux raccourcis;
Pour un qui s'enrichit, on voit mille autopsies...;
Échanger ses avoirs limite les soucis.

Achetez de celui qui peut dire ceci:
«Je respecte la vie et sa suprématie.
À l'humaine nature, d'emblée j'associe
Les trois autres règnes qu'avec joie j'apprécie.»

Moi, la Terre, je vis **beaucoup** comme vous êtes:
Mon centre est bien mon cœur, ma croûte est mon squelette,
Mon écorce est ma peau, mes cimes sont mes têtes,
Mon eau est bien mon sang, l'air, mon aura discrète...

Moi, la Terre, je vis du **bien** que vous me faites:
Quand vous me découvrez, je jouis d'être vedette;
Quand vous m'aménagez, je reconnais ma dette;
Quand vous me respectez, je suis noble planète.

Moi, la Terre, je vis du **mal** que vous me faites:
Quand vous me dépouillez, je sèche et je végète;
Quand vous m'empoisonnez, j'étouffe et je tempête;
Quand vous me violencez, je me cabre et rouspète...

Autrefois, on m'avait à ce point irritée
Que j'ai dû secouer, pôles et rotondité,
Comme un chien s'ôte puces en devant s'agiter.
L'Atlantide engloutie pourrait le raconter.

Comme mot de la fin, je me dois d'insister:
À tous ceux qui me violent, je dis d'ARRÊTER!
À tous ceux qui m'assistent, je dis d'INVENTER!
Pour qu'encore longtemps, vous puissiez m'habiter...

~ Ozoizo ~

Être « aux oiseaux », enchanté, grand enfant, curieux, vigilant, admiratif, amusé, autant d'exclamations pour exprimer le bonheur qu'ils me donnent en étant simplement ce qu'ils sont. Décrire leurs chants s'avère une pirouette scripturaire. Témoigner de la Bernache du Canada, de la Mésange à tête noire, du Geai bleu, du Moqueur polyglotte, du Plongeon huard, pour ne nommer que ceux-là, est un pur délice. Donner la parole aux restos d'oiseaux confine à la culture immobilière. Les faire parler l'anglais, ne serait-ce qu'une fois, m'a fait comprendre qu'ils parlent tous les langages. Des jumelles parlantes terminent cet essai faunique.



Chants d'oiseaux

Nous sommes au moins **cinquante oiseaux** venus vous dire
Combien il est plaisant pour nous de vous ravir
Car nos chants et nos cris s'évertuent à vous dire
Qu'une âme a des besoins, un corps pour la servir.

Nos vocalisations sont pour nous des messages
Adressés à nos pairs réguliers, de passage:
Un salut amical, un outil de dressage
Mais parfois un signal de possible brassage...

Nous louons les efforts que plusieurs connaisseurs
Acceptent de fournir, en experts recenseurs,
Pour comprendre nos notes et signes avertisseurs
Et aussi devenir nos fervents défenseurs.

Audubon, Peterson et autres grands savants,
Elliott et Verville (*) et autres bons vivants,
Dion, Sibley, Brûlotte et autres poursuivants,
Merci de votre appui, vous nos humbles servants.

Mais malgré vos efforts, la bonne volonté,
Tous vos sens en éveil ne peuvent que tenter
Des approximations qui, ma foi, bien testées,
Arrivent à nous décrire sans trop de ratés.

À votre intelligence, ajoutez un grand cœur
Car la fine intuition de l'habile marqueur
Relie nos états d'âme aux accents remorqueurs
Créant une alchimie de complices vainqueurs.

Si tout notre ramage vous pouviez comprendre,
Notre sagacité pourrait fort vous surprendre.
Les « *cervelles d'oiseaux* » ... vous prient de bien entendre
Le charme de nos mœurs, leur génie, à tout prendre.

Pluvier kildir

Mes cris sont très aigus, parfois exaspérants.
Je vis si près de vous que mes œufs vulnérables
M'obligent à recourir au moyen de haut rang
De l'aile fracturée, tactique incomparable.

Pigeon Biset

Je roucoule et gémis d'un ton grave en pariade;
Je bruis et je claque des ailes à l'envol.
Ma robe a tous les tons, teintée de mascarade
Suis maître des courbettes lorsque je convole.

Tourterelle triste

Moi aussi je roucoule et roucoule et roucoule.
Quand j'ai peur et décolle en un sifflement d'ailes,
J'héliporte ma grâce en des gestes fidèles,
Me pose sur le fil du bon temps qui s'écoule.

Petit-duc maculé

Je hennis mon génie et sa tendre ironie,
J'ensorcelle le vent de mon trille engageant,
Mes atours gris ou roux empruntent l'harmonie
D'une écorce en saillie, de mon flegme obligeant.

Martinet ramoneur

Un cigare volant aux notes en rafales
Ponctue ses cliquetis dans un ciel satiné;
C'est ainsi qu'on me voit en volée triomphale
Avant d'aller dormir dans une cheminée.

Colibri à gorge rubis

Étant le plus petit des oiseaux d'Amérique,
Je me dois d'imposer ma stature... agressive.
Je bourdonne, pépie et mes cris colériques
Éloignent mes rivaux, surpris de l'offensive.

Pic à tête rouge

Je « qûirr » et puis je « tchurr », tambourine et cliquette,
Mes couleurs sont de francs coloris noirs, blancs, rouges.
Ma tenue de gala, ma formelle étiquette
Attire les regards chaque fois que je bouge.

Pic à ventre roux

Je suis le Louis Armstrong de mes frères les pics:
Mes sons rauques et doublés font penser au corbeau.
Je fais plutôt discret quand je pique et repique
L'arbre mort inondé qui me sert d'escabeau.

Pic maculé

Je perfore les arbres en rangées verticales
Pour extraire sa sève avalée en glouton.
On me dit que je « *dors sur la job* » musicale
Quand je cogne une tôle et cesse en demi-ton.

Pic mineur

Je suis le plus petit des picidés d'ici
Mais je « pik » et hennis, tambourine et jacasse
Et je sais perforer de mon bec rétréci
L'écorce d'un gros tronc qu'à grands coups je fracasse.

Pic chevelu

Je suis le grand jumeau ou presque du mineur;
Mon tambourinement est fort et régulier.
Si on m'offre du gras, mon long bec harponneur
S'en lèche les babines, un plaisir singulier.

Pic flamboyant

Je « ouique-ouique-ouique » et « flique-flique-flique »,
Mon « cli-yeur » très spécial interpelle mes pairs.
Mon croupion d'un blanc pur habilite les *flics*...
Observateurs d'oiseaux, à bien me voir, j'espère.

Pioui de l'Est

On dit de mon doux chant qu'il s'avère plaintif.
N'en croyez surtout rien, perfectionnez votre ouïe;
Je suis un indécis et un contemplatif
Et mes mots signifient: « pis ouï, pis non, pis ouï ».

Moucherolle phébi

Je tiens des propos secs et ne m'en prive pas.
Je hoche aussi la queue, ma manie, tic nerveux!
Mais je n'ai pas le temps, car voici un appât,
De vous dire bonjour; c'est tout ce que je veux.

Tyran huppé

Si on dit que je chante, on en met un peu trop;
J'ai un « ouip » bien sifflé et un « prrrt » guttural.
J'adore impressionner et fais mon numéro
Quand j'étales ma queue en petit caporal.

Tyran tritri

Bien perché sur mon fil à l'affût des moustiques,
Je les gèle d'effroi par mes « zîît » prononcés.
J'exécute en volant mon ballet artistique,
Les réduis en bouillie de mon bec élané.

Hirondelle noire

Je suis la plus trapue de mes cinq congénères.
Mon plumage tout noir, mes nioirs en condos
Me distinguent encore plus des dites partenaires;
Mon « tchiou » énergique me sert de credo.

Hirondelle bicolore

Je suis la plus jolie car ma tenue bleu nuit
Tranche sur le blanc de mon ventre éclatant.
Mon gazouillis liquide attendrit, vous séduit
Quand mon vol courageux me ramène au printemps.

Hirondelle rustique

Ma longue queue fourchue attire l'attention
Et mes « tchit » et « tchidip » très stridents impressionnent.
Je niche à l'abri dans d'humaines constructions,
Un gros merci au nom de ceux qui y pensionnent.

Geai bleu

« Djé-djé, touboul, twidli, scouïcli-scouic » et puis j'en passe...,
La Buse à épauettes j'imité pas mal.
Mon goût des arachides en écal' vous dépasse,
Suis prêt à en braver mes frayeurs animales.

Mésange à tête noire

« Tchica-di-di-di-di », tous vous me connaissez,
J'égaye vos hivers d'une présence amie.
Le bon tournesol noir, je ne peux m'en passer,
Je vous paie de retour par ma vraie bonhomie.

Mésange bicolore

J'aimerais m'appeler la mésange huppée
Tellement mon toupet très chic vous éblouit.
Je m'étends plus au nord et voudrais y camper
Pour réjouir vos oreilles de mes « dzouïï-dzouïï-dzouïï »

Sittelle à poitrine blanche

La petite sorcière au bec fin vous salue.
Mes « yank-yank » ou « hé-hé » m'identifient toujours
Et tous m'ont reconnue si en plus j'évolue
Tête en bas, agrippée sur un arbre, en plein jour.

Troglodyte de Caroline

La queue souvent en l'air, je turlutte à foison.
« Tî tulut tî tulut, trouri-trouri-trouri »,
Je suis en expansion vers le nord en raison
Des hivers parfois doux attirant ma fratrie.

Troglodyte familial

Je suis l'infatigable constructeur de nids;
Ma dame en veut plusieurs mais n'en choisit qu'un seul...
Mes « chit, tchurr » pétillants ont une symphonie
Qui me vaut un surnom: *le petit fort en gueule*.

Merle d'Amérique

Si le printemps avait deux pattes et une voix,
Il porterait mon nom « turulit, turulu »;
Mais comme il n'en a pas, il faut que je prévoie
Un chant de circonstance; ainsi je le salue.

Moqueur chat

Je ne suis pas qu'un *chat* indiquant un danger,
Mon cri d'alarme « kwit » imite aussi un chiot.
On me dit discordant, ça me fait enrager;
Un peu plus on dirait que je parle idiot!

Moqueur roux

Je suis reconnaissable à mes sons répétés
Sans compter mon beau « smac » qui évoque un baiser.
Je suis plus élancé, même un peu plus futé...
Que mon confrère « *chat* » tout de gris ardoisé.

Moqueur polyglotte

Oh! la la, blagueur roux, on se prend pour un autre!
Tu répètes deux fois alors que moi, c'est trois!
Puis je chante la nuit, de plus me fais l'apôtre
Des passereaux railleurs, un titre qu'on m'octroie.

Jaseur d'Amérique

Nos discrets sifflements sont pour sûr l'opposé
De l'habit élégant qui nous sert de livrée.
Nous masquons nos faciès de pirates empesés,
Volons de baies en baies pouvant nous enivrer.

Étourneau sansonnet

Saviez-vous que Mozart avait apprivoisé
Un de mes grands ancêtres aux talents d'exception
Qui pouvait imiter de façon très aisée
Un de ses concerti, du moins quelques fractions.

Viréo mélodieux

Il paraît que j'invite à souper tout le jour
Par mon long gazouillis vif, ininterrompu;
Votre imagination déborde un peu toujours!
Je ne fais que mes gammes à bâtons peu rompus.

Paruline jaune

« Tir', tir', tir, la bibitte » ou si vous préférez:
« Huit, huit, huit, pantalon, huit », une autre version.
Mais entre vous et moi, je ne peux qu'espérer
Vous charmer de mon chant, vous gaver d'émotions.

Paruline masquée

Je dis: « Ouistiti-ouistiti-ouistiti ouit »,
Aussi: « Tirelirelou, tirelirelou ».
Je surveille de près, vos pas, votre conduite
Me camoufle derrière mon masque de filou.

Cardinal rouge

Quand je dis: « Purdi-purdi-purdi, houît-houît-houît »
Du plus haut de mon arbre, en fait un piédestal,
Je dis au monde entier que ma muse ai séduite
Par la simple magie de mon beau récital.

Cardinal à poitrine rose

Il était une voix aux accents très pressés,
On aurait dit un merle ayant pris par bonheur
De savants cours de chant pour pouvoir jacasser
En rose, noir et blanc, chantés en sol mineur.

Passerin indigo

Je fredonne aussi bien que je peux être beau
Et j'aime m'en vanter au sommet des arbustes:
« Tsi tsi tiou tiou tir tir », je porte le flambeau
De tous les passerins chantonnant d'un ton juste.

Tohi à flancs roux

Par ce « Tchou-oui » fêlé, j'appelle ma famille,
Par le « Trink tout l'été, l'été, l'été, l'été »
Que ma femelle et moi prononçons comme un trille
Nous récitons l'été aux passants épatés.

Bruant familier

Pépier et triller, gazouiller de plus belle,
Voilà mon palmarès, mon humble chansonnette.
Mais pour qui m'a surpris, ensorcelant ma belle,
A vu l'enchantement conquérir sa brunette.

Bruant chanteur

On me dit bon chanteur, quel hommage on me fait!
Si vous n'arrivez pas à décrire mes chants,
C'est qu'ils sont compliqués et pas loin du parfait...
Excusez mon orgueil, il n'est pas bien méchant.

Junco ardoisé

Il n'y a pas d'oiseaux au vol synchronisé
Plus exact que celui d'un duo de juncos.
En revanche mes trilles aigus et tamisés
Font penser à l'insecte, à ses sons musicaux.

Carouge à épaulettes

Mon chant rauque et variable au gloussement grinçant
Consacre le printemps dont je suis la vedette.
Mon « Sii-yur » enroué vous lance, menaçant:
« Gare à vous près du nid, je sors mes épaulettes. »

Sturnelle des prés

Mon « Sîu-si, si, sî-yu » sifflé et descendant

Exprime le cafard d'un oiseau en déclin.
On construit des maisons dans mon pré décadent
Puis on fauche mes œufs et... mon chant cristallin.

Quiscale bronzé

Nous arrivons en bandes et vidons vos mangeoires,
Notre œil jaune nous donne un air vif et méchant,
Nous sommes mal aimés, notre chant est un cri,
N'avons qu'un seul atout, un plumage irisé

(Pas étonnant que la rime en pâtisse...)

Vacher à tête brune

Mon « Glou-glou-glît » liquide étonne en sa finesse;
Je surprends d'autant plus par mes mœurs inquiétantes:
Je peux parasiter bien plus de cent espèces
Qui couvent alors mes œufs et en sont ignorantes.

Oriole des vergers

Je varie en vingt phrases mes airs fulgurants
Et personne ne peut en illustrer les sons;
Souvent parasité par le Vacher errant,
Quoi faire pour stopper, l'intrus, ce polisson.

Oriole de Baltimore

Ma mie et moi chantons, contournant la coutume;
Nos sifflements légers nous distinguent fort bien.
La robe orange et noir' de mon mâle costume
Me donne de beaux airs d'Halloween, Oh! combien.

Roselin pourpré

Trempé dans les framboises, mon habit rosé
Fascine les badauds, conquis par mon plumage;
Mais c'est lorsqu'ils m'écoutent jaser, pavoiser
Qu'ils comprennent encore mieux ce que c'est qu'un ramage.

Roselin familial

Pour ma part, cher cousin, je me défends pas mal.
Mes notes plus aiguës, zézayées, gazouillées,
Mon beau rouge teinté d'orangé, c'est normal,
Captivent ma compagne, heureuse, émerveillée.

Chardonneret jaune

« Pe-ti-te-tiou, sou-ouït » rappelle un canari
Et le ton jaune d'or de mes plumes en été
Contraste mon front noir, pure coquetterie.
Il n'est guère étonnant que j'exhibe fierté.

Moineau domestique

Je suis si familier que les non-initiés
Baptisent les oiseaux inconnus de *moineaux*!
Pourtant mon chant unique et ma robe associée
Me distinguent des autres et n'en suis pas penaud.

Chant final

Plusieurs de nos collègues auraient aimé chanter
Un des airs favoris de leur grand répertoire.
Ils comprennent aisément qu'on ne peut tout traiter,
Qu'ils sont au moins deux cents à chercher auditoire.

Si vous les rencontrez au détour d'un sous-bois,
Tendez cœur et oreilles, une jumelle au cou;
La musique du ciel, une harpe, un hautbois
Sur deux pattes entendrez pour vous charmer beaucoup.

* La trame est tirée de: **Les oiseaux de nos jardins et de nos campagnes.**

Lang Elliott, auteur. Pierre Verville, narrateur.
Éditeur: Centre de conservation de la faune ailée, 1992.

La Bernache du Canada

Il était une fois, en haute Virginie,
En cette fin d'hiver, pour un soir réunies,
Un troupeau de bernaches en répit sur un lac
Que cachait un sous-bois broussailleux et opaque.
La noirceur enfouit tout sous une lune en panne;
Sous vos ailes, vos becs se font une cabane.

Mais au petit matin de l'illustre journée,
Vos voix sonnent le cor: le vent vient de tourner.
La meneuse du clan, par son signal sonore,
A clamé: « Le suroît! En route vers le nord! »
Derrière le boisé, un tel fracas se lève
Que les arbres, saisis, émergent de leur rêve.
Une nuée volante apparaît sur leur faîte;
Ils se voient remués devant pareille fête.
Forçant l'air sous des corps enivrés d'avenir,
Vos ailes reposées n'ont qu'à bien vous tenir.
Vous foncez droit devant, guidées par l'émotion
Et emplissez le ciel, bouché d'agitation.
Puis... s'affirme discret sous l'éclatant tapage,
Un bruissement soyeux qui dans l'air se propage;
Vos gestes cadencés murmurent leur son riche:
Chh-chh, chh-chh, chh-chh, chh-chh, chh-chh, chh-chh.
C'est comme si vos ailes disaient à vos voix:
« Chut!, un peu moins de bruit, vous effrayez les bois! »
Le contraste est un choc, en imprègne notre âme
Ravie des froissements de ce vol d'oriflammes!
On dirait des ballons noir et blanc d'hélium
Aspirés par l'éther vers un bleu podium.
Votre flair vous y mène, une boussole en tête,
Vos longs cous indiquant le bout de la planète.
Vous formez le profil de ce grand « V » flottant,
Banderole bavarde affichant le printemps,
Le proclamant très haut, le criant sur les toits,
Fier de voir tous ces gens, en bas, braquer leurs doigts
Vers ce « V » de *Victoire* transperçant l'hiver,
Laissant sur son passage une travée de vert.

Cent mille battements et le soir apparaît,
Votre zèle commande une halte au marais,
« L'un de mes favoris » disait Grand-Mère l'Oie
« Car depuis les Anciens, j'en ai fait une loi. »
Des montagnes plus tard, les vallées loin derrière,
Votre bande rejoint l'éternelle clairière.
La parade, le nid, la couvée, l'élevage,
Vous êtes les bijoux de cet écrin sauvage.
Un défilé d'oisons se promène en famille,
Suivant papa, maman comme autant de cédilles.
Sur la terre et sur l'eau leur portez attention,
Gagnez la plume d'or de proche filiation.

Et puis c'est le retour, plein sud, en sens inverse
Pour qu'à nouveau notre âme en tombe à la renverse.

La Mésange à tête noire

Boute-en-train pétulant, bouffonne des mangeoires,
Ton nom est poésie, Mésange à tête noire:
Tes gestes sont des vers fougueux, rythmés, précis,
Ton vol est un recueil d'élans, d'acrobaties,
Ta voix est une rime enrichie par ses chants,
Tes airs sont des poèmes avérés, attachants.

Te voilà, arrivant comme une flèche amie
Au poste de mangeaille après une accalmie.
D'un coup d'aile tu fonds sur la graine impassible
Puis serres dans ton bec, les yeux ronds sur ta cible,
Le précieux tournesol pour t'en faire un festin.
Comme tes mandibules au pouvoir incertain
Ne peuvent concasser l'enveloppe indocile,
Tu cours la « picosser » sur la branche gracile.
Martelant cette écaille enserrée dans tes griffes,
Tu vaincs sa résistance, enfin!, de tes coups vifs.
Tu en saisis l'amande, engloutie aussitôt,
Et repars vers ta quête *subito, presto*.
Et inlassablement, tu poursuis ta corvée,
Transportant un à un, du couchant au lever,
Des mangeoires aux branches, en mille allers-retours,
Tes morceaux de pitance sans compter les tours.
Et pour souffler un peu, ton menu tu varies,
Sertissant tous les plats d'habiles jongleries,
De bûchette en plateau, pourquoi pas l'abreuvoir,
Versant ses gouttes d'eau, pour toi, qui veux y boire.
Tchic-a-di-di-di, la panse bien remplie,
Tu déguerpis soudain vers un sage repli
Car tu vois l'épervier en quête de pâture
Et ne veux lui servir d'exquise nourriture...
Atteignant le grand pin de ton vol ondulé,
Tu cries « alerte rouge! » à l'aviaire assemblée.
Le rapace aperçu ameute la famille;
Excitée, énervée, la bande s'égosille!
Et la cacophonie étend ses ondes folles
Sur toute la contrée des oiseaux qui s'affolent.
Maints espèces à la ronde accourent au « houspillage »
Déclenchant la pagaille au milieu du feuillage.
La chorale en furie dénonce la manœuvre
Et l'intrus, dépité, abandonne son œuvre.
Cette fois, c'est raté; l'oiseau de proie s'éloigne;
La paix est revenue au cœur de la campagne.
Parulines et bruants évacuent leur abri,
Les Geais bleus font pareil, même le Colibri.
Cela a donné faim au ventre des mésanges,
À ces cadeaux du ciel que je nomme mes anges.

Joliesse incarnée, reine de mes hivers,
Diva de la forêt, troubadour et trouvère,
Avec ces mots d'amour, hélas, bien trop humains,
Je te dis grand merci de manger dans ma main.

L'arachide du Geai bleu

De bleu, de blanc, de noir, j'éclabousse le ciel
De *sparages* savants, de pirouettes loufoques.
Si je n'existais pas, l'adjectif «passionnel »
Périrait de fadeur, comme un feu qui suffoque.

Le matin quand mes ailes s'agitent vers toi,
Assidu nourrisseur, bienfaiteur estimé;
En ténor éraillé, je crie près de ton toit:
« Sors tes cacahuètes! » pour mon ventre affamé.

J'apparais sur un fil en parfaite évidence,
Droit devant ta maison que mon œil reconnaît;
De ma voix de crécelle, j'exprime l'urgence
D'arachides croquantes, régal du palais.

Je te vois arriver sur le pas de ta porte,
La main pleine à craquer du précieux aliment;
Pêle-mêle, en rangée, la façon peu m'importe,
Tu répands là ma croûte et rentres gentiment.

Quelquefois en gueulant, je m'abats de plein fouet
Sur la manne étalée de ce don généreux;
D'autres fois, c'est plus sûr, je m'approche, muet
Si je crains ta présence ou des rivaux véreux...

Attablé au banquet, j'en bave de plaisir;
Bien campé sur mes pattes, je lorgne le plat;
De la terrasse amie, je surveille à loisir
Tes gestes et les chats, écureuils et... appât.

Je plonge alors mon bec, pressé, sur l'une d'elle;
Soupèse bien son poids, en teste une deuxième;
Je tiens même à tâter d'une toute nouvelle,
Choisis la plus lourde, coupant court au dilemme.

Je tourne les talons et fuis comme l'éclair,
M'envole là-haut sur la branche de mon choix;
Je place autour du mets mes griffes circulaires
Et martèle l'écaille, en détruis la paroi.

De ces graines adorées, j'engloutis la première
En levant haut le chef pour ne pas l'échapper;
J'avale une seconde, certes la dernière
Car les morceaux choisis sont fort bien équipés.

J'abandonne l'écaille éventrée, maltraitée,
Rapplique sur mon fil, prêt à tout répéter
Mais je vois deux Quiscales bronzés très fûtés,
Se sauvant de la scène, ayant tout emporté...

Là, je hurle et rugis comme je sais le faire,
Me promets que demain, c'est pas une mais deux
Arachides dorées faisant bien mon affaire
Que mon bec contiendra pour calmer mon p'tit creux.

J'en cacherais des tas dans un arbre ou en terre,
À l'abri des rongeurs, ces voleurs de pitance,
J'enfouirai mes trésors en lieux sécuritaires,
Pour retrouver plus tard l'excellente bectance.

J'en profite, en passant, généreux donateur,
Pour te rendre un hommage hautement mérité;
Je bourre ma panse sans l'effort migrateur
Que j'aurais à fournir pour pareille pâtée.

« Cher Geai bleu, tes bons mots me ravissent et t'honorent,
C'est pour moi une joie que de te sustenter,
Ton panache éblouit, te fait Perle du Nord
Qu'il fait bon de garder sous nos cieux argentés. »

Le Moqueur polyglotte

Ta robe monochrome malgré ses contrastes
N'annonce en rien l'éclat de ton parler si vaste.
Tu as pour nom « moqueur », en soi tout un programme!
Si en plus on ajoute cent notes à ta gamme,
Tu deviens « polyglotte » au vibrant répertoire
De tout ce qui se dit du haut d'un oratoire.
« Tiouit, tiouit », « tchiqueu, tchiqueu », piou, piou »,
Voilà les deux, trois mots que prés verts et bayous,
Que forêts, bords de mer, que villes et villages
Entendent à qui mieux, mieux. Quel heureux bavardage!
Mais ces chants dédoublés et leurs variations
Ne sont que des préludes à tes imitations.
Là tu fais tes cascades et autres vocalises,
Copiant tes collègues que tu paralyse
D'admiration béate devant la justesse
De tes superbes cris, mélodies et prouesses.
Et même la grenouille ou le criquet, raillés,
« Et jusqu'à une roue de brouette rouillée »*,
Tu imites et plagies, caricatures et singes
Étonnant, stupéfiant, confondant nos méninges.
De Floride tu es l'aviaire étendard
Et l'honneur, apprécies en chantant dare-dare.
Quand les froids de l'hiver nous poussent vers l'été,
Que caravane on tire vers la liberté,
Qu'on déniche un terrain loin des neiges du nord,
Tu te déguises en hôte et deviens le ténor
De ces états du Sud où surtout tu habites,

Et te joins sans complexe au savant troglodyte;
Et à deux devenez les joyeux ménestrels
De nos levers du jour en milieu naturel.
Et toute la journée, nos chemins se rencontrent
Au détour d'un sentier, ci-dessus ou ci-contre.
Il faut avoir l'oreille aiguïlée, sacrebleu!
On te croyait ailleurs? Tu nous fais le Geai bleu!
On t'avait oublié, notre ouïe cherchant la buse?
Te voilà sur le fil, narquois, fier de ta ruse.
Et si la lune brille au milieu de la nuit,
Il paraît que tu chantes en chassant ton ennui.
À l'automne, à l'hiver, on entend ta femelle
Veiller sur le domaine et vos voix se jumellent.

Audubon t'a élu le « roi de la chanson »
Et d'autres ont entonné d'aussi belle façon:
Des oiseaux dits communs... - le mot n'est pas blessant -
Tu incarnes l'acmé du plus divertissant.
À de tels compliments, il fut aisé de joindre
Avec empressement, mon désir de te peindre.

Si un jour te prenait la riche envie d'écrire,
De ton bec tire alors sur une de tes plumes;
De ton sang, maculée, inscris: « Je suis poète ».
Fais des vers, mille vers comme autant de sourires,
Nourris-en les humains, écris-en des volumes,
Dis-nous l'art de chanter, de voler, sois prophète.

Si dès lors tu voulais imiter un poète,
Fais-moi donc grand honneur de te payer ma tête...

* **Les oiseaux**, Robert Bateman, Éditions du Trécarré, 2002

Le Plongeon huard

Trônant là, sur le lac, voguant sur son royaume,
Le huard, esseulé, surgit tel un fantôme
Éclosant par magie, non des airs mais des eaux,
En dauphin de Neptune enfantant un oiseau.
Il allonge le cou mais garde son bec clos,
Puis lance sa plainte, épandant sur les flots
Le signal d'un jour neuf sis entre chien et loup,
Secouant de son chant la presqu'île et ses flous.
Ce grand seigneur de l'eau y va d'étirements;
Projetant loin derrière sa tête, hardiment,
Il se frotte les plumes du dos, un moment,
Et relève son chef avec soulagement;
Se remettre d'aplomb sur l'élément aqueux
Lui permet de lisser les pennes de sa queue.
Redressant sa poitrine d'un blanc nivéen,
Il agite ses ailes, en assouplit les joints.
Détournant son regard de la berge qu'il longe,
D'un geste vif et rond, royalement, il plonge.
Puis plus rien. Pas de ride sur le grand miroir,
Comme si le matin était devenu soir.
Cent secondes plus tard, deux cent mètres plus loin,
Voilà le revenant. Était-ce un esprit? Point!
Il consulte sa gauche, sa droite d'abord,
Étire vers l'arrière une aile sans effort
Puis l'autre de concert imite la première.
Cou et bec grand ouverts, il salue la Lumière
Qui perce l'orient; de son rire hystérique,
Il émet un cri pur, chevroté, électrique.
Honoré, le soleil, scindé par un nuage
Voit sur l'eau embrasée, à l'ouest, sa double image;
Deux longs glaçons de feu se répandent sur l'onde
En des larmes de joie dont le huard s'inonde.
Le baptisé se glisse entre les stalactites,
Replonge en son mystère et le lieu l'ingurgite.
Serait-il disparu pour ne plus revenir?
La réflexion binaire pâlit et chavire.

Je m'approche du quai en quête d'un rappel,
Le silence répond, tranchant comme un scalpel.
Je reviens sur mes pas abandonnant mon rêve,
Un frisson me parcourt et mon col je relève.

Restos d'oiseaux

Que seraient devenus les oiseaux familiers
Si l'humain généreux estimant leur présence
N'avait su leur fournir, pour se les affilier,
Des restos fort variés réduisant leur absence.

Nous, mangeoires et bûchettes, abreuvoirs de mangeaille,
Côtayant les plateaux gorgés de boustifaille,
Sommes étals d'aliments que les ailés assaillent
Pour se remplir la panse et bien faire ripaille.

Nous, silos de chardon, à la ligne gracieuse,
Gratifions les tarins, sizerins tout l'hiver;
Mais les chardonnerets ont la mine joyeuse
Tout au long de l'année si le plein persévère.

Nous, plateaux surmontés de perchoirs fort commodes,
Permettons au regard d'observer à loisir,
La marmaille mangeant des délices à la mode,
Un menu favori qu'on se plaît à saisir.

Nous, bûchettes trouées et bourrées de bon gras,
Procurons aux sittelles, aux mésanges et aux pics,
La vitale énergie, par temps vif et ingrat;
Quand le froid les congèle, ils les piquent et repiquent.

Quant à moi l'abreuvoir, je fournis l'eau sucrée
À l'ardent colibri, au brillant oriole;
Le nectar, et des fleurs et des fruits, elle recrée,
Pour qui fait dans la vie d'habiles cabrioles.

Et que dire de moi, la baignoire du site?
Je permets aux oiseaux une saine ablution,
Qui, bien sûr, ravigote et bien peu nécessite,
Ébahit les témoins, ravis de la session.

Moi, le sol, le plus grand restaurant de la Terre,
Je reçois sans faillir tout venant qui s'arrête,
Lui fournit subsistance et promet de me taire,
S'il défèque sur moi les surplus de sa quête.

Nous, mangeoires à débit contrôlé, sommes enfin,
Les auberges espagnoles les plus fréquentées.
Nous offrons chaque jour la pitance aux becs fins:
Tournesol, fin chardon et autres variétés.

*Ainsi donc devisait les postes de pâture.
Les clients s'affairaient tout autour, insouciantes.
Mais soudain un grand cri acheva l'aventure:
L'épervier prédateur, tout à coup surgissant.*

*Des passereaux surpris filèrent sur-le-champ,
Montrant d'un fort coup d'aile leur affolement.
...Un Junco ardoisé, ce menu alléchant,
Émettait, dérisoire un dernier pépiement.*

*Le rapace emporta sa victime empalée
Dans le fond de la cour pour la mieux dévorer.
Les plumes de la proie, on pouvait déceler,
Dans le vent de janvier, dans le ciel azuré.*

*Un silence mortel occupa tout l'espace.
Les mangeoires évacuées grelottaient, solitaires.
C'est avec grand chagrin, et un peu de disgrâce,
Qu'elles dirent un adieu à leur ex- locataire.*

*Est-ce donc vilénie que d'ainsi exposer
Nos clients vulnérables aux attaques furtives
De ces chasseurs du ciel qui sourdent du boisé,
Sans parler des matous agressant nos convives?*

*Et le maître des lieux qui avait tout perçu,
S'interroge à son tour à propos de la chose:
«Se peut-il que mes mains qui avaient tout conçu,
Aient créé le tourment pour le bien d'une cause?»*

*Du fond du firmament, une voix répondit:
« Chers plateaux, chers oiseaux, chers humains je vous dis
Que la loi de la Vie n'admet pas d'exceptions:
Et le contre, et le pour sont parrains de l'action.*

*C'est ainsi que les fientes souillant les mangeoires
Soulignent l'engouement pour le fruit à quérir;
Comme il faut à coup sûr curer les abreuvoirs;
Qui voudrait voir périr la vie qu'il veut nourrir?*

*Toute la gent ailée commande le respect,
Du plus gros aux petits, chacun gagne sa croûte;
Le plus faible du clan dont un fort se repaît,
Devient force avalée malgré qu'il lui en coûte.*

*Le Grand Duc tue bien sûr mais n'assassine pas.
Il en va de son sort qu'il s'en prenne à autrui.
Le petit prend sa graine et la mène à trépas,
Ingérant le meilleur du morceau, quant à lui.*

*À la fin tout est bien pour qui aime les bêtes.
Ces dernières se fient à leur seule conscience
Mieux que beaucoup d'humains à la morale bête
Qui font pis que la bête à force... d'inconscience.*

We, birds

Messengers of the gods, meacenas of the skies,
We crave to fascinate your deep souls, your bright eyes.
Comprehend our talks, admire our robes
So your mind it ignites, so your heart well it probes.

We, raptors the mighties,
Splitting the air with ease,
We, gay ducks the sailors,
We, peaceful wanderers,

We, gentle passerines,
Who push away the spleens,
We, sea birds, nearby stars
Of this Earth of ours.

Atmosphere we master in a graceful manner,
We do not break the breeze nor do we soil the air;
We wish to stay alive without fear or despair,
We hope to be, ever, your liberty banner!

Jumelles à l'affût

Suspendues à ton cou, ce matin, de bonne heure,
Nous partons observer les oiseaux du bonheur.
La vision aiguisée et l'espoir à l'honneur,
Tu nous mets sur ton cœur de joyeux promeneur.

Tu l'auras deviné, nous sommes tes **jumelles**.
Comme pour tes souliers, gommés à leur semelle,
Nous collons à ton corps, incarnons les mamelles
De tout observateur, auquel on se jumelle.

Avant de t'ébranler, tu as bien essuyé
Objectifs, oculaires et puis a nettoyé
Nos flancs noirs que le gras de tes mains, appuyées
Sur les tubes ont déjà par mégarde souillés.

Un très bon guide en poche et l'œil au garde-à-vous,
Tu supplies tes grands dieux pour qu'en chœur se dévouent
Et que la perle rare soit au rendez-vous;
Permetts-nous d'en douter, on te dit, te l'avoue.

«Un oiseau rare est rare!» dit Danny, moqueur...
Après mille excursions, ses désirs de vainqueur
Ont fait place humblement, parfois à contre-cœur,
Au bon sens du « cocheur », sans visées crève-cœur.

Nous rivant à tes yeux, le doigt sur la molette,
L'utile mise au point tu nous fais et halète
D'une vive émotion car tout ce qui volette,
Tu veux intercepter, gagner tes épaulettes.

Un chapeau de bon ton, un gilet bien pratique,
Tu portes avec fierté, bienvenue l'esthétique.
Un appeau comme leurre et un anti-moustiques
Complètent le tableau, prévu dans cette optique.

À moins que tu ne joignes à notre randonnée
Ma cousine, lunette d'approche, entraînée
À grossir d'un coup d'œil la prise espionnée
Afin que ton regard puisse la couronner.

Des gens d'expérience nous ont si bien en mains
Qu'ils dénichent une proie en un seul tournemain,
Reconnaissent un beau chant, un plumage carmin
Qu'ils partagent avec tous au détour du chemin.

Pendant qu'on nous soutient, faut ouïr les commentaires
Ahuris, extasiés de nos propriétaires.
Notre compas dans l'œil, c'est bien élémentaire,
Attrape la « primeur », nouveauté salutaire.

Un jour au cap Tourmente, en deux groupes partiez.
Une équipe bénie observa, édifiée,
Un beau Traquet motteux, un exploit d'initiés!!!
D'aucuns, depuis ce temps, ont l'orgueil estropié...

Les oiseaux de rivage et plans d'eau nous contentent
S'ils ne sont pas trop loin des lentilles qui tentent
D'arracher un détail à la robe excitante
Des canards, chevaliers, bécasseaux et variantes.

Qu'il est doux à notre œil de pouvoir distinguer
Les rapaces aux pirouettes célestes, tanguer
Qu'on observe, muettes, en allant naviguer
Dans l'océan du ciel, où on les voit voguer.

Si le marais nous mande en son calme apaisant,
Toutes nos facultés déployons en rasant
D'une œillade feutrée les contours reluisants
De l'herbage mouillé, de l'étang reposant.

Si le bois mystérieux nous chante sérénade,
Accourons tout de go vers l'intime ballade.
Et la grive entonnant ses trilles et roulades
Te fait baisser les yeux par sa noble enfilade.

Si c'est une mésange, un pic, un roitelet
Qui répètent à l'envie leurs sons et leur ballet,
Nous partons pour la gloire et chargeons tes mollets
De nous guider vers eux pour ce coup de filet.

Si la plaine nous sonne ses airs racoleurs,
Très vite on défiera le froid ou la chaleur
Pour troussez la sturnelle, un goglu beau parleur
Ou un menu bruant aux discrètes couleurs.

Ceci dit, observons dans la cour des maisons
De nombreuses mangeoires dont la floraison
Nous permet d'assister et en toute saison,
Aux ébats des oiseaux de patio, de gazon.

On y zieute un Geai bleu qui jacasse et criaille,
On y trouve un moineau qui grappille et piaille,
On surprend sur un fil tourterelles qui braillent,
On découvre le merle en pelouse ou rocaille.

Pour le chant dont il fait un sublime étalage,
Puisqu'il est le ténor accompli du ramage,
Le rouge cardinal y allie un plumage
Qui fait presque rougir mon commode outillage.

Les amours qu'on épie nous font parfois craquer;
On s'embue de pudeur quand on peut reluquer
Les gestes attendris, manœuvres compliquées
Que mâles et femelles sont prêts à risquer.

Quand quiscales, étourneaux, le plein veulent refaire,
Envahissant la cour pour mieux se satisfaire,
Trop, c'est trop, on ne sait plus quoi faire.
On en a plein la vue, on peut plus s'en défaire!

Quant à ce colibri aussi vif que menu,
Il peut nous étourdir par son vol saugrenu,
Il peut nous éblouir s'il montre retenue
Mais partout et toujours, nous goûtons sa venue.

Si nous n'étions pas là, l'oiseau paraîtrait terne.
En fait, nous te servons de fanal, de lanterne
Car le près ou le loin, tu varies ou alternes
Pour que ta conscience s'instruise, se prosterne.

Si nous n'étions pas là pour t'approcher du lieu
Où l'échassier au nid, tapi en son milieu,
Se cache des humains aux bottes de sept lieues,
Tu ne pourrais pas voir le grand Courlis courlieu.

Nous pouvons t'apporter la Beauté, ses émois,
Nous tâchons d'enivrer de Bonté ton surmoi,
Nous voulons te montrer un reflet de ton Moi,
Nous aimons te prouver que le Monde est en Toi.

~ Éros ~

Éros, quand tu nous tiens! Éros quand je te tiens! Tu es le dieu-plaisir qui a le pouvoir d'adoucir les souffrances de cette vie bien terrestre. Tu apportes du bonheur mais tu n'es pas le bonheur. On fait en ton nom des choses aussi belles qu'horribles. Tout dépend de l'intention.

Ici, Roméo et Juliette se trouvent, dans de beaux draps, peut-on présumer. Les corps sont séparés par la frontière accueillante et pacifique de leur peau désirante. Mes mains voudraient bien être des artistes et se donnent la mission de fréquenter tous les arts, sur ta peau, dans ton cœur. Si mon corps d'homme aime savourer le tien, il aime aussi être savouré par le tien.



Roméo... et Juliette...

Bonsoir amour, ô toi Juliette,
Très chère amie, ma Dulcinée,
Me suis sauvé de ma braguette
Pour te chanter ma mélopée.

Toi, là, du haut de ton balcon,
Ma belle, ma fière Hyménée;
Moi ici-bas, piteux faucon,
Je languis, seul, sur le pavé.

Soudain, de tes lèvres entrouvertes
Tu lances le plus beau sourire;
Mon corps secoue sa masse inerte,
Du coup se meurt de t'envahir.

Par la magie de mon désir
Je me soulève du trottoir;
Pour la bonté d'un tel loisir
J'atteins l'entrée de ton nichoir.

Trempés d'une sève commune
Nos mouillures échangent un baiser,
Ignorant le beau clair de lune
Tu m'invites, ô joie, à entrer.

Oh qu'il est chaud ce doux foyer!
Et toi d'acquiescer, fort touchée.
Permits que j'y vienne et revienne
Déposer le fruit de mes aines.

Sortir, entrer à volonté,
Veuille que j'en fasse à ma guise;
Toi l'hôte, moi ton invité
Vaisons et qu'on en agonise.

À bout de souffle et de désir
Nous baignons de joie, de sueurs;
Me prends l'envie de revenir
Bientôt, demain, à la même heure.

Et en douce de m'effacer
Toi rassasiée, moi exaucé,
Je reprends heureux le pavé,
Me mets mollement à rêver.

La frontière de nos amours

Nos corps sont des pays, séparés mais unis,
Sommes leur frontière, peaux d'amour, peaux amies,
C'est comme si les pôles, le Sud et le Nord
Revenaient se masser en se tournant de bord.

Nos côtes se voisent et puis nos flancs s'effleurent,
Nos vallons rebondis caressent leurs tournants,
Nos forêts attendries se lient comme des fleurs,
Nos chaleurs échangées se prennent en se donnant.

Un jour vint un conflit, nous fûmes divisés
Par le cassant pourtour de nos humeurs froissées,
Nos sueurs acides ne pouvions qu'exposer,
Les rancœurs de tout poil cherchions à hérissier.

La douceur de nos berges et leurs eaux amoureuses
Polluées qu'elles étaient par ce déversement
Sanglotaient leur dépit, pleuraient ces heures creuses,
Aspiraient au répit, au retour des serments.

Avions connu la paix, ne pouvions l'oublier
Et au nom de l'amour, nous sommes rapprochés
Jusqu'à nous raccorder, ô magie du toucher,
En frôlant dans le noir, nos peaux effarouchées.

Et là ce fut la fête que la paix ramène:
Si tu touches la mienne ou je touche la tienne
Doubles enlacements, c'est du pareil au même;
Commune poésie que ces contrées qui s'aiment.

Depuis lors, chaque fois que nos pôles, nos peaux
Se donnent rendez-vous à la tendre frontière,
Aux abords rassemblés de l'aire familière,
Nos dermes réunis reprennent leur duo.

Elles voudraient bien être des artistes

Mes doigts deviennent fées quand mon cœur les inspire,
Ils octroient leur plaisir d'innombrables façons,
Sur ta peau ils saisissent si bien tes désirs
Que ces doigts, que mes mains composent une chanson.

Si mes mains n'étaient pas, ta peau serait si triste
Que, privée de chaleur, de froid succomberait...
Mais l'amour a prévu en brillant humaniste
Que ce n'est pas ainsi que les choses seraient.

Quand mes mains sur ta chair font vibrer ses reliefs,
Qu'elles massent et remuent tes pulpeuses rondeurs,
Tu n'as rien d'un' statue car tu viens derechef
Gratifier, honorer ton aimable **sculpteur**.

Quand mes mains sur ta chair **dessinent** leurs caresses,
Qu'elles donnent à ta peau la plus vive des teintes,
Qu'elles muent tes contours en clichés de déesse,
Je me dis: « Quel tableau, quel portrait, quelle étreinte! »

Quand mes mains sur ta chair provoquent l'art des **sons**,
Qu'elles incitent ta gorge au plus doux des ramages,
Qu'elles en font pâlir le basson, le pinson,
Je me dis: « Quel bel air, quel refrain, quel hommage! »

Quand mes mains sur ta chair s'emparent de tes formes,
Qu'elles en viennent secouer armature et structure,
Leurs justes proportions elles triturent et difforment
Sans jamais abîmer ta noble **architecture**.

Quand mes mains sur ta chair gaillardement s'acharnent,
À **graver** leurs sillons de rougeurs ciselées,
Qu'elles marquent hardiment mes humeurs qui s'incarnent,
Leurs mémoires s'impriment en traces dentelées.

Quand mes mains sur ta chair font leur doux **cinéma**,
Que l'image aperçue renforce leur emprise,
Qu'elles tournent et retournent ton panorama,
Je me redis: « Quel film, quelle vue, quelle prise! »

Quand mes mains sur ta chair ne jouent pas sur les mots,
Qu'elles **écrivent** aisément la plus belle des lettres,
Qu'elles créent un roman sans douleurs et sans maux,
Je m'avoue: « Quel précis... je me loue de commettre! »

Que sont mes mains, ta peau, sans mes doigts réunis!
Mon majeur, roi et maître du geste précis!
Mon pouce et mon index, un couple réussi!
Mais les deux autres joueurs ont fort peu de génie...

Qui a dit, ô erreur!, jeux de mains, jeux vilains
Se sert mal tout autant de la droite et la gauche.
L'art d'aimer suit le cœur, surtout quand il est plein
D'amour et de science qu'ensemble il chevauche.

Embrasse-moi

Embrasse-moi le **front**, chapiteau de noblesse,
Ce lieu du doux baiser qui m'endormait, enfant;
Baise de ta bouche ce portail de sagesse,
Site ultime d'amour quand s'endort le mourant.

Embrasse-moi les **yeux**, ces fenêtres de l'âme,
Qui scrutent sur mon corps tes gestes langoureux,
Qui voient dans ton regard des louanges en flammes
Et qui disent merci à ton âme et ses yeux.

Embrasse-moi le **nez**, ce joyeux impoli,
Qu'on se frotte en riant pendant qu'on est debout,
Qu'on se lape d'emblée quand on lorgne le lit
Ce nez qui a du flair, ce nez fourré partout.

Embrasse-moi la **joue**, fraternelle embrassade,
Figure d'amitié qui à l'amour se greffe,
Comme nécessité contre les jours maussades,
Qui remplace la bouche suite à nos griefs.

Embrasse-moi la **bouche**, ça devient coquin
Surtout si nos lèvres mouillées s'agitent et s'ouvrent
Sur des langues parlées aux propos fort taquins,
S'emmêlant de saveurs qu'enfin elles retrouvent.

Embrasse mes **oreilles**, leurs replis pardieu,
Des frissons ça me cause quand tu t'y promènes,
Un typhon je te dis, un vrai plaisir des dieux
Surtout si tu causes un tantinet obscène.

Embrasse-moi le **cou**, enfouis-y donc ton nez,
Marque-le de tes dents, lèche-le tout du long
À ne pas t'en lasser, à ne pas t'en tanner.
Pour m'attirer au lit, tu tiens le bon filon.

Embrasse-moi la **main**, son dos bien entendu,
De la contre-coutume, il faudrait convenir;
Et si tu la tournes sur son creux bien tendu,
De ta langue et tes dents, fais-la se souvenir.

Embrasse-moi le **torse**, cette devanture
Qui abrite mon cœur et auquel tu tiens tant;
Il se veut reposoir pour ta tête et procure
À ta bouche, à mon sein mutuel excitant.

Embrasse-moi le **ventre**, bien plat, rebondi,
Enfonce ton visage en ce feu de passion,
Dans cette mer d'ardeur, dans ce trou de nombril;
Ta salive, répands sur sa noble mission.

Embrasse-moi les **fesses** et son sillon bien tendre,
Baisote et masse bien ces rondeurs convoitées
Te servant de prélude; et à moi de prétendre
Qu'un bassin retourné cherche une autre « lapée ».

Embrasse-moi les **cuisses** derrière et devant
Mais c'est à l'intérieur qu'elles aspirent au plaisir,
Car au proche orient, le beau soleil levant
Confirme la montée du plus beau des loisirs.

Embrasse-moi le **sexe**; ce long préambule
Sans tes soins attendris l'a rendu surchauffé
Au point d'en bouillonner d'attendre au vestibule
Des câlins, des bontés dont il se veut coiffer.

Quant **aux autres parties** de ce corps extasié,
De ce corps embrasé, qu'il soit mâle ou femelle,
Qu'il s'agisse d'un bras, d'une jambe ou d'un pied
Si elles en veulent autant, il n'en tient bien qu'à elles!

~ Légèretés ~

Facéties, bouffonneries, rigolades! Qui a dit que la poésie se devait de n'être que sérieuse, se déchirant l'âme sur la place publique? Pas l'humour, en tout cas, car il ne peut faire autrement que de faire le pitre. C'est sa nature. Saluons-la avec celui qui se dit gai luron, avec celle qui, d'habitude sérieuse à en être ennuyante, devient grammaticalement fofolle, avec celle qui se prend pour les deux côtés d'une porte, avec celui qui prend un coup solide...ment liquide, deux fois plutôt qu'une. Poésie, sacrée farceuse, va!



Le gai luron

Le narrateur

Un jour se promenait, l'**humour**, au cœur des choses.

Il se dit qu'en passant, il ferait bien la pause
Dans les travers humains pour y mettre une dose
De son miel bienfaisant... par le jeu de sa prose.

Sa mission dans la vie, qu'il connaissait fort bien,
Consistait à trouver, déceler le moyen
De se moquer de tout et surtout des terriens
Afin qu'à leur humeur, il apporte soutien.

Ce coquin, ce luron, en grand maître du rire,
Aiguïsa son crayon, disposé à écrire
Ses gaies bouffonneries et ce, sans coup férir,
Jouant avec les maux... pour mieux nous en guérir.

L'humour

Dans quel panier de crabes farci d'écrevisses
Me suis-je donc fourré pour vous rendre service!
Seul un très vieux routier de l'humain et ses **vices**
Peut en sortir vivant; renvoyez les novices!

En tant que messenger souriant de votre âme
Qui voit dans vos défauts, ce depuis Abraham,
Des exagérations d'un amour... qui s'enflamme
J'apporte une indulgence épicée... qu'on réclame.

De vos mauvais penchants, et la liste est immense,
Je n'ai choisi que ceux, par pure prévenance,
Que le bon dictionnaire en sa grande science,
Par ordre alphabétique arbore en conséquence.

Commençons par la pauvre radine **avarice**,
Séraphine assoiffée de la calculatrice.
De son carnet de banque elle est l'adoratrice,
Le signe du dollar lui sert de clitoris.

Le second se conduit en « premier », l'**égoïsme**.
L'intérêt qu'il s'octroie confine au nombrilisme.
Sa petite personne a grand goût d'un truisme:
« Après moi le déluge! » noyant l'altruisme.

Désirer deux fois plus que l'on a, c'est la vie.
Vouloir le bien d'un autre en rageant, c'est l'**envie**.
Comment calmer vos nerfs, vous voulez mon avis?
Divisez donc par deux l'appétit poursuivi.

Ravaler ses émois, voilà la **gourmandise**.
Ce qu'on met en dedans, souffrez que je vous dise,
Est rage camouflée car vos peurs l'interdisent.
Tricher, c'est offenser les bonnes friandises.

Causer blanc quand c'est noir, ô quelle **hypocrisie**!
Prendre loup pour agneau, dupé par courtoisie,
Enlève à l'amitié toute sa poésie.
De grâce mes amis, les amis on choisit.

Les quatre fers en l'air impurs de la cité
Gigotent en exhibant leur **impudicité**,
Affichant un sang-froid chaudement pimenté;
Tout ça pour trois secondes de félicité!

Faisant péter les plombs en cultivant l'outrance,
L'assez poussé au trop... vire à l'**intempérance**.
Le plaisir au galop, de peur de la carence,
Perd la carte du bon, s'enfarge dans ses transes.

La maladie d'amour, crever de **jalousie**,
C'est être du conjoint, le vrai paparazzi,
C'est un pou sur le cœur que rien ne rassasie,
C'est promener son chien avec laisse et fusil.

C'est un vilain péché que celui de **luxure**
Car il se frotte au mal jusqu'au point de gerçure.
Les grands coureurs de fond... craignant leur flétrissure,
Bâtonnent sans façon pour faire éclaboussure.

La mère de **tous vices** est bien l'**oisiveté**.
Quand on n'a rien à faire, en plus d'être hébétée,
On creuse nos méninges pour réinventer
Pareilles idioties et viles activités.

Quand tête enflée se fend sur un crâne d'**orgueil**
La simple modestie porte assez haut son deuil.
Mais y perdre la tête est un bien pire écueil
Car c'est en deux morceaux qu'on s'expose au cercueil.

C'est ainsi que s'achève ce tour d'horizon.
J'espère, en fait je sais: j'aurai toujours raison
De sourire de vous sans fiel et sans poison;
Ainsi je vous fais rire et polit mon blason.

La grammaire en folie

Il était une fois, un **verbe** fait de chair...
Étant depuis un bout, rabougri d'inaction.
Se remettre en état, son désir le plus cher,
Exigeait complément pour ce verbe d'action.

Secouant sa paresse, il vint à réfléchir
À son triste attribut, subordonné au temps;
Un passé très présent l'avait vu s'avachir
Et tel un subjonctif, il devint impotent.

Puis il s'analysa autant de temps qu'il put,
De toutes les manières acceptables qu'il sut.
Il se fit en pensée: faudrait pas que je pue,
Un tel indicatif montrerait que je sue.

Retrouvant une voix, active en réparties,
Il dit en liaison avec ces assertions:
« À cette époque, j'eus les plus belles *parties*
Qu'on eut pu concevoir pour l'article en question. »

Mais il voit aujourd'hui devant son grand miroir
Que le plus-que-parfait, il n'a jamais atteint,
Que l'adverbe *d'aplomb*, devrait mettre au tiroir,
Que ce qui lui convient, c'est l'adjectif « éteint ».

« J'ai cru être longtemps d'un grand cru du plus cru.
Il aurait fallu que j'épatasse encor' plus
Pour qu'une conjonction qui aurait toujours plu
Vit le jour un beau soir où la lune avait crû.

C'est d'une interjection (!), au bas mot, haut-de-forme
Que j'eusse dû hisser comme pré-position
Pour que la principal' de mes propositions
Précipitât ma dame hors de son uniforme.

Culotte j'ai nommée, apposition tonique,
Située avec style au-devant du fourré,
Prétexte relatif lui servant de tunique
Donnant au transitif l'envie de s'y fourrer.

Mais comment revenir à ces moments bénis
Où mon démonstratif se faisait possessif,
Allant d'un numéral à l'autre, indéfini,
Où l'auxiliaire « avoir » en était convulsif? »

Une petite voix, passive en apparence
Lui souffla droit au cœur trois doux verbes d'état:
« *ÊTRE* et puis *DEVENIR* pour ta circonférence,
DEMEURER en longueur, dans l'intime habitat. »

Ébranlé tout au fond de sa forme verbale,
Il s'enquit, excité, des nombres et des modes
Dont il devait user pour prétendre au global
D'un corpus allongé, défini, plus commode.

*« Pour entrer en lui-même et bien s'en pénétrer,
Un verbe doit pouvoir prononcer le "Je suis"
D'une âme réfléchie et bien s'y orchestrer
Pour se laisser aller et dire: "Je la suis." »*

*Cette intime assurance en l'amour de soi-même
Te fera rencontrer celle à qui tu diras:
"Tu es, toi tout entière" et elle y répondra:
"Je suis bien avec toi et j'aime que tu m'aimes." »*

*C'est ainsi que deux **JE**, que deux **TU** et le **NOUS**
Feront conjugaison: le plus beau des accords
Qu'on eut pu entrevoir, qui marie et qui noue,
Pour la vie et la mort, vos deux cœurs, vos deux corps. »*

Rephrasant ce propos aux accents singuliers,
Notre vît vit, ravi, s'ouvrir la parenthèse
D'une nouvelle vie, se faisant écolier
De son Moi intérieur, son ultime prothèse.

Il se mit à chercher celle qui le cherchait,
Plutôt que de courir après les exceptions,
Débusquant la racine des maux qui jonchaient
L'inconscient radical des vieilles relations.

Ainsi il découvrit des règles et principes
Et s'en fit un glossaire et même une grammaire.
Il vit là au cœur de celle qui participe
Une fille, une femme, une amante, une mère.

À partir de ce jour, son grand impératif
Devint conditionnel à l'art de conjuguer
AIMER et RÉUNIR, en termes sensitifs
Pour bien les décliner à sa dame alléguée.

Il se mit à rêver, à visualiser
De ses anciens béguins, les traits les plus louables;
Les dotant d'un préfixe ou suffixe avisés,
Il créa un schéma tout à fait avouable.

Et surtout, et surtout, il bâtit un visage,
Un sourire et des yeux imprégnés de ferveur,
Rayonnant d'une aura au très subtil dosage,
D'un apport féminin exauçant le rêveur.

Il sentit tout de go qu'un trait d'union comblait
La distance entre lui et sa belle future.
Leurs deux âmes emportées s'approchant, se troublaient,
Car un point de contact confirmait leur jointure.

C'est ici que leurs corps des plus exclamationnels
Se mirent à se mirer, s'admirer, soupirer.
Leurs caresses fusèrent en qualificatifs,
Leurs abréviations parvinrent à s'étirer.

Avec maints va-et-vient dans la langue d'ici,
Le rythme de leurs phrases acquit un vif tempo;
Signant la concordance de leur minutie,
Ils coiffèrent leurs « Â...! Â...! Â...! » d'un semblable chapeau.

*« Quelle forme emphatique vous m'exprimez là,
Des plus déclaratives et actives qui soient!
Mais votre élocution m'arrache un « halte-là »,
Car la répétitive veut qu'on se rassoie! »*

Leurs chairs juxtaposées reposèrent en silence,
Savourant le délai des points de suspension.
Un tel circonstanciel les mit en somnolence,
Au plus un point-virgule, entracte de cession.

Une fois reposée, la forme impersonnelle
Reprit en s'éveillant l'allure générale
D'une barre en oblique au cours ascensionnel,
Jusqu'au franc garde-à-vous du parfait général.

Le tison changea tant le foyer en brasier
Par la répétition de pareille antithèse
Qu'en onomatopées, les amants extasiés
Prononcèrent leur vœu de brûlante synthèse.

Pendant que leurs regards, en énumération,
Se scrutaient, s'exploraient, se muaient en topazes,
L'hyperbole enflammée de cette gradation
Gicla son flot d'amour, de joie, de blanche extase.

Rassasiés dans les draps de leur abécédaire,
Les verbes raccordés prolongèrent l'union
Jusqu'à temps qu'« il » reprit sa forme légendaire;
Le « i » sortit du « o », rompant la communion.

Ils acquirent ainsi leurs lettres de noblesse.
Leurs consonnes et voyelles, en somme, fortes en thème
Apprirent la version, opposée, sans faiblesse,
Menant à conclusion: « **Je suis et donc je t'aime.** »

La porte se confie

D'un côté et de l'autre je vois tout.
Un peu plus et je serais l'œil de Dieu...
De pin jointé, d'érable ou d'acajou,
Suis gardienne des enjeux et des lieux.

À ma droite, les adultes parents
Qui s'isolent parfois pour mieux s'aimer;
À ma gauche, petits et grands enfants
Curieux et fouineurs de l'autre côté.

Je découvre ma secrète mission
Si à double tour on m'a bien fermée;
J'assiste alors, silencieuse, aux passions
Des propriétaires, mes protégés.

C'est parfois beau, d'autres fois folichon,
Ou bien ennuyant, sans grand intérêt;
Ou encore c'est fichtrement cochon
Là je raidis, sans façon, mon loquet.

Si au travers de moi passent les sons,
Cocasses, comiques ou désopilants
Je surveille à gauche mes environs,
Les oreilles qui se tendent en passant.

Et si c'est ma serrure qu'on convoite
Je cause en eux une quinte de toux
Pour que les parents distraits le constatent:
Ils sont observés par des bouts de chou!

« Chut!, ai-je bien entendu quelque chose?
J'ai la nette impression qu'on nous épie. »
Deux anxieux regards fixent la porte close
À l'écoute des oreilles impies.

J'ordonne aux deux enfants de déguerpir
En faisant, là, craqueter mes pentures;
Le cœur battant se préparent à courir
Les moins joyeux indiscrets de serrure.

« Ça doit être le vent », lui dit l'amant
Qui ne veut surtout pas, c'est bien normal,
Ralentir puis stopper son vif élan,
Lui qui, vrai, s'était donné tant de mal.

Juste pour voir, l'amant jette un coup d'œil
En m'entrouvrant sur la pointe des pieds;
Or que voit-il là juste sur mon seuil?
Un jouet renversé, vite... oublié.

Hélas! le court...ennui tant redouté
Par malheur a déjà fait son pauvre œuvre;
L'ambiance n'y est plus enchantée
Vaut mieux suspendre la dite manœuvre.

« Crois-tu qu'ils nous ont bien vus, entendus? »
Murmure le papa fort dépité;
Et elle lui répond, toute tendue,
« Ferme la porte et viens donc te coucher! »

Sages griseries

N'est-il pas étonnant que Jésus ait changé
L'eau de source en bon vin aux noces de Cana?
Premier geste publique d'un Maître engagé,
L'**alcool** il promut; je lui dis: Hosanna!

Gorgé d'un tel appui, je me sens justifié
De défendre ce mot d'ambiguë renommée,
Honoré, méprisé, doublement qualifié
De boisson de malheur, de potion bien-aimée.

Lorsque ma renommée sombre dans le mépris,
C'est l'abus et ses suites auxquels on se réfère,
C'est un signe évident qu'on en a bien trop pris,
Que l'effet d'être saoul est celui qu'on préfère.

Le poète exalté qu'est Alfred de Musset
A déjà déclamé cette ligne traîtresse:
«Qu'importe le flocon pourvu qu'on ait l'ivresse»;
Il devait être *gris* quand il fit ce verset.

Aux écueils qu'un trop-plein de mes gorgées provoque,
Il me semble essentiel d'apporter correctifs.
Aux furies, maladies, aux écarts qu'on évoque,
Il est sain d'opposer des chemins curatifs.

Si on boit à l'excès pour noyer un souci,
On exige de moi infaisable besogne,
Pour masquer cet ennui par un faux raccourci;
Et dès lors, à l'impasse, on revient, on se cogne.

Je ne veux soutenir qu'il faille être parfait,
Qu'un peu de griserie, sablée à l'occasion,
Pour gommer le cerveau d'un bandage surfait,
Ne remplisse un désir, le temps d'une évasion...

Mais en tant que boisson, mon mandat est très clair:
Alléger un moment vos lourdeurs d'existence,
Vous offrir un répit dans lequel vous complaire,
Ajouter à vos vies un soupçon de licence.

Disons-le clair et net, je fais plus pour pas cher:
Je coule dans vos corps pour en troubler ses chairs,
Je verse du génie... dans vos beaux mots d'esprit,
J'emplis vos émotions de franche étourderie.

Goûte un peu avec moi cette bière à col blanc,
Une blonde, une rousse ou bien une cuivrée.
Sens la mer qui dévale la grève en tremblant
Et emplit ton gosier de bouillons enivrés.

Goûte un peu avec moi ce grand vin généreux,
Ce bon blanc, ce beau rouge et ce jeune rosé.
Comme un fleuve répand son fumet vigoureux,
Il imbibe de joie tous tes sens arrosés.

Goûte un peu avec moi cette franche eau-de-vie,
Ses atours noirs et blancs, ses costumes ambrés.
Comme une vraie rivière gaillarde et ravie,
Elle invite tes jambes et ta voix à vibrer.

Goûte un peu avec moi cette fine liqueur,
Ses robes distinguées, ses vapeurs raffinées.
Comme un ruisseau de feu pétrifiant le trinqueur,
Elle lave ta langue, un tantinet fanée.

Pour tout dire en un mot, embrouillé ou brillant...
Tu feras bien de moi, ce que bon tu voudras.
Mon liquide fluide, limpide et vaillant
Dit: « *Élève ton cœur quand tu lèves le bras* ».

Tant qu'il y a de la joie

Je salue le courage ou la témérité
De quiconque s'adonne à un tel exercice.
Pour vouloir deviser sur moi, **l'ébriété**,
Il faut être un peu fou pour subir tel supplice.

Allons-y donc gaiement..., car il faut être deux,
Un maître et son sujet..., ne nous moquons pas d'eux,
Pour dire et être dite, étape après étape,
Dans les moindres détails qui ânonnent ou qui tapent.

Il faut d'abord tenir la bouteille ou le verre
D'une main rassurée pour porter à ta bouche
Le liquide béni qu'amplement tu réveres;
Ton gosier un brin sec, aimablement tu douches.

Une fois bien levé, le coude continue
A ne pas s'abaisser à quelque autre manœuvre.
Légèrement ton crâne encaisse le menu:
Ses muscles en sont pressés; je débute mon œuvre.

Puis l'embrouillamini s'installe en ton cerveau;
Un peu moins au début, un peu plus par la suite.
Cela te porte alors à chanter *in vivo*,
À siffler *in petto*... Attention à la cuite!

Tes gestes répétés, ton ouïe au garde à vous
Témoignent d'une alerte où les détails dominent;
Ce qui te dit que « oui », j'arrive, et tu l'avoues,
À grands pas pour te faire *in situ* pauvre mine.

L'impulsion à bâcler la normale des choses,
Tes drôleries osées pas toujours de bon goût
Confirment que ta tête que trop tu arroses
En perd une raison qui en a pris un coup.

Un rapport d'estomac, un bâillement suspect,
Un émoi assez prompt qu'un petit rien chatouille
T'indiquent qu'il est temps qu'un peu plus de respect
Tu redonnes à ton être qui, là, en bafouille.

Tu ne vas pas plus bas car plus haut tu dérailles.
Ta limite est atteinte et tu en es conscient.
L'expérience te dit que ton bon sens, tu railles
Sans en être trompé; tu stoppes à bon escient.

Comme le veut l'usage tu cuves ton vin:
Tu piques un roupillon juste avant le souper
Pour diminuer l'effet et le fait n'est pas vain.
L'exercice... permet d'un peu te rattraper.

Au lever tes idées paraissent un peu plus claires
Et la conversation tu reprends de plus belle.
Le lendemain matin, ce que t'a dit ta belle,
Tu l'auras oublié, en partie, ça c'est clair.

S'il te prenait l'idée d'ajouter à l'ivresse
Une bière ou du vin durant ce bon repas
« Tu pousses un peu trop loin », te souffle l'allégresse:
« Ménage tes transports, fais ton *mea culpa*. »

La vaisselle essuyée, tu pars en promenade
Pour digérer le tout avec femme et son chien;
Tes bons voisins tu croises au cours de la balade
Et espères ardemment qu'ils ne remarquent rien...

Et revenu chez toi, alors un peu moins gris,
Ton fauteuil t'interpelle et ta masse, y déposes.
Les nouvelles du jour et leurs sauvageries
Tu absorbes en rageant car le tout t'indispose.

Puis tu calmes tes nerfs sachant que vient la nuit.
Tu veux y retrouver le repos et la paix
Mais tu sais par ailleurs que tout excès nuit
Au sommeil apaisant dont le corps se repaît.

Tu repousses l'idée qu'un cauchemar te guette
Car alors tu y vis l'inconfort des frayeurs.
Si, malgré tes désirs, ton subconscient rouspète
Tu encaisses le coup, espères un jour meilleur.

« Pourquoi ai-je la soif d'un tel enivrement,
Quotidien, de surplus, depuis bien des années?
Quelle cause ignorée... motive ce tourment
Que d'emblée je m'inflige et sert à me berner? »

Maintes réflexions plus tard, tu réalises
Que de très lourds émois tu as feint d'oublier
Car ils faisaient bien mal à ton « moi », ennuyé
De n'être pas parfait..., que tu idéalises!

C'est ainsi que tu as maintenu l'habitude
D'étourdir ton mental en trouvant un plaisir
Qui engourdit le corps d'une fausse quiétude
Et qui en oublie l'âme au lieu de la choisir.

Ta vie spirituelle en était devenue
Un recueil d'occasion donc fort peu soutenue.
Un besoin intérieur de vraie lucidité
T'appelait en silence et exigeait clarté.

« Vos globules rouges enflent, t'a dit ton docteur,
Il est temps d'apporter correction à l'erreur. »
Tu t'es donc mis à l'œuvre avec application
En suivant le *credo* de la modération.

L'autre jour tu faisais une méditation.
Or, ton Moi intérieur te souffle à belle voix
En phase passive: « **TANT QU'IL YA DE LA JOIE** ».
Fort surpris mais réjoui, tu bénis l'instruction.

Tes efforts déjà faits sont donc encouragés
Et célèbrent la voie de la sobriété.
Le juste milieu vaut bien mieux que l'abstinence
Si tu maintiens, bien sûr, la juste tempérance.

La JOIE te dit en fait: « Évite les regrets.
Un verre ou deux, c'est bien, mais très rarement plus. »
En tant qu'**ébriété**, je te dis un secret:
Je meurs en paix, en toi; ta force je salue.

La sagesse en rajoute:

« Faut avoir **tout** vécu pour devenir un Maître.
Il faut avoir erré en parfaite inconscience,
Il faut avoir trompé en parfaite conscience,
Faut reconnaître en Soi, le parfait Géomètre. »

~ Philo ~

Comme dans amie de la sagesse... Comme dans celle qui nous veut du bien...

En tant que gars, quand la femme en moi me parle, je tente de l'écouter. Quand le jeunot et le soixantenaire en moi veulent faire alliance, j'essaie de les écouter. Quand le voile noir ne montre que les yeux de la femme qui le porte, j'aimerais qu'elle s'écoute. Quand la triste épine et sa belle rose se parlent, elles écoutent. Quand la peur me tenaille, j'écoute son message. Quand il est dit qu'haïr, c'est aimer... mal, j'écoute, abasourdi. Quand la guerre et la paix veulent faire la paix, j'écoute avec grande attention. Quand l'humble tempérance souffle juste et bon, j'entends son message. Quand l'argent et la vertu font bon ménage, j'écoute leur recette. Quand la retraite se pointe à l'horizon, j'écoute son discours. Quand mon ancêtre, Gilles Lauzon, s'adresse à sa vaste famille, je prends sa parole. Et quand mon drapeau me parle des ses fiertés et inconforts, je saisis le claquement de son tissu.



La femme en toi

Éternel masculin, je t'écris cette lettre
Pour plaider une cause cent fois chuchotée,
Dans ton âme et ta tête où réside, discrète,
Ta nature opposée, l'autre polarité.

Je suis la femme en toi, complément naturel,
Sans lequel, sois-en sûr, tu n'existerais pas
Car Mère Nature, soumise au temporel,
Clame ses deux pôles, de naissance à trépas.

La science a trouvé que les sexes se basent
Sur l'apport féminin où se fixent deux «x».
Le «i» grec masculin a servi de suffixe,
Par lequel s'édifie l'essentiel de ta base.

Deux demies sommes donc, l'une fière et portante,
L'autre plus en retrait mais non moins importante.
Que dirait-on du jour, sans sa nuit alternante?
Que ferait donc le soir, sans journée contrastante?

Le mâle en toi doit donc, pour se voir « partenaire »,
Devenir l'homme vrai tel femelle être femme.
Tous devons écouter, consulter le binaire,
L'intérieure moitié qu'autrement on affame.

Isolé en toi seul, sans apport de ton double,
Par coutume, ignorance ou d'un pied entêté,
Tu agis en macho et s'incruste ton trouble:
Abandon tu attires, en ces temps éclatés.

Car la femme hors de toi a saisi depuis peu
Que le yang de son être avait à s'exprimer;
Et le rose, elle a fort badigeonné de bleu,
Du moins dans les contrées où l'on peut s'affirmer.

Elle préfère donc, de plus en plus souvent,
Vivre seule, élever les enfants du divorce,
Si en toi ne se voit, qu'un mâle, un paravent,
Si me sentir en toi, outrepasse ses forces.

Étant plus près de toi que femme ne peut l'être,
Je suis seule à pouvoir t'éclairer sur sa quête;
Me chercher, me trouver, voilà chose à connaître
Si de ses cœur et corps, tu veux faire conquête.

Aimer la femme en toi, sa sensibilité,
Au travers mère et sœurs qui furent tes modèles,
C'est rejoindre l'amante, l'épouse escomptée
Puisqu'à elles et à moi, tu demeures fidèle.

Ainsi donc tout devient occasion d'équilibre,
Où les forces contraires, au lieu de s'opposer,
Érigent leurs côtés, de semblable calibre
Pour former pyramide et leur lutte, apaiser.

Je hausse ici le ton et me fais plus acide
Afin de dénoncer l'appétit du pouvoir
De ce mâle peu homme, empesé et cupide,
Piétinant ses devoirs pour asseoir ses avoirs.

Les puissants de ce monde, ces dits «hommes en gris»,
Ont beaucoup oublié leurs racines intérieures;
De leur *yin*, ils n'ont cure et les masses *inférieures*,
Croupissent sous le joug du trop viril mépris.

Certains autres pareils font des femmes leur **bien**...
Qu'ils possèdent ou bafouent, répudient ou achètent.
À traiter le mot « bien » aussi mal, ô combien,
Ils sont pauvres d'esprit et leur âme, ils cachètent.

Si la Vie est Justice et je soutiens qu'elle l'est,
Nous naissons, renaissions, cent fois, des deux façons
Dans le but d'accomplir, de l'Amour, les leçons,
L'Homme et la Femme engendrent un Être humain complet.

Ma dernière consigne, aux femmes est destinée:
Refusez le mot « **Homme** » pour nommer l'**Humain**!
Il est temps d'inventer un terme raisonné
Qui inclura enfin l'Éternel féminin!

L'alliance

Mes yeux de soixante ans se tournent pour scruter,
Par-dessus mon épaule, celle du passé,
Le jeunot que j'étais, venant de débarquer
Sur les bords de l'amour, des rêves caressés.

*Mes yeux de dix-huit ans ne cherchent qu'à s'ouvrir
Sur tes courbes gonflées, sur tes trésors cachés.
Ma main se change en œil, se tend pour les saisir
Que de l'œil, pour ne pas les tacher du péché...*

Aujourd'hui je souris en voyant ce jeune homme
Angoissé mais épris, se priver par amour.
Il écrit par dépit, pactise mais assomme
Son désir, ses élans pour ta peau, tes contours.

Ce fut court, dira-t-on, car son œil et sa main
Tu unis sur ta chair, par amour, par plaisir
Car son feu bien nourri a dopé ton désir
Qui n'a plus rien à braire du « mal puritain ».

Il est certes émouvant de nous voir, autrefois
Jeunes et beaux enivrés des premiers rendez-vous,
Aux touchers initiaux qu'on ne vit qu'une fois,
Qui jamais ne reviennent et fuient comme filous.

*Se peut-il, vétéran, que tu sois nostalgique,
Que mes premiers éveils causent en toi la tristesse,
Que ton âge volant loin des heures magiques
Assombrissent ton cœur, secouent ta hardiesse?*

Il est vrai, cher cadet, que de ta robustesse
Il me manque l'ardeur et en plus l'endurance.
Mais conçois qu'au forfait, minutie et finesse
Ai tenu d'apporter, ce qui donne assurance.

Au total, beau jeunot, incarnons la même âme
Et de plus, c'est certain, aimons la même femme.
Les années, moins ou plus, font peu de différence
Au pouvoir, au savoir faisons nos révérences.

Si tu veux, formons donc une saine alliance
Pour dire à cette femme combien nous l'aimons;
Dispensons à ce corps notre noble science
En touchés des plus fins, en aval, en amont.

Nous voici réunis en mutuelle offrande:
Le beau loup, le bel âge, l'amant, le poète.
Ma muse et gente dame accepte qu'on te rende
Cet hommage enflammé, ce chant de l'alouette.

Le voile

Peu importe le nom qu'on octroie au tissu,
Je veux parler ici à celle qui me porte
Et aussi à celui qui passe inaperçu,
Ce mâle qui m'impose, derrière une porte.

D'abord à toi **monsieur** qui se cache derrière
Des écrits religieux dont tu es messenger.
Ne sont-ils pas prétexte pour garder l'ornière
De ton autorité sur la femme encagée?

Que tu sois un mari, un frère ou bien un père
Tu prétends citer Dieu en niant à la femme
L'égalité des sexes; et commets un impair:
On ne peut être Dieu et là, créer l'infâme.

Tu veux cacher son corps pour le soustraire aux yeux
Des regards masculins qui le convoiteraient.
Pourquoi ne pas couvrir ton œil libidineux,
Tu pourrais voir en toi des désirs très secrets...

À ton tour **filie d'Ève** envoyée sur le front
De l'infériorité et qui s'en dit si fière!
Ne sens-tu pas en toi le poids d'un tel affront?
Et ton intégrité, t'est-elle si peu chère?

Que tu sois une épouse, une sœur, une mère,
Je te cache des autres, hommes, femmes et enfants.
Je te cache de toi et ton miroir amer
Me le crie haut et fort; hélas tu t'en défends.

Si tu caches ce corps tout entier sauf les yeux
Tu privas le passant de bien te rendre hommage.
Pourquoi ne pas sourire au regard désireux
En rendant grâce à Dieu dont tu es belle image?



Je suis ce voile noir qui camoufle ta face
Et qu'on t'a imposé, ô femme, quoi que tu fasses;
À moins que tu décides, hardie, de l'enlever
Et qu'en toi le soleil puisse enfin se lever.

Tête-à-tête entre l'épine et la rose

Rose, dis-moi pourquoi j'existe
Car sur ta tige je m'étale
Pour piquer distraits et sexistes
Qui essaient d'humer tes pétales?

Toi, incarnant grâce et beauté,
Tu fais blêmir la perfection
Et de la sexualité,
De l'amour, deviens le blason.

Pour tous, je suis le mal, l'épreuve
Ou bien la peine, le tourment;
D'insultes, d'outrages on m'abreuve,
Suis la croix couvrant ton sarment.

Quel est donc mon but, Rose sage?
Notre couple fort étriqué,
Le plus insolite des âges,
Fais-moi le voir moins compliqué!

*Ma très chère épine, j'accueille
Tes peines, et veux les tempérer;
Malgré les maux et les écueils,
Ayons la force d'espérer.*

*Ainsi, si ce n'était de toi
Mon poids ferait plier ma tige.
Aussi, une molle paroi
Réduirait d'autant mon prestige.*

*Mais il y a plus important.
Toi qui, de l'épreuve est symbole,
Tu peux retenir qu'en piquant,
Les amants retournent à l'école.*

*As-tu noté que ma beauté
Égale ma complexité?
L'amour exige tout autant
Harmonie, savoir et du temps.*

*Bonne amie, tu fais plus encore;
Tu défends la plus jolie fleur
Des abus... d'humeur et de corps.
Sois donc graciée, sèche tes pleurs.*

*Souviens-toi de ces amoureux
Qui hier franchirent ma cime:
Ils avaient compris tous les deux
Qu'être grands, c'est se faire infimes.*

*Ils esquivèrent ainsi tes pics,
Leur firent un salut en passant,
M'atteignirent sans mal tragique,
Goûtèrent mes sucs réjouissants.*

*Comme tu vois, vrai Cupidon,
Ce sentier est peu fréquenté.
Tu es son gardien, l'aiguillon
Des cœurs manquant d'humilité.*

Rose amie, tes dires sont beaux
Mais être « petits » pour des grands
Peut sembler fou aux tourtereaux,
Aux corps bouillants, aux cœurs vacants.

*Épine amie, notre mandat:
Exprimer l'amour et sa loi:
Chassez ce qui vous avilit,
Choisissez ce qui vous unit.*

Le chirurgien

Je sais qu'en ce matin de dure canicule,
Tu t'attèles au labeur maintes fois repoussé
De me prêter les mots qu'en fait tu articules
Pour qu'alors, démasquée, tu puisses m'émousser.

Je salue ton courage et il en faut beaucoup.
Pour trancher dans le vif d'un pareil inconfort.
Tu joues au chirurgien qui se ferait le coup
De s'opérer lui-même et j'apprécie l'effort.

Respire un grand bol d'air, ne tergiverse pas,
Nomme-moi tout de go, évacue mes vapeurs;
Armé de ta bougie, entre en toi de ce pas,
Je n'ai que quatre lettres et forme le mot **PEUR**.

Inspire en profondeur, expire lentement,
Recommence et dis-toi que voilà un moyen
Pour au moins m'éclipser durant ce fort moment
Afin que tu composes en noble stoïcien.

T'apparaît-il cucul de t'exposer ainsi,
Surtout en tant que mâle pour qui la frayeur
Fait mauviette assurée aux yeux des endurcis?
Leur armure glacée cache un feu fossoyeur!

La glace casse ou fond, c'est la loi décrétée.
Le froid masque l'effroi, le gel est bouclier,
Protection... que la vive douleur fait péter
Avec un grand fracas, qu'on ne peut plus nier.

Et dévale la chute au barrage éclaté!
Et là je fonds... en pleurs et déverse un torrent
De gros mots, de grands maux trop longtemps occultés
Qu'enfin vous acceptez de remettre au courant.

Combien d'inondations aurai-je provoquées
En amont, en aval de pareille ignorance?
Ô combien d'hécatombes et de vies paniquées
Aurai-je ainsi causées! Quels malheurs, ô souffrances!

Par déni, on me voile, on m'étire sans fin,
Par orgueil, on me fige, on se dit: « Non, pas moi! »,
Par faux plis, on me tasse sous cape et on feint,
Par réflexe, on enrage en de furieux émois.

Je ne renierai pas la fuite impérative
Devant réel danger, par amour de la vie.
Premier pas de sagesse, une échappée hâtive
En ces cas peu fréquents en font un bon avis.

Je ne peux exister sans m'unir à la **perte**:
Qu'il s'agisse d'argent, de la face ou du nord,
D'amour ou de la vie, je suis la grande experte
Menaçant de priver les êtres qui m'honorent...

Si vous dites: « J'ai peur! », vous craignez l'avenir,
Rarement le présent et jamais le passé...
La crainte du moment voit le danger venir
Pour tantôt, pour demain et ronge la pensée.

Si vous m'entretenez par des phrases sournoises
Dont vous êtes souvent l'étincelle inconsciente,
Vous vous martyrisez, vous vous cherchez des noises,
Votre corps crie tout haut ce coup bas qui vous hante.

Quand le plexus solaire s'étrangle et puis vous brûle,
Je m'élève d'un cran, on me nomme **anxiété**.
Si la panique advient, vous tient sous sa fêrûle,
Boule en gorge d'**angoisse** est ma propriété.

Vos propos corrosifs ayant gratté la gale
Et atteint la chair vive d'une ancienne... plaie,
La cicatrice à nue se rompt à parts égales,
Le vieux sang du passé... resurgit au complet.

Le mal a son histoire et vit de ses racines.
L'événement amer du présent s'y combine
Et réveille la frousse assoupie, son vrai germe;
Le temps et le hasard ne sont rien que des termes.

Si vous me pourchassez, assistés d'un bon « guide »,
Descendant aux enfers d'un passif éclairant,
Si vous y débusquez le cœur des faits morbides,
Vous saurez le comment, le pourquoi du tyran.

Se cache très souvent sous mon vernis phobique,
L'envers de ma nature, ma rude complice;
La **violence**, ma sœur, par ses actions tragiques
Une fois soulagée... me transforme en supplice!

Les conflits virulents exhortant la vengeance
M'engendrent et m'entretiennent à hauteur des sévices.
L'inquiétude engluée dans son climat d'urgence
Convertit... les violents en peureux de service.

Ce grand cercle vicieux n'a qu'une unique antidote:
La réconciliation qu'amène le pardon.
La plus belle bravoure est la paix dont se dotent
Les anciens combattants devenus compagnons.

Si tu es l'attaquant, tu ne fais que juger
Avec sévérité, l'autre, comme toi-même;
Ta culpabilité, tu passes à l'étranger
Mais en bon boomerang, te revient le problème.

Et si un agresseur méprisant te déçoit,
Qu'il s'attache à sa guerre pour mieux t'avilir,
Aie du cran, défends-toi par l'estime de soi,
N'aie plus peur, sois clément, cela doit t'embellir.

C'est ainsi que je meure, asphyxiée par l'amour,
Étouffant jusqu'à l'os mes moindres adhérences.
J'ai un autre ennemi, son confrère l'humour,
Qui invite, sensible, à large tolérance.

L'humour, sourire en coin, n'attendant que cela,
Sauta sur l'occasion et servit à la peur
Quelques mots de bon cœur que voilà
Qu'il orna de rubans de toutes les couleurs.

*« S'il te prend de voir **rouge** en plus d'être morose,
Si la **verte** fureur te passe au laminoir,
Panse de blanc tes **bleus**, vois donc la vie en **rose**;
Rire **jaune** vaut mieux que de broyer du **noir**. »*

Hors l'amour, jusque-là silencieux, l'œil ouvert,
S'adressa à la peur, lui fit ces quelques vers:

*« Je suis depuis toujours **dégradeur** de tes ombres.
Plus s'accroît ma Lumière, plus loin tu décampes.
Tu me fuis, c'est normal, devant le vrai, tu sombres;
Souffre donc que l'humain s'enfièvre pour ma lampe. »*

Se tournant vers l'auteur, descendant du calvaire,
Il lui dit, souriant, mesurant ses travers:

*« Embrase ta bougie et fais-en un flambeau.
Je n'ai pas le pouvoir de le faire pour toi
Mais avec ton regard qui se fixe sur moi,
Tes peurs n'auront qu'un choix: la fosse ou le tombeau. »*

Haïr... par amour

En ce jour très pluvieux d'un novembre assez beau,
Il me vient une idée opposée au tombeau:
Émerger de la boue, pour porter un flambeau,
Et montrer un profil aux aspects d'escabeau.

Je me donne des airs, offensés, saugrenus
Et je sais que je suis carrément malvenue,
Mais il y a des limites à fausse retenue,
À rester dans le noir comme une méconnue.

On m'appelle **violence** et j'en meurtris vos bouches.
Mais ce mot hypocrite assurément débouche
Sur un malentendu millénaire qui bouche
Vos oreilles et vos yeux qui toujours se rebouchent.

Ne croyez surtout pas que je perds la raison
Si je veux m'évader de ma sombre prison;
Je ne fais que chercher antidote au poison
Pour enfin retrouver paisible guérison.

Vous me dites ou me faites en milliers de blessures,
Et par six échelons, je transmets mes morsures.
Avant d'en dévoiler les plaies, les meurtrissures,
Je vous fais grand aveu pour casser la censure.

Quitte à vous sidérer, je proclame le fait
Que **l'amour...** sert de base à mes vilains forfaits.
Mais j'avoue que j'incarne un amour imparfait...
Qui vous sert d'argument pour ravir un bienfait.

Ce plaisir arraché plutôt que mérité
Aurait dû se traduire en travail, en doigté;
Mais l'ego ignorant, impulsif, entêté
Aime mieux raccourci que durable fierté.

Voici donc ma nature établie en degrés.
Ces niveaux venimeux, toujours plus vinaigrés,
Visent à vous déranger l'opinion, de plein gré;
Que chacune et chacun veuillent les intégrer.

D'abord le moins mauvais se nomme **indignation**
Qui, secret ou bavard, fait bien la promotion
De ses alliés le blâme ou coupable émotion,
Des amants insatiables de la perfection.

Mépriser, insulter, dégrader, abaisser,
C'est la voix qui s'élève pour mieux rabaïsser,
C'est l'amour déprécié qui, pour mieux se classer,
Aplatit des épaules qu'il peut renfoncer.

Menacer de heurter, de cogner, de frapper,
C'est aimer le contrôle et bien s'y agripper.
Le jaloux, l'envieux veulent place occuper;
La victime n'a plus qu'à crouler, qu'à ramper.

Menacer de tuer, c'est pousser le discours
Au bout de la raison, de la vie, de son cours,
C'est promettre la mort, cet ultime recours,
Par amour de soi seul, sans bonté qui secourt.

Corriger, tabasser, molester, c'est la main,
Qui appuie les propos pour dicter son chemin
À la force des bras, par amour surhumain,
Mais qui cède la place aux penchants inhumains.

Comment imaginer que **tuer**, c'est aimer?
C'est l'orgueil terrifié de se voir déplumé
Puis l'amour du pouvoir, aveuglé, enflammé,
Qui s'allie, intimés de devoir supprimer.

C'est ainsi par **amour**, travesti en **violence**,
Qu'un esprit exalté, que des gens sans patience
Justifient leurs forfaits au nom de l'excellence...
De raisons, d'émotions enflammées d'insolence.

De telle inclination, vous pouvez vous guérir,
Si d'amour relevé, vous voulez vous nourrir;
Aux plus nobles pensées, veuillez donc recourir,
Pour la paix, je le crie, je suis prête à mourir.

Or, si c'est de **l'amour** dont je suis prête-nom,
Laissons à celui-ci, car digne de renom,
Le mot juste, apaisant qu'il prononce en son nom;
Sa sagesse infinie décline les surnoms.

L'amour

Qu'est-ce donc que le mal, le mauvais, la noirceur,
Si ce n'est qu'une éclipse voilant la douceur?
Se peut-il que **violence** soit bon professeur
Pour qui scrute son âme en habile penseur?

La carence d'amour est comme un manque d'air;
Quand le souffle de vie apparaît secondaire,
Le cœur crie: « Au secours! » de façon lapidaire,
Puis exhale un bon coup, en parent solidaire.

Ce retour fait appel à subtile alchimie
Car quiconque fait face à puissant ennemi,
Et impose ou subit affligeante infamie,
Prend du temps pour changer un rival en ami.

Le moyen d'adoucir ces piques de chardon
Est connue de tous, il s'agit du **pardon**,
Une sorte d'amour qui requiert l'abandon
De l'haineuse pensée convertie en pur don.

Le but de ce travail: la **réconciliation!**

À la rage indignée, **on lie compréhension,**
Au mépris proféré, **on joint admiration,**
À menace verbale, **on admet discussion,**
À menace de mort, **on choisit compassion,**
À brassage, à blessures, **on adopte affection,**
À final homicide, **on consent rédemption.**

Puis-je vous suggérer au sujet du **suicide,**
Une approche confiante, un regard plus lucide?
Car je règne partout, pour peu que l'on décide
Qu'en demandant « pourquoi? », l'énigme j'élucide.

La pyramide

Nous sommes trois acteurs venus vous exposer
Chacun à sa façon son propre point de vue.
Nous croyons important pour vous de soupeser
Le poids de nos propos et d'en faire revue.

Ce n'est pas tous les jours qu'on nous voit réunis,
Que nous prenons le temps de deviser ensemble.
Il nous manque souvent, et c'est une manie,
L'un ou l'autre ou bien deux d'un trio qui rassemble.

Nous nous présenterons chacun à notre tour,
Tenterons de convaincre autant qu'il est possible
La raison, l'émotion et le cœur, sans détour
De ceux qui veulent bien réfuter l'impossible.

Nous formons un triangle éternel, donc sans fin
Et une pyramide en est l'évocation.
Dans la *cause* présente, et le mot n'est pas feint,
Toutes deux, guerre et paix, côtoient la perfection...

Donnons donc en premier la parole à la guerre
Qui se sent très pressée de livrer ses raisons...,
En ces temps très instables où la paix ne peut guère
Déclamer aussi fort, redorer son blason.

La guerre

Tout d'abord, je veux mettre les points sur les « i »!
Je ne veux surtout pas vous dorer la pilule
Avalée peu à peu tels des mots bien choisis,
Justifiant mes agirs d'arguments qui pullulent.

« Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. »
C'est ainsi que toujours ou presque l'on agi:
Quand on veut agresser le premier, on s'enrage,
Quand on est attaqué, l'attaquant on plagie.

Mes mémoires martiens trouvent peu d'exemplaires
Où simples innocents essuyèrent un carnage
Sans avoir canonné leurs façons de déplaire,
Jadis ou récemment, maintenant... l'engrenage.

Et « Qui sème le vent récolte la tempête. »
D'un côté ou de l'autre, l'adage déplaît
Mais un chat est un chat et ces mots vous embêtent
Irritant une « image » au réel incomplet.

Ça prend du cœur au ventre en soi pour attaquer
Un sujet peu banal, s'il en est, délicat.
Je n'ai rien de très beau à offrir pour masquer
Mes travers incessants, mes pénibles fracas.

Ça prend du ventre au cœur comme le fait la bile
Pour polluer le corps d'irritantes brûlures
Sécrétées par l'amer d'un giron qui jubile
Quand la vie vers la mort ne veut prendre autre allure.

Qu'en est-il du « cerveau » de mes sombres tactiques,
Où prend-il ces relents qui écœurent le cœur?
L'estomac, l'intestin sont la fosse septique
D'où émane un fumier qui répand sa rancœur.

C'est ainsi que je nais de pensées empestées
D'effluves rancuniers épandant leurs odeurs.
Bien sûr je m'en nourris au nom alambiqué
Des mobiles honorables de mes commandeurs.

Ces motifs sont nombreux et chacun se convainc
Qu'il n'en peut exister d'aussi bons, d'aussi beaux:
Liberté, protection, je peux en nommer vingt,
Le respect ou la foi mais tous mènent au tombeau!

Certaines de mes causes ont des visées moins... belles:
Me venger, contrôler, épurer, profiter
Des faiblesses observées chez les rivaux rebelles,
Chez tous ceux disant « non » à mes ordres édictés.

Mes moyens sont pluriels et parfois singuliers...
Pour détruire ou ruiner, affamer ou noyer.
Par eau, par terre ou air, j'aime bien humilier
Par le feu, le couteau, le poison envoyé...

Un beau jour de septembre en parfait hypocrite,
En frappant en plein ciel le noyau d'un empire,
J'ai osé profaner trois cibles circonscrites
Et prouvé tout l'aplomb que la haine m'inspire.

J'ai fait monter d'un cran la folie terroriste,
Poussant plus haut la peur que les tours effondrées.
Pavant la voie minée d'exactions futuristes,
L'horizon de vengeance s'en trouve engendré.

Le tableau blanc ou noir du très bien, du très mal,
Je place haut sur le mur des Berlin, Rwanda
D'Auschwitz, d'Hiroshima où l'humain animal
Fait pire que la bête, en son vil agenda.

Je ne peux plus compter les puissances déchues
Ayant cru s'imposer, étant mortes, fichues;
Les Grecs et les Romains en savent quelque chose.
Qui monte tombera de sa propre nécrose.

Après ce long discours, je me sens épuisée.
Je cède maintenant la parole à la paix.
Je crois qu'elle a à dire, en tant qu'angle opposé,
Des phrases de son cru, saisissantes d'aspect.

La paix

On me dit la colombe, inverse du faucon.
S'il me tue pour manger, il n'assassine pas.
Je ne suis que la proie d'un de ses jours féconds,
Il ne peut me haïr, moi, son goûteux repas.

Vous avez inventé le mot paix pour parler
D'un moment apprécié où la guerre est absente.
Pour certains, c'est surtout l'occasion d'étoiler
Leur poitrine d'honneurs pour victoires récentes.

Pour d'autres, j'autorise un marché libéré
De services et de biens qu'on reprend pour permettre
Des intrigues juteuses pour se bagarrer
Dans l'arène « affaires » et à l'argent se soumettre.

Gagnants, déshonorés après quelque repos
S'empressent de fourbir leurs armes plus nouvelles,
Ayant tout renvoyé les vétustes au dépôt
Pour après les revendre en bons Machiavel.

Je me tords de douleur car des scientifiques
Bien payés par l'état... de leur morbide éthique
Usent de leurs méninges à des fins maléfiques
Pour bourrer leur gousset de deniers pathétiques.

Si on dit mieux s'armer pour éviter la guerre,
Préparer la guerre pour assurer la paix,
On oublie que les armes en métal n'aiment guère
Rouiller, tels les esprits portant pareil toupet.

Et les indifférents qui tentent d'oublier
Qu'un combat a eu lieu mais très loin de chez eux,
Que des gens meurent en onde, en direct, boucliers
De faiseurs d'omelettes, cassant bien des œufs.

Je tiens à décrier tous ces films de violence
Qu'on produit à torrent pour joyeux... cinéphiles,
Propageant leur poison au nom de l'« excellence »,
Banalisant l'horreur qui partout se faufile.

Et jusque dans les têtes d'enfants excités
Qui « tuent » en s'amusant à même un vidéo.
Seraient-ils « entraînés » pour un jour s'ajouter
Aux enfants de la guerre et des guérilleros?

La guerre des États ne rend pas innocent
Le peuple accommodant, un guerrier à son tour.
En acceptant, complice, d'y verser le sang
Étranger ou le sien, c'est pareil tour à tour.

Jusqu'ici j'ai surtout dénoncé les travers
D'une paix mal assise et qui manque de dents.
Ne pas se fusiller est mieux que son envers
Mais traduit la détente et non son cri ardent.

Je me dois d'être **active** et marchande d'audaces
Pour tenir en échec la guerre et ses acteurs.
La colombe en action esquivé la menace,
Fait tout pour éviter les futurs prédateurs.

Je me dois d'être **active** en rusée démocrate,
Propageant mes valeurs, pourchassant l'harmonie.
Je me dois d'être prête et plutôt autocrate
En défaisant les chefs porteurs de tyrannie.

Je me dois d'être **active** en parlant, en marchant
Pour ma cause sereine et ses bienfaits concrets,
En décrivant mes buts par l'écrit, par le chant,
En démasquant le flou, le fourbe et le secret.

Je me dois d'être **active** en chacun, au foyer
Car c'est là que commence la joie de s'aimer.
Je me dois d'être ferme et non pas louvoyer
Quand la peur, la violence on tente de semer.

Je me dois d'être **active** au pays et ailleurs;
Ma quiétude appréciée l'est aussi par les autres.
Le cœur du pacifiste, en alerte veilleur,
Supporte mon drapeau pour s'en faire l'apôtre.

Je supplie à genoux tous les grands médias
D'être les promoteurs d'une paix très active,
De couvrir tout autant, et dans l'immédiat,
La paix que la guerre, en juste alternative.

S'il fallait qu'à ce titre on inverse les rôles,
Qu'on nimbe de silence la guerre et ses tirs,
Je parie que la voix des canons et des drôles...
Périrait de fadeur, pour ma paix rebâtir.

Sans passer l'arme à gauche et mourir d'impatience,
De mon coin du triangle j'élève un regard,
Vers sa cime apaisée et requiert sa Science
Pour qu'entre guerre et paix, arrête la bagarre.

Paix, j'accueille ton **vœu**, pour moi, c'est ce qui compte.
Je salue ton désir, pour sûr y répondrai.
Mais je sens qu'à ta droite, on m'ignore, on escompte
Que mon mot sera bref, ce que je tenterai.

Devenir un titan sans virer au tyran
Exige une sagesse certaine, improbable.
Le sage se nourrit de l'humble vétéran
Qui sait voir *grandi* par son « soi », éduicable.

Le géant doit avoir plus de cœur que de pied
Pour ne pas piétiner l'essaim qui le menace.
Sa tête il doit courber... s'il ne veut s'estropier
Par le dard des David qui tôt ou tard menacent.

Maintenant, je me penche et vous tend mes deux mains
Puis entraîne vos « doubles psychiques » au sommet.
Bien perchés sur ma pointe entre cousins germains,
Je mets vos corps du bas entre des guillemets.

Vos personnalités, du haut de la montagne,
Observent le spectacle d'une opposition.
Elles y voient deux désirs menant une campagne
De victoires et défaites, d'intenses tensions.

Elles s'attristent de voir que **deux amours...** puissants,
L'un, de forte énergie mais de faible morale,
L'autre, empli d'idéal mais si peu agissant,
Se mesurent en duel sur ce sol latéral.

Ce moment inspirant amena chez chacune
Une envie similaire, une action en croisé:
Le « double » de la guerre, empreint de compassion
Alla dynamiser la paix, de ses lacunes.

La paix, de son côté, enhardie par ce geste,
Secoua sa bonté, la remplit de sang-froid.
Elle apaisa tant la guerre et ses visées funestes
Qu'elle arma sa confiance et démembra l'effroi.

Nos deux réconciliées au milieu de leur base
Se mirent à ériger une hauteur médiane
Leur servant de support sur lequel mettre emphase
Pour ainsi s'élever au-dessus des chicanes.

Depuis ce temps béni vibrant de tolérance,
Le désir d'échanger le meilleur des deux pôles
S'éleva à tel point que leur saine attirance
Atteignit mon Sommet qui devint leur épaule.

La pyramide

Je suis la pyramide, un grand roc trinitaire,
Érigée de mains d'hommes et témoin de Sagesse.
Ma puissance tranquille exalte sur la Terre,
De l'amour fraternel, les solides promesses.

La folie nucléaire pourrait me détruire
Alors qu'aucun génie ne pourrait me construire!!!
Quand on met plus de force à raser qu'à bâtir,
On tient plus à la mort... qu'en la vie investir.

Si, par soir de combat intérieur, vous peinez,
Laissez là à mes pieds vos tracas actuels,
Montez jusqu'à ma cime, au-delà, pour planer,
Veuillez vous apaiser dans le **Spirituel...**

Le milieu juste et bon

Avoir soif, avoir faim, quoi de plus ordinaire
Pour un corps matériel rivé à telle loi,
Qui n'a d'autres soucis, et c'est bon pour ses nerfs,
Que la panse s'emplir; foie... de dodu Gaulois!

Or je vois, de nos jours, que de nombreux mortels,
Plus qu'à l'accoutumée, font déborder le vase
D'une saine réserve en menant à l'autel
De la disproportion, leur chair qui trop s'évase.

Cette façon de faire est devenue banale
Mais n'est pas pour autant sans péril, sans danger,
Car trop ou pas assez, chez l'humain animal,
Amène au cimetière, plus tôt, l'affligé-e.

C'est pourquoi j'ai voulu, en humble **tempérance**,
Sortir de mon mutisme et de ma discrétion
Afin de prévenir chez chacun-e, des souffrances
Évitables en faisant un peu d'éducation.

Le corps a un besoin s'exprimant en amont
Par une sensation: l'estomac crie son vide
Et réclame, insistant les mets que nous aimons,
Solides et liquides soulageant l'avide.

Ce faisant, assez tôt, la perception pénible,
Ce creux dru, affamé, assoiffé et souffrant,
S'efface et disparaît de l'organe sensible;
Pour une énième fois, le succès est bien franc.

Je ne peux m'empêcher, ceci dit en passant,
De rappeler un fait que certains oublient vite:
Beaucoup connaissent peu ce plaisir caressant
D'un ventre satisfait, chaque jour de l'invite.

Poursuivons l'analyse en invitant le « plein »;
Ce contraire du vide a pour nom **satiété**.
Son devoir bien précis: annoncer le déclin
Du désir de manger; c'est sa propriété.

Pour des raisons obscures..., cette sensation
N'a guère bonne presse et on la fait bien taire
Ce qui fait que le « trop », c'est l'exagération,
Annonce ses couleurs, assombries, qu'on enterre...

C'est donc vers l'inconscient que ces sombres motifs
Convergent pêle-mêle au fond de vos mémoires.
Ils forment un amas troublé et excessif
De fausses perceptions enfoncées dans le noir.

Mais on ne peut cacher ce corps qui en prend large...,
Qui s'altère partout mais surtout en son centre,
Qui renvoie son image au miroir qui se charge
De rappeler que c'est plus haut que la bouffe entre.

L'avocat du diable

Riant dans sa barbe, l'avocat du diable:
« Qu'as-tu à déclarer cher-e ami-e des rondeurs?
Pourquoi es-tu muet-te? dit-il à l'insatiable,
Aurais-tu, par malheur, la folie des grandeurs?

Se peut-il qu'un trop plein cache alors un grand vide?
Se peut-il qu'un plaisir cache alors l'émotion
De peine, aussi de rage et qu'en compensation
Tu enrobes le tout de raisons peu limpides?

Que cherches-tu au fond dans la grosse portion
Si ce n'est le bonheur de la satisfaction.
Mais tu donnes au repas un mandat, la fonction
De ravalier tes peurs, aussi tes frustrations. »

La tempérance

Cher juriste tu n'y vas guère de main morte
Mais je dois confirmer que tes explications
Font du sens à tous ceux qui entrouvrent la porte
De leur bonne conscience et de ses intuitions.

En effet, le **plaisir** est rattaché au corps
Alors que le **bonheur**, cet aliment de l'âme,
A pour grande mission de nourrir cet accord
Que physique et psychique ont pour fécond programme.

En tant que tempérance, j'ajoute au surplus
Que chercher midi à quatorze heures n'est pas
Avisé pour qui veut se bien connaître, et plus,
Trouver la paix en soi; évitons ce faux-pas.

C'est le contentement de ton être profond
Et celui de ton corps en sereine ration
Que tu dois rechercher car voilà le plafond
De la double fierté, si tu passes à l'action.

Si tu doutes et rechutes, pardonne-le-toi
Et reprends ton courage face à ton miroir
Qui est juge et témoin de la fonte du poids
Qui t'empplit d'amour-propre avec ou sans peignoir.

Autant et aussi peu que ton corps le demande,
Autant que nécessaire, aussi peu que possible,
Tout juste gratifier sa faim, non la gourmande
Et activer ton corps, sans modifier la cible.

C'est en démesurant qu'on apprend la mesure,
C'est bien en bedonnant qu'on a soif de minceur;
Les contraires s'attirent et contemplent l'azur
D'un beau corps retrouvé par un-e sage jouisseur-e.

Et ici la sagesse invite à la lenteur
Car de manger trop vite berne l'estomac,
Étourdit les papilles et le goût enchanteur
Qui manquent l'occasion d'apprécier le plat.

La pure gourmandise est bien sûr bienvenue
Car c'est parfois la fête, tentante occasion;
Mais la douce exception, et c'est un air connu,
Est bien une ex-cep-tion qu'accueille la raison.

La pauvreté sévit, ici ou bien là-bas...
Non pas qu'en nourriture, en denrées, en pitance
Mais en conscience aussi, là où blesse le bât
Des guerres et des famines ou chez nous dans l'outrance.

De ces corps décharnés, nous détournons les yeux
Pour ne pas qu'ils s'aveuglent devant les faits crus:
L'écart de nos avoirs prépare à l'odieux:
« Ventre affamé n'a pas d'oreilles », qui l'eut cru!

Absorbez cet émoi que j'ose en terminant;
Il me sied d'englober la Terre et ses tourments
Et d'inviter le « plus » à compenser le « moins »
Pour qu'un sain équilibre surgisse en témoin.

Le milieu juste et bon s'étirant vers le haut
Devenant pyramide aussi forte que belle,
Voilà au bout du compte où nous mène le Beau
Qui conforte le cœur attiré par le ciel...

Chaque vie, après tout, n'est bien qu'une vertèbre
De la station debout de la fière colonne.
Se tenir vraiment droit devant Soi, sans ténèbres
C'est le cycle complet prévu pour la Personne.

Un couple inédit

Oh! Que ne fait-on pas pour m'avoir plein les poches:
On besogne et on sue, sans vergogne l'on tue!
On ne m'a pas assez? « Maudit argent! », c'est moche!
On m'a en quantité? On me veut toujours plus!

Certains me manquent au point, oui, d'en mourir de faim!
D'autres m'ont tant et tant qu'ils me rendent *incomptable*!
Est-ce à dire que l'un qui sans moi voit sa fin
Vaut des milliards de fois moins qu'un Crésus comptable?

Vous dites que l'argent ne fait pas le bonheur...
Pourquoi donc au galop me courez-vous après?
Un maître, un serviteur, à qui fait-on honneur?
Vous me désarçonnez, le faites-vous exprès?

J'adore provoquer sous une forme ou l'autre:
Un palais, un tas d'or, un gros lot, quoi encore,
Je vous fais saliver, en vos sens je me vautre,
Vous en mets plein la vue, vous convie tel un cor.

Mais je fuis certains lieux, me change en courant d'air
Laissant à la traînée famine et indigence.
J'obéis à mon plan, par devoir, solidaire...
Car « l'argent fait l'argent », mon serment d'allégeance.

Scrutez la mappemonde et plantez des punaises:
Pour chaque millionnaire, une rouge fixez,
Par million de fauchés, une noire... en synthèse;
Vous verrez où je compte, en trop ou pas assez.

Je ne fais pas que gueux, milliardaires et avarés
Perclus de pauvreté, repus à en craquer.
Entre ces deux extrêmes existe un boulevard
Les reliant entre eux pour mieux communiquer.

Au milieu de ces pôles unifiés par un *cœur*,
Évolue, trop discrète, une majorité
Aux avoires colossaux, aux pouvoirs remorqueurs:
C'est la DÉMOCRATIE pouvant les aimer.

Si la classe moyenne en son pouvoir d'achat
Décidait de mater les plus riches des riches,
Défaisant les États qui permettent aux pachas
De s'enfler la grenouille qui grassement triche,

Si la majorité se décrétait « majeure »
Et majorait ses fonds, de fait majoritaires,
Dans les petites caisses en quête de largeur
Plutôt qu'en des joufflues jouant à Jupiter,

Si vous, gens du milieu, conscients de vos atouts
Vous libérez des peurs portant à l'égoïsme,
Vous pourriez de vos bras les rapprocher vers vous,
Vers ce **centre** unifiant, lieu de votre héroïsme.

Ne vous y trompez pas: de cupides nantis
Font des pieds et des mains par d'habiles manœuvres
Pour muer vos désirs en besoins très sentis
Vous faisant avaler l'achetable couleuvre.

Consommer goulûment vous donne l'impression
De devenir des « GRANDS » tout autant qu'ils le sont.
si vous deviez leur faire en plus compétition,
Ils vous écraseraient de virile façon.

Sur la Terre, en mon nom, une guerre sévit;
Elle est « économique » mais cause la mort
De précieux végétaux, d'animaux asservis
Et d'humaines victimes arborant triste sort.

C'est la loi du plus fort où préside au carnage
sur un champ de bataille, le dieu « concurrence ».
La logique impayable d'un tel engrenage
Crée perdants et gagnants mais jamais d'assurance.

Laissons là l'infortune et devisons de toi
Pour parler, capital, de tes valeurs de fond.
Le but de ce propos pour toi qui me côtoies
N'est-il pas d'estimer un plancher, un plafond?

Que vaux-tu en monnaies sonnantes et trébuchantes?
Soyons des plus honnêtes et coupons dans la chair:
Beaucoup moins que certaines fortunes alléchantes,
Beaucoup plus que bien d'autres pour qui tout est cher.

Tu ne veux t'endetter mais empruntes quand même
Pour te payer du neuf et toutes ses vertus.
Les vieilleries des autres tu fuis en tête
Mais ton budget se coince au tournant, quel dilemme!

Et la « simplicité volontaire » tu loues
Lorsque des privations tu ne peux empêcher...
Mais « un petit million » de rêveur tu t'alloues
En t'offrant des billets de loto sans broncher...

Au total tu veux **plus** comme font tous les autres,
Croyant que je t'apporte plus de liberté,
Mais toute possession qui est tienne ou bien vôtre
Colporte bienfaits et responsabilités.

Dépendance, évasion, liberté ou contrainte,
Chaque choix a son poids et sa légèreté.
Le tout est de choisir sans regret et sans crainte
Ce qui garnit le mieux la personnalité.

Il est dit: « *He who knows he has enough is rich.* » *
Tout est donc dans ta tête, simple perception.
Que veut donc dire « ASSEZ »? Dis-moi donc où tu niches?
En as-tu une idée? Quelle est donc **ta** ration?

Le poète

Cher... argent, je me sens plutôt pauvre d'esprit
Devant pareille étude où j'ai à décider
Ce que veut dire « assez » et me voilà mal pris;
Ta question me constipe et je dois la vider...

Je te dis tout de go que nous sommes un duo
À gagner, cumuler, dépenser et gérer.
Je dis « merci compagne » qui est le cerveau
Des finances du couple et je lui en sais gré.

Mais mon miroir m'invite à porter un regard
Attentif et précis sur mes grandes valeurs,
En faire l'analyse afin que ne s'égarent
Mes vraies priorités dans le fouillis des leurres.

Je mets donc sur la table en parfait évidence
Des pièces de monnaie et des billets récents,
Mes joncs d'or et d'argent de fervente alliance,
Allume une bougie et brûle un peu d'encens.

Puis les yeux dans mes yeux, je me fais engageant;
J'invite la **Vertu** à trancher dans mes doutes.
Si j'avais à choisir entre Toi et l'Argent,
Sur qui puis-je compter, pour sûr, quoi qu'il m'en coûte.

(Échange de questions et réponses entre le poète et la Vertu)

Perdrais-je mon **épouse** pour mieux m'enrichir?
Quand un couple heureux luit, l'or pourrait en pâlir.

Mettre au monde un **enfant** me rend-il appauvri?
Plus de sous vaudrait-il un poupon qui sourit?

Conflit d'argent vaut-il de fuir la **parenté**?
Une famille unie vaut cent « pauvres », argentés.

Trahirais-je un **copain** par cupide infamie?
Un ami vaut de l'or mais l'or n'a pas d'amis.

Me rendrais-je fautif d'acheter la **justice**?
La cause est entendue, tu es sourd au factice.

Si je me sais ruiné, gagnerais-je en **courage**?
« *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.* » **

De régir mes *actions*, aurais-je la **prudence**?
C'est une obligation pour que ton futur danse.

* Tao ** Boileau

Dans l'avoir, comment être plein de **tempérance**?
Le trop, le peu, l'assez, faire la différence.

Si j'ai plus, comment faire au mieux la **charité**?
En donnant de toi-même avec simplicité.

Dans ce « monde d'argent », où trouver **l'espérance**?
Dans le fait de savoir que ce n'est qu'ignorance.

Si je devenais riche, en perdrais-je **la foi**?
Tu nais nu, tu meurs nu, des centaines de fois...

Le poète

Un discret *toc, toc, toc* résonna sur la porte.
Julie, de ses deux ans, s'amena en trois bonds.
Ses menues mains tendues, son regard qui transporte
Quémangent un: « Grand-papa, des sous pour des bonbons? »

Laissant là mon argent, mes bijoux au diable,
Je la pris dans mes bras, la serrai sur mon cœur,
L'amenai à la mare aux canards de la fable.
Elle oublia les sous et nous rîmes en chœur.

Quelques rires plus tard, je revins à ma table
Ramasser les billets, les bijoux, la monnaie,
Croyant le tout fini, l'affaire profitable;
Mais l'Argent calculait que je me méprenais...

L'argent

Jusqu'ici tes bons mots me laissent un goût amer.
Tu me montres excédé, blâmant et... parfois sage
Alors qu'au fond de toi des sentiments primaires
Vagissent en souffrance et cachent un lourd message.

N'y allant de main morte ou par quatre chemins,
Permits-moi d'arracher un vieux voile inconscient,
Celui du « **mauvais riche** » avare et inhumain
Ne donnant que des miettes à l'affamé mendiant.

« La richesse est un mal! », parole d'Évangile!
Cette loi martelée, tu l'as crue comme enfant
Et tu gobes toujours cet édit étouffant
Tel un richard... honteux, colosse aux pieds d'argile.

Et pourtant tu connais des nantis philanthropes
Qui démontrent à l'envi que richesses et bonté
Sont de fait compatibles, et ne sont pas myopes
Devant leurs sœurs et frères humains moins dotés.

(L'Argent et la Vertu, tentant de conclure)

Nous contractons mariage et te disons ceci:
Désormais fais l'effort de nous voir comme un couple
Afin que l'un et l'autre ensemble s'apprécient
Et ta prospérité aura le vent en poupe.

Mon petit doigt...

Mon petit doigt me dit cependant, fort soucieux:
« Si l'avenir humain devenait un enjeu...
Les gains d'un paysan des plus consciencieux
Et le troc, deviendraient, de force..., vertueux! »

Il poursuit de la sorte en formulant un vœu:
« Dans telles conditions d'extrême désarroi
L'Humain n'aura le choix de se faire un aveu:
L'Ère est bien révolue des pauvres et des rois.

Les chiffres dits arabes ont conquis l'Occident
Par leur simplicité; ils vont de un (1) à neuf (9),
Le zéro permettant de tout reprendre à neuf
En comptant les dizaines en nombres abondants.

Dans un autre registre, il est juste science
Que **nul** ne peut prétendre être neuf fois meilleur
À la fois au labeur et en intelligence
Que son voisin très proche ou que partout ailleurs.

Les écarts de fortune ont toujours, quelle croix!
Divisé frères et sœurs, tes humains camarades.
***Nul être ne devrait gagner plus de neuf fois
La part du moins nanti, paresseux ou malade.***

Devant l'adversité ou pire, la survie...
Les riches et les pauvres ont un commun défi:
S'entraider pour durer par amour de la Vie.
Faites vite, écris-le: à toi je le confie.

« Celui qui ne veut pas être conseillé ne peut être aidé. »
(Benjamin Franklin, Rosicrucien)

La mission couronnée

La retraite

Comme un point minuscule au bout de l'horizon
Où deux rails parallèles n'en font plus qu'un seul,
Je te semble fuyante, un lieu de trahison,
Un mythe de Sisyphe, or pur sous un linceul.

Ou suis-je une sirène au chant provocateur
Excitant tes espoirs d'une Terre promise?
C'est au diable vert que ce site enchanteur
Maintenant t'apparaît; ta patience est de mise.

N'as-tu pas décidé du jour, même de l'heure
Où tu vas m'accoster d'un pied ferme et alerte
Pour planter l'étendard de tes grandes valeurs
Dans ce sol de repos, de fraîches découvertes?

Et cela de concert avec ta bien-aimée
Qui n'en finit jamais de chiffrer vos avoirs
Et de compter sur toi, sur elle pour ramer
Jusqu'à ma rive amie qu'enfin vous pourrez voir.

On me nomme **retraite**, issue d'une carrière,
Un havre pour l'esprit et le corps fatigués
Où le mot « travailler » refluera vers l'arrière,
Celui de « liberté » devient passage à gué.

Trent'-sept années d'effort en juin deux mill' trois!
Un long quatorze mois te sépare du but.
Deux cent quatre-vingt jours ouvrables, une vraie croix!
Soustrais-en cent quarante en congés, bon début...

Devançant de deux ans LA journée de tes rêves,
Tu chéris davantage le **temps** que les **sous**.
Sachez mettre à l'abri l'essentiel, vos réserves,
Assez pour voyager et joindre les deux bouts.

Tu seras retraité mais non pas « retiré »
Car de nombreux projets tu caresses en pensée:
Des écrits à tous vents, tes études sacrées,
Des oiseaux, la campagne pour mieux rêvasser.

Durant les premiers mois tout ne sera qu'extase:
De très longues vacances, un Sud perpétuel,
Un beau soleil couchant suspendu à Pégase
Qui ne luit que pour toi, rompant son rituel.

Et pourtant, c'est écrit, maints deuils tu devras faire:
Des collègues au travail, leur solidarité,
Des meilleurs détenus s'étant sortis d'enfer,
Des bons salaires aussi pouvant te contenter.

Cette nouvelle vie suscite des questions:
Saurez-vous vaillamment occuper vos loisirs,
Vivre à deux à plein temps votre étroite affection,
Apprécier votre bonne fortune et en jouir?

J'écoutais un rentier l'autre jour s'écrier:
« J'ai beaucoup trop d'ouvrag' pour en plus travailler! »
Sa boutade me plut, me couvrit de lauriers,
Moi qui fais profession du plus beau des métiers...

Le travail

Le valeureux « travail » s'indigne, courroucé:
« Comment peux-tu ternir à ce point mon statut,
Puisque c'est grâce à moi, les manches retroussées,
Si ce riche pays peut louer ta vertu!

Combien d'autres contrées, malgré mes bons offices,
Ne peuvent se permettre un pareil privilège?
Elles ont beau trimer dur, faire des sacrifices,
Tu demeures hors de prix comme en un sortilège.

Veuille donc, je t'en prie, cesser tes vantardises.
Propose donc plutôt aux fourbus que j'épuise,
Aux parents vieillissants, ton temps, ton expertise
Pour mieux les soulager; qu'ensemble on fraternise! »

La retraite

J'avalai ma salive, encaissai le propos
Et vous dis, chers amis: « Gratifiez votre sort
D'un riche emploi du temps au modeste tempo
Réservant votre appui pour vous-mêmes et consort. »

Un sage entre deux âges arpentant mon rivage,
Vous voyant arriver sur les flots agités,
Salua d'un sourire éternel vos courages
Et traça sur le sable ces mots d'unité:

Le sage

**« Donner et recevoir sont jumeaux d'un seul sein;
Un milieu juste et bon est le centre de tout. »**

Les retraités

Nous mêmes pied à terre en ce lieu sacro-saint.
J'y transplantai ma croix..., m'en libérant surtout.
Tu en ornas la bas', tel un front que l'on ceint,
D'un fleuron couronnant nos missions; ce fut tout.

À partir de ce jour, le temps du sablier
S'égreña goutte à goutte en nos vies affranchies.
Les oiseaux et leurs chants formèrent un bouclier
Enrobant notre paix de joyeuse anarchie.

Beaucoup plus tard...

Les lunes et les soleils gravèrent leur empreinte...
Notre croix s'est muée en humble sépulture
Couronnée pour la Vie de sa florale étreinte.
On y lit: « Nous voici réunis, par nature ».

Un pionnier de Ville-Marie

**Je prête parole à mon ancêtre, le premier Lauzon, Gilles de son prénom.
Né vers 1630, il arrive en Nouvelle-France en 1653 et y meurt en 1687
laissant derrière lui treize enfants.**

Mes très chers descendants, permettez qu'en ce jour,
Je vienne raconter un brin de mon histoire.
J'ai trouvé une voix pour vous dire « Bonjour »
Et me joins donc à vous, vénérable auditoire.

Je suis très honoré de partager la joie
Qui vous voit réunis par ce nom de **Lauzon**;
Il n'a pas de noblesse et n'est guère bourgeois,
Mais suis fier d'en porter aujourd'hui le blason.

Savez-vous ce qu'en France veut dire un lauzon?
C'est un poseur de lauze, pierre plate et étrange,
De calcaire ou de schiste, en forme de losange,
Que l'on met sur les toits de beaucoup de maisons.

D'origine modeste et né en Normandie
En seiz' cent cinquante-trois dans la ville de Caen,
Je devins le maître-chaudronnier dégourdi
Que Sieur de Maisonneuve choisit en s'embarquant.

Nous quittâmes famille et contrée pour toujours,
Nous, cent huit compagnons ainsi que sœur Bourgeois.
Deux mois de traversée, un pénible séjour,
Et huit morts du scorbut, quel affreux rabat-joie!

Mais quelle sympathie devait nous accueillir
En dite Nouvelle-France, Québec et Ville-Marie.
Nos bras étaient requis, puissants, sans défaillir,
Mes mains rêvaient de faire bonne chaudronnerie.

Montréal, en ce temps, avait l'air d'un hameau.
Il fallait tout bâtir pour nous bien protéger,
Des Indiens ennemis, du froid et autres maux
Qu'on ne pouvait plus fuir, oublier, négliger.

Notre foi au bon Dieu, nos prières fidèles,
À Jésus, à Joseph, à Marie nous servaient
De soutien intérieur car pour nous, ces modèles
Avaient tout enduré, du plus dur au mauvais.

Cependant, la beauté de ces lieux si sauvages
Ravissait nos oreilles et nos yeux étonnés.
Le fleuve généreux nous prêtait ses rivages
Pour chasser et pêcher, jardiner, cuisiner.

À propos des Indiens, c'était fort difficile.
Certains nous aimaient bien, d'autres nous haïssaient.
Faut dire qu'on avait bâti nos domiciles
Sur une terre-mère que tant, ils chérissaient.

J'ai parfois côtoyé, de par vaux et par monts,
Monseigneur de Laval, Père Brébeuf, Père Vimont,
Lambert Closse, Jeanne Mance, Charles Le Moyne, Jean Talon,
Sieur Dollard des Ormeaux et maints braves colons.

Mais si je suis venu, d'un autre âge, vous voir,
C'est pour vous rendre hommage d'avoir fait durer,
Parmi vents et marées, l'emblème du devoir
Qu'autrefois j'ai tenu, ici, à amarrer.

Le National

Très longtemps sur mes sources on pourrait deviser
Car la croix et le lys dont on m'a composé
Inspirent les consciences au point de les griser
De fierté, de respect quand je suis exposé.

Ces emblèmes au blanc pur se marient aux cantons
Bleu azur de mon champ, célèbre pour son ton,
Dignement envoyé sur son mât de laiton,
Qui rappelle le ciel dont il est rejeton.

Suis le **Fleurdelisé** ayant l'insigne honneur
De flotter dans le vent d'un **Québec** moissonneur
De vallées, de rivières et de lacs racoleurs,
De chansons, de beaux-arts et d'un fleuve enjôleur.

Ma croix, de ses deux bras, embrasse l'horizon,
Bien plantée dans le sol, sa solide maison.
Elle indique les hauts d'idéale raison
Et parcourt d'est en ouest, espaces et saisons.

Mes quatre beaux lys blancs élancent au firmament
La noblesse royale de tous leurs segments,
La puissance fragile de leur ornement;
« La fleur du roi » convie au fidèle serment.

Ma plus belle journée de l'année, la Saint-Jean,
Me transporte de joie quand je vois tous ces gens
Me montrer, m'exhiber, et d'un geste obligeant,
Balancer leur drapeau d'un roulis engageant.

Je m'en trouve étourdi mais il est légitime
Qu'une ou deux fois par an, on démontre l'estime
Qu'on a pour sa patrie, pour laquelle on s'anime
Un peu trop hardiment d'impulsions magnanimes.

J'aimerais me permettre une courte analyse
Que ces mots enflammés comme une vocalise
Suscitent dans vos âmes et bien sûr catalysent
En passions, des ferveurs que d'aucuns... banalisent.

Ma croix cherche à unir, elle peut diviser.
Symbole des douleurs de l'humain écrasé,
Son message de foi peut aussi apaiser
Pourvu que le regard veuille fraterniser.

Or la croix sans un cœur cohérent d'unité
Sépare les amours déjà trop tourmentés
De ceux qui me réclament en souveraineté,
De tous ceux qui me voient **sous** l'érable abrité.

Ce qui me constitue vient de loin, d'outremer.
Un peu réarrangé, je proviens d'une mère
Pour qui mes sentiments ne sont pas éphémères
Car son lait j'ai tété, j'en ai fait ma grammaire.

Adulte devenu, je ressens cependant
Une envie, un besoin fécondant, débordant
D'ondoyer comme un grand dans l'air surabondant
Des nations et des peuples interdépendants.

Par l'histoire je suis de France et d'Amérique,
Par la terre je suis du Canada nordique,
Par la langue je suis d'une unique musique,
Par le nombre je suis... déficit numérique.

Comment me définir par goût d'identité?
Comment me souvenir sans lèse-majesté?
Comment me regarnir dans ma globalité?
Comment donc réunir une majorité?

Le **Québec** est le lieu d'une sorte d'érable,
Celle à sucre, bien sûr, dont le sol vénérable
Compte plus d'unités, en nombre mesurable,
Que toute autre région, par ailleurs honorable.

L'Assemblée nationale arbore en son palais,
Des lys et feuilles d'or d'érable en chapelet
Qui ornent haut ses murs comme des bracelets
Témoignant au grand arbre un égard... incomplet.

L'étendard canadien affiche pour sa part
Une feuille au rouge clair qui bellement le pare,
Mais hélas trop souvent, tout l'espace accapare;
Il discourt en mon nom, ce qui me désempare.

Or le rouge d'automne, en soi spectaculaire,
Ne dure que le temps, avouons, populaire,
Du grand souffle de mort, au mieux crépusculaire,
Que la feuille profère avant les froids polaires.

Je préfère le vert, son ton complémentaire,
Qui dure au moins sept mois et recouvre la terre
De son noble feuillage, amalgame unitaire
Du soleil et du ciel, ces deux égalitaires...

Je veux donc que l'on vête mon centre de vert,
Que le cœur de ma croix en soit tout recouvert,
Battant aux quatre vents de ce coin d'univers
Qui parle en son nom propre et non sous le couvert.

Ce foyer de verdure réclame l'aval
Des Premières Nations, trop longtemps des rivales,
Et dont la longue histoire, antémédiévale,
Était emmaillotée dans ce vert estival.

Je souhaite couvrir les épaules serrées
De tous les gens d'ici qui aiment savourer
La culture française et ses traits colorés
D'influences anglaises dosées, pondérées.

À tous ces gens du monde, hébergés en mon sein,
Ayant changé d'azur pour un nouvel essaim,
Mon manteau réchauffant, sous un autre dessin,
Se veut le stimulant de leurs nobles desseins.

Pour ma vaste fratrie d'Amérique ou d'ailleurs,
Je veux être un aimant d'amitié, un cueilleur,
De souhaits, d'ambitions, de vos vœux les meilleurs
Pour qu'en gerbe on relie nos élans batailleurs.

Au **Bleu** Nouvelle-France et au **Blanc** d'Amérique
Me serait apposé ce beau **Vert** historique,
Un clin d'œil rappelant nos luttes homériques,
Et irait comme un gant à mon sol féerique.

Le passé, le présent, le futur conjugués,
Par l'emblème écolo, deviendrais distingué.
Je veux couronner, après maints portages à gué,
Un projet rassembleur et à tous le léguer.

À nous, « Gens du pays », commençons maintenant
À bâtir de nos mains un jardin passionnant,
À mener le **Québec** à son plus grand tournant
Pour en faire une terre nous appartenant.

Le plus beau jardin-parc sauvage de la terre:
Voilà en peu de mots le cœur du commentaire.
À une condition, et c'est élémentaire:
Décider entre nous: être propriétaires!

Adieu, la soumission!
Dehors, les permissions!
Finies, les oppressions!
Bonsoir, la démission!

À nous, la possession!
Allô, la progression!
Ok, les expressions!
Bonjour, notre mission!

Faisons donc du **Québec** un éden attirant,
Un havre indépendant, accueillant, tolérant.
Multiplions les parcs, les jardins à torrent,
Embellissons nos cours par amour déferent.

Bâtissons de métaux et plastics résistants
Et cessons de vider nos forêts pour longtemps;
Car la faune et la flore ont besoin en tout temps
De l'abri naturel dont ils sont habitants.

Prenons soin de nos eaux, ce sang du territoire,
Irriguant de santé notre contrée notoire.
L'abondance en or bleu deviendrait méritoire
Si la Soif (!) nous faisait grand donneur... de l'histoire.

Prenons soin de nos gens sur qui cela repose:
Des enfants pour qu'ils gardent l'espoir qu'on propose,
Des aînés pour qu'ils lèguent un savoir qu'on expose,
De nous tous pour qu'un sage bilan on dépose.

Foi de **Fleurdalisé**, ma croix, mes lys, mon champ
Convoient ce sceau vert, solennel, attachant.
Nous formons un écrin de velours si touchant
Que la « verte émeraude » en aurait le penchant...

Je cède maintenant la parole à la feuille
Afin qu'elle nous dise comment elle accueille
Mon propos qui l'invite à franchir ce grand seuil,
Si pareille aventure, elle voit d'un bon œil.

Mon très cher étendard, je te dis grand merci
De risquer semblable suggestion et ainsi
D'attirer l'attention sur l'emblème adouci
Qui va du rouge au vert, que tu proposes ici.

Ma couleur dominante, le vert j'ai nommé,
Exprime la jeunesse et son cran enflammé,
Mais aussi la beauté de l'adulte animé
De verdure assagie, de savoir diplômé.

J'applaudis humblement ta très juste motion
Car me voir en ton centre avive une émotion,
La fierté qu'on m'appelle en cohabitation,
Qu'on me loge au milieu d'une digne nation.

Moi qui suis antérieure à la faune, aux humains,
Il me sied d'accepter ton invite, demain.
Si le peuple décide de me prendre en mains,
Ce **feu vert**, cueillerai comme un doux baise-main.

J'incarne, c'est certain, une majorité,
Mon bon père, l'érable, me l'a répété.
Si un tel attribut fait la cause adopter,
Nous nous en réjouirons, pourrons, tous deux, flotter...

Mais bien d'autres raisons me poussent à m'associer
À ladite épopée, à ses motifs princiers:
Alerter l'opinion et tous les financiers
Que ma feuille, on pollue jusqu'à l'en émacier.

Nous toutes, mes cousines et mes sœurs de nature,
Souffrons des pluies acides et autres incultures
Que l'argent « à tout prix » transforme en dictature;
Nous mourons en silence, en payons la facture.

Pourtant, depuis longtemps, la sagesse autochtone
Redit par ses tambours qui sans réserve... tonnent,
Que la Terre, une Mère, à vil prix, on bâtonne;
Ce grand cri qui détonne, on cantonne, on bétonne.

L'autre jour, me toucha un « Attrapeur de rêves »
Qu'on avait accroché près de moi, sur la grève.
J'entendis murmurer: « Plume blanche on élève »
Puis captai derechef: « Une Tête on relève ».

Je nous vis tout d'un coup tous les trois réunis,
Comme un œuf à deux jaunes, en ton ventre béni,
Moi sur toi, ell' sur moi comme un trait de génie,
Pointant vers l'avenir une triple harmonie.



Je pensai alors que « **Verte Révolution** »
Doit fort bien rimer avec Premières Nations;
Après tout, millénaire science est caution
De racines profondes d'où monte l'action.

La gestion bipartite d'un tel renouveau,
Et au menu des droits historiques nouveaux
Où copropriétaires se mettent à niveau,
Ferait de l'entreprise un Grand Soir des cerveaux.

Mais un doute surgit: les « Post-Cartiers » sont-ils
Durs de la feuille au point d'être sourds et hostiles
Alors que c'est « l'Indien » qui montra l'art subtil
De mon sirop aux Blancs, en des temps très fertiles?

Une autre peur survint: les tout premiers natifs
Seraient-ils à ce point exigeants, obstructifs
Qu'ils veuillent tout avoir sans être très actifs
Au plan des compromis, par besoins correctifs?

Le vent me vit frémir de ma fronde imprévue.
Par le ton, aurais-je commis une bétise?
Comment aurais-je pu les prendre au dépourvu,
Me dis-je, confiante aux gens à longue vue?

Si ma feuille exposée au milieu d'un drapeau
Éveille des vertus, fait frissonner des peaux,
Peut-être que ces mots auront un à-propos
Suffisant pour qu'écoutent tous les cœurs dispos.

Si jamais, je devais devenir un rond-point,
Rassemblant les factions dispersées, mal-en-point,
Perdues aux quatre coins de tes cantons disjoints,
Je serais honorée de leur servir de joint.

Je rêve au très beau jour où mes fortes nervures
Deviendront des allées pour les opposants, mûrs,
Avançant vers ma pointe du haut, non un mur,
Unissant leurs nuances en des joies qu'on... démure.

Moi, la Plume légère, appartiens à l'oiseau,
Toi, la Feuille, appartiens au grand arbre, un réseau,
Toi, la Fleur, appartiens au grand champ, au roseau,
Fleurdelisé, au Peuple, sa terre et ses eaux!

Moi, la Plume anoblée, mon **blanc** est bien de paix,
Toi, la Feuille, du **vert**, de sève te repais,
Toi, la Fleur, sur ton **bleu**, imposes le respect,
Fleurdelisé, j'agrée d'en rehausser l'aspect.

Je deviens un drapeau, on dirait, bien étrange,
En quête d'un vocable officiel qui arrange.
J'accepte pour un temps qu'on me dise: « Il dérange! »
Au moins, serai en vie, c'est mieux qu'on ne me range.

Je veux porter mon nom comme on tient un fanal!
Je veux signer mon nom comme on creuse un chenal!
Je veux chanter mon nom et sa note finale:
JE SUIS, au nom de tous! JE SUIS **LE NATIONAL**!

~ Mystères ~

On dit qu'un mystère est un mystère. Aveu d'impuissance. Tous les jours l'être humain en perce quelques-uns. Pourquoi pas moi, pourquoi pas vous? Le mot qui vient après: mystique. Pourquoi pas moi, pourquoi pas vous? Saluer l'Est, c'est bienvenue l'Orient où tout a commencé, comme à chaque jour. Faire parler Dieu, rien de moins, c'est me rapprocher de Lui, c'est me le rendre... humainement divin. Donner la Parole à mon âme, c'est écouter la seule vraie guide qui me soit donnée. Chercher l'Âme-sœur et la trouver, ce n'est pas tout à fait un mystère, quand on l'élucide. La fine intuition prend les ailes d'une colombe au cœur de ton corps. La réincarnation s'avère une simple journée d'école qui, multipliée par cent, par mille, amène à la maîtrise « es-vie ». Mes méditations, en tant que mots de la fin, sont mes preuves personnelles d'inspiration, fournies par mon Maître intérieur, souffleur aussi intime qu'universel.



Salutation à l'Est

Je vois là devant moi le Soleil se lever
Et d'orange, de rose le ciel innerver.
Je relève la tête pour mieux l'observer
Puis referme les yeux pour mon Moi, retrouver.

Je me « vois » sur le sable, les pieds bien campés
Sur le sol éternel d'une Égypte estompée.
Se dressant à l'apex de Kheops escarpée,
L'astre du jour naissant semble s'y agripper.

J'imagine au sommet du rocheux monument
Une autre pyramide inversée sagement,
Diaphane d'aspect, spirituel segment
S'élevant au-delà, interminablement.

Les deux pointes se touchent et l'éclair nous rappelle
Que notre étoile éclot de cet ultime appel:
La matière apparaît quand l'Esprit l'interpelle;
La nuit nous montre bien ces mariages à la pelle.

Devant cette vision personnelle, intérieure
Que je crée en moi-même en pieux ingénieur,
Je m'adresse à mon Dieu d'un élan sans frayeur
Et Lui dit ce qui suit avec force, d'ailleurs:

Salut à toi ô Est, bras en croix face à Toi,
Je me tiens droit debout, en chevalier courtois;
Le respect m'animant fait que je Te tutoie,
Intime Familier résidant sous mon toit.

En ce jour débutant, **que Ta Lumière** guide
Mon regard fasciné vers tes œuvres splendides.
Que mes yeux éblouis de conscience lucide
Voient dedans et dehors Ta sagesse limpide.

Que Ta Vie d'inlassable Génie créateur
M'inspire admiration devant le sage Auteur
Ayant engendré l'art, devenant à cette heure
Du Beau, du Bien, du Grand, du Petit, l'Inventeur.

Que Ton Amour parfait, ce Sang de l'univers,
Qui circule partout quand mes yeux sont « ouverts »,
M'amène à voir le Bon, dans la mort, le pervers
Afin qu'à la tristesse, j'inflige un revers.

J'entreprends donc ce jour en vrai rosicrucien
Et unit ma pensée aux autres praticiens
De large tolérance, en sage stoïcien,
De stricte indépendance, en humble logicien.

Mes deux bras fatigués, j'unis sur ma poitrine.
Je courbe un peu la tête et emplis mes narines
De tout l'air ambiant que mes bronches entérinent
Puis expire un long « OM » que ma voix Te serine.

Inspiré par la Paix profonde de mon Dieu,
Je projette une croix et sa rose au milieu,
Au centre du Soleil, dans l'or jaune radieux
Où seule la fleur rouge en ressort à son mieux.

S'élevant au-dessus, le triangle inversé,
Parti pour l'infini dans sa claire avancée,
Atteint l'ultime ciel dans sa course élancée
Et se perd dans l'azur de mes nobles pensées.

Puis porté vers le bas, mon troisième œil, saisi,
Perçoit une colonne de feu, d'ambroisie
Venant d'en haut, perçant les deux pointes sosies,
Illuminant la Terre, émue de poésie.

Ainsi m'est-il montré que le « bas » naît du « Haut »
S'y reflétant au point de former un duo
De fidèles alliés si le bas « voit » le Haut,
Si science et conscience agissent en ex aequo.

Et soudain un Geai bleu, de sa voix de crécelle,
Me sort de ma torpeur, du Bon qui m'ensorcelle.
Je reprends mes esprits et mes yeux je descelle
Puis décroise les bras pour me remettre en selle.

Je prends des arachides et j'en ai plein la main,
Les mets sur la terrasse et en un tournemain,
L'oiseau en attrape une et une autre en chemin,
Pendant que je retourne à mes devoirs humains.

Dieu

Tu peux te justifier de Me prêter parole
En sachant qu'en essence tu es un vrai « dieu »
Car à Ma ressemblance j'ai créé vos rôles
Pour que pareillement, vous deveniez radieux.

J'ai semé en vous tous les graines du savoir
Afin qu'au bout des ans sous formes matérielles
Vous parveniez enfin, ayant fait vos devoirs,
À quitter vos cocons d'attributs sensoriels.

La Vie n'a pas de fin car Je suis éternel.
Vous ne mourez donc pas au fil des « transitions »
Entre le corps de chair, ce dehors personnel,
Et votre âme subtile aux fines vibrations.

C'est elle qui bâtit votre écorce extérieure,
Un peu comme la sève imprègne tout le bois
Qui, nourri de substance aux vertus supérieures,
Prend la forme d'un corps qui l'absorbe et la boit.

Lorsqu'une créature s'est « réalisée »,
Quand elle a fait le plein de son grand potentiel,
Elle et Moi pouvons voir qu'elle a bien maîtrisé
Sa mission en l'espèce et ses buts essentiels.

Et l'étape suivante de mille maîtrises
Est la mille et unième, infini processus,
De poussées désirantes qui vous électrisent,
Votre Moi nourrissant l'intime consensus.

La conscience troublée ne consent pas toujours
Aux injonctions feutrées de pareil agrément.
C'est par méconnaissance, en fait un abat-jour,
Qu'un manque de clarté ternit le jugement.

Et l'erreur est humaine, animale et terrestre;
Même le végétal, le minéral aussi,
Apprennent en louvoyant, se trompent et réorchestrent
Leurs hautes facultés par doigté plus précis.

Dès le commencement, J'ai doté vos esprits
Du pouvoir de choisir, d'en être responsables.
Et ce don fort précieux s'est enrichi d'un prix:
Ce fut la paix profonde, en Soi, impérissable.

Mais à ce libre arbitre est associé un coût:
Si l'entité choisit d'agir dans la pénombre,
Écartant Ma lumière en pensant après coup,
Souffrir et réparer l'éloigneront de l'ombre.

C'est donc que Je « permets » la pénible souffrance
Sans désir de punir, sans même l'ordonner.
La peine et la douleur sont facteurs d'attirance
Vers un meilleur agir auquel vous cramponner.

Tout se fait par amour..., il n'y a pas de mal,
Mais aimer pour soi seul assombrit l'exercice;
C'est le fiévreux pouvoir d'un bien fat, minimal
Qui se croit pur génie mais fait pauvre narcissé.

Tout se fait par amour..., il n'y a pas d'enfer;
Il n'y a qu'ignorance et ses peurs maladives
Tout au bas de l'échelle de l'être et du faire
Ne levant pas les yeux vers lumière plus vive.

Tout se fait par amour..., ce Sang de l'univers
Dont J'ai tout abreuvé, qui suinte en beauté
De tout ce qui existe, à l'endroit, à l'envers,
Qu'il vous est consenti de boire ou rejeter.

L'unique liberté qui vous est refusée?
C'est **devenir parfait**, après vents et marées.
Macérant dans vos cœurs, ce besoin infusé
Transforme vos espoirs en œuvres consacrées.

Répétez-vous sans cesse que *rien n'est parfait*?
Observez donc un peu chaque jour de vos vies:
Oui des milliers d'actions, créez, tout compte fait
Imbues des *perfections* qui me comblent à l'envi.

Si vous étiez parfaits, infaillibles, exemplaires
Sans fournir les efforts pour connaître l'ultime,
En vraie satisfaction ne pourriez vous complaire;
Se savoir méritant consolide l'estime.

Les pensées sont des plantes aux racines enfoncées;
Leur rappel les maintient et leur sert d'arrosage.
Si l'une n'aimez pas, pour s'en débarrasser,
Plantez-en tout autour qui font meilleur usage.

À ce titre rancune et culpabilité
Sont des plantes vivaces aux dards fertilisés.
Soyez cléments d'abord pour vos pensées usées
Et rendez la pareille en parfaite équité.

Trouver de grands bonheurs dans de petites choses
Rend les plus grandioses estimées à souhait;
De la sorte éblouis, devenant virtuoses,
Accueillez les ardues tel l'enfant ses jouets.

Je déclare avec force... aux sectes, aux religions:
Vous tenez en Mon nom des propos acceptables.
Mais quand des mots rageurs proférez en Ce nom,
Vous vous trompez de chef et de but honorables.

À la fin **tout** est bon de par les galaxies
Où **tout** s'ordonne en lois malgré les apparences.
Vie, Lumière et Amour sont les sentiers précis
Sur lesquels vous pouvez maintenir l'Espérance.

Une âme sans peine

D'abord disons tout net: celui qui tient la plume
Ne sait pas tout de moi et ce qu'il sait de moi
Il le tient d'expériences psychiques aux émois
Bien réels, qu'en son cœur et sa tête j'allume.

Il n'est pas prétentieux d'essayer de traduire
En des mots aussi vrais qu'on puisse concevoir
Ces affects, ces pensées, ce qu'on peut en déduire,
Qui naissent de l'espoir et se muent en savoir.

On me sait fort discrète, il en est bien ainsi;
Étant de vos pensées, principe sous-jacent,
Je *souffle* à qui écoute un message concis,
Une leçon de vie, un mot compatissant.

Un nombre illimité de précieux synonymes
On m'a souvent donnés tels les Moi intérieur,
Corps psychique, « anima », subconscient qui raniment
Le désir pénétrant d'un propos supérieur.

Le terme plus commun désigné du nom d'**âme**
Rallie un plus grand nombre et me fait bien « co-naître »:
Un souffle de début faisant du corps un être,
Un dernier long soupir quand ce corps perd ma flamme.

En l'Âme universelle tout est relié.
Comme les gouttes d'eau d'une mer maternante
L'onde n'en est pas moins composée de milliers
D'aqueuses entités, « personnelles », assonantes.

Chaque être est appelé, en se réincarnant
Autant de fois qu'il faut, à maîtriser la Vie
Par les **règnes terrestres**, un parcours culminant
À l'humain qui inclut les autres à l'envi.

Je ne veux offenser l'humaine dignité...
À l'inverse j'inspire la fraternité
De laquelle on acquiert toujours plus de fierté
Et d'amour pour NOS âmes-personnalités.

Vous qualifiez l'**humain d'animal** raisonnable.
L'**animal** serait donc un **végétal** mobile,
Le **végétal**, un **minéral** impressionnable,
Le **minéral**, un socle en vous tous, fort utile.

Selon ce scénario, chaque être a bien son âme
Dont l'aspect corporel, son terrien véhicule,
Répond de ses progrès et défis de sa gamme
L'invitant toujours plus vers le haut, sans recul.

La spirale infinie, de naissance en naissance,
Présente ses missions, ses desseins successifs;
L'élève s'y éduque à même son Essence,
Corrigeant tôt ou tard ses travers excessifs.

Connaître en est le but, comprendre, le moyen,
Soi-même en premier lieu, l'univers par surcroît.
Soi-même en fait c'est Moi, seconde du Doyen,
Ce Dieu de votre cœur, de votre amour qui croît.

Cette quête requiert par degrés la croissance
D'utiles **facultés** telles la volonté,
La mémoire étendue, la subtile conscience
Pour que la perfection soit votre vérité.

D'abord la **volonté**, cette flèche aiguisée,
Dirigeant du dedans vers le haut, ses visées,
Perçant l'épais brouillard de l'amère illusion
Pour puiser en mon sein sa puissante vision.

La mémoire est en soi un long fil d'Ariane
Menant à vos racines oubliées mais vivantes.
Dûment interroger le passé, les arcanes
Vous ramène à vos sources en contrées captivantes...

La **conscience** est un pont prenant pied lentement
Sur les rives opposées de l'incompréhension.
Au milieu juste et bon, au-dessus des tourments
Se joignent enfin les arcs de la révélation.

Un courant électrique, voilà ma nature.
Et Dieu dans Sa grandeur est l'électricité.
Chaque « ampoule » varie selon son armature
Et projette un peu moins, un peu plus de clarté.

Je n'ai point de repos, ne puis être damnée.
Je suis âme sans peine, étant de paix profonde.
La personnalité et son corps incarné
Peuvent seuls éprouver les douleurs qui confondent.

L'enfer dont vous parlez n'a pas lieu d'exister
Autrement qu'en vos peines d'humains imparfaits.
Et je suis votre ciel, cette félicité
Disponible à toute heure et pour toujours, un fait.

Vous n'avez qu'à entrer en vous-même, chez moi
Car chez moi, c'est chez vous sans même un jeu de mots.
Ainsi vous trouverez un grand cœur siamois
Qui bat sans coup férir pour son frère jumeau.

Âmes-sœurs

(Version 2002)

À l'aube de la nuit des temps,
Mon cœur errait comme âme en peine.
Je t'y cherchais, ma lune pleine,
Parmi les morts et les vivants.

Maintes fois ennemis, amants,
Retrouvant l'amour et la haine,
Avec leurs labeurs, leurs malheurs
Malgré nos raideurs, nos douleurs,
Changées peu à peu en bonheur.

Il nous aura fallu bien comprendre
Qu'on naît et renaît, chaque fois
Pour vivre toujours mieux
Notre bonheur amoureux,
Toi et moi, moi et toi,
Pour toujours ensemble,
Conquistadors de l'Anneau d'Or.

Âmes-sœurs

(Version 2011)

En relisant ce texte et en le corrigeant
Voici qu'une pensée, c'est sûr, moins romantique
M'interpelle et me dit, parcours plus exigeant,
Que sont les âmes-sœurs, en version plus logique?

Au lieu de concevoir qu'une âme s'est scindée
En deux parties égales pour former les sexes
Et que ces deux moitiés, en un grand coup de dés
Se cherchent, se retrouvent, ô miracle réflexe;

Si en plus on prétend que ce grand jeu se fait
En une unique vie, et en cette vie-ci,
L'injuste loterie, car c'en est une en fait,
Ne favoriserait qu'un nombre rétréci.

Or il faut bien comprendre que ces grands élus
Auraient eu peu de temps pour mériter ce lot,
Que la dite maîtrise exige beaucoup plus
Qu'une seule existence; peignons le tableau.

Établissons le cadre fixé au début
À l'intérieur duquel se passera l'action:
Apprendre à se connaître, en fait, c'est le grand but:
La doctrine exigée, la réincarnation.

Il est vain de prétendre qu'on puisse connaître
Soi-même ou quelqu'un d'autre en une simple vie
Au point où la maîtrise de soi, ou autre être
Couronne en peu de temps la tâche poursuivie.

La notion de mérite doit bien prévaloir
Pour qu'un lien de justice s'attache à l'effort.
Un don n'est pas un don, c'est le noble savoir
Qui fait sa distinction entre le plomb et l'or.

Voyons donc maintenant où sont nos tourtereaux
Qui ignorent peut-être qu'ils vont devenir
L'un pour l'autre un parent, un ami, un héros
Ou bien un ennemi à haïr, à bannir.

Une vie après l'autre ils sont loin, ils sont près
Dans l'espace ou le temps de la planète Terre
Qui leur sert de berceau, de tombeau, de progrès
Dans la quête incessante à saisir leur mystère.

Et l'**attractivité**, cette loi du désir,
S'insinue peu à peu dans leur cœur, dans leur corps
Chaque tâche engendrant l'occasion de choisir
Celui-là, celle-là; se mieux connaître encore.

Mais comment démontrer cette attractivité
Que l'on sent, attirante, mais sans l'expliquer?
Il faut avoir été bien des fois à côté
De l'autre en étant bien, pourrait-on répliquer.

Et l'on se re-connaît comme pôle opposé.
Cette proximité impose au proposé
De ne plus résister à l'appel de l'amant;
C'est la loi des contraires qui contraint l'aimant.

Qu'est donc le coup de foudre en un tel scénario?
Ils furent près, souvent, jadis, sans fusionner.
Et là c'est la vraie fois qu'ils vivent avec brio
Cette attente vouée aux meilleures années.

L'autre loi du désir a trait à la **distance**:
Physique évidemment mais autant d'importance
Doit régir le psychique; et leur double existence
Formera un triangle aussi parfait qu'intense.

Chacun d'eux doit apprendre à revêtir les rôles
Masculin, féminin, visant la complétude
De leurs pôles intérieurs qui toujours mieux contrôlent
Et maîtrisent la Vie, sujet de leur étude.

Vaguement ils aspirent à devenir parfaits,
D'abord par devers soi, aussi avec un-e autre
Et l'expérience aidant, chez chacun, c'est un fait,
Ils exaltent LE couple, en deviennent l'apôtre.

Entre-temps, contretemps, un besoin du contraire?
L'un et l'autre ou les deux entreprennent une pause
Dans leur quête d'union et marchent, solitaires,
Pendant toute une vie car un délai s'impose.

Célibat résolu ou fort peu consenti?
Ou encore un « détour » sexuel peu conscient
Vers un sexe pareil plus ou moins ressenti?
Voilà qui est normal dans le cycle des ans.

L'homosexualité en un bref coup d'œil:
Un homme et une femme s'aimait d'amour tendre
Mais voilà qu'un des deux, au-delà du cercueil,
Change de sexe; la loi joue après les cendres.

Ce peut être aussi que la personnalité
Douée de libre arbitre en abuse indûment,
Choisissant d'affilée même polarité.
L'autre pôle imposé... émeut karmiquement.

Donc par monts et par vaux déambulent les âmes
D'un défaut transmué en sa noble vertu
Par l'action alchimique d'une vive flamme,
Celle ailée de l'amour liant le « moi », le « tu ».

Leur apparaît enfin le sommet convoité
L'apex de pyramide visé mais non vu,
Établissant dès lors la mission exaltée
Qu'ils entreprennent ensemble avec la même vue.

L'Amour en est le but car Il est la synthèse
Des mérites acquis des thèses et antithèses,
Apprivoisés au long des gains et des revers.
L'amour, toujours l'amour, ce Sang de l'univers.

Une fois maîtrisé ce duo essentiel
Chacun de ces deux êtres, en **chacun** sa mesure
Clora le cycle humain en atteignant le « ciel »
Que la Terre leur offre en son plus bel azur.

C'est bien au singulier que le-la « réalisé-e »
Terminera sa route en maîtresse ou en maître
En ayant fait l'union des sexes divisés;
Avec l'autre et en soi, il-elle s'est résolu d'être.

Finalement les âmes sont bien toutes « sœurs »
Ou « frères » c'est selon, « personnes » toujours plus.
La **personnalité**, voilà qui évolue
Puisque l'âme est parfaite et son seul professeur.

Et l'âme d'ajouter...

*Voilà que tu as fait, en poète attentif,
Confiance à l'intuition bien traduite en ce site
Que j'ai certes insufflée à ton être intuitif:
Habiller cette idée de beaux mots explicites.*

*Le meilleur de l'enjeu que ton propos apporte
C'est que **chacun** de vous, un jour, accomplira
La Noce Alchimique qui est, **en Soi**, la porte
D'un niveau supérieur qui alors s'ouvrira.*

Une journée d'école

Un...

En Haut Lieu, On m'invite à prendre la parole,
Au nom d'une doctrine léguée en symbole
De l'Esprit de Justice et d'Amour, la boussole,
Que chacun a en main pour en faire haute école.

On me nomme ici-bas, la **réincarnation**.
La personnalité s'incarne en succession,
Jusqu'à la maîtrise de la vie, progression,
Que chacun a mandat d'accepter pour Mission.

On voit dans cet écrit beaucoup de majuscules.
Je vous prie de comprendre que je véhicule
Une loi naturelle, en tous points la formule,
Que Dieu a créée pour que sagesse on cumule.

Si Dieu n'existait pas, ce serait le néant.
Aucune création, le petit, le géant,
N'auraient pu voir le jour, et le cas échéant,
Ce si bel Univers serait un *rien* béant.

La notion de hasard pause aussi ses problèmes.
Un effet sans sa cause n'est pas un système;
Ce n'est qu'un inconnu qui attend son baptême
Pour avoir à la fin, droit à son théorème.

Je sais bien que plusieurs d'entre vous ont des doutes
Sur ma réalité qui effraie ou déroute.
Si on aime assez peu cette vie, tant elle coûte,
Le fait d'y revenir, on refuse, on redoute.

Or la peur du Long Terme enferme la conscience
Dans des vues matérielles obstruées d'inconscience.
On naît nus, on meurt nus, de corps mais pas de Science
À laquelle il est bon de prêter audience.

La souffrance n'a pas qu'un aspect douloureux;
Elle porte en son sein un beau fruit savoureux
Nommé *leçon de vie* par le cueilleur heureux,
L'ayant dûment gagné par efforts valeureux.

Minéral, végétal, animal et humain:
Ces quatre règnes unis sont tous cousins germains.
Vous ingérez les autres et en un tournemain,
Devenez solidaires aujourd'hui et demain.

Une fois maîtrisé, allant de bas en haut,
Un palier mène à l'autre et devient le berceau
D'un prochain apprenti arborant son flambeau
Puis d'un maître de classe enseignant aux nouveaux.

Toutes les expériences affinent l'être unique
Qui ne peut régresser vers un ancien physique,
Malgré tous ses défauts et toutes choses iniques
Qu'il ait pu accomplir, cette règle est basique.

En un mot comme en cent, vous êtes la Nature
De la Planète Bleue qui mène d'aventure
Un destin décidé en commun, sans rupture
Avec les gestes faits par ses vraies créatures.

La Vie ne meurt jamais, de naissance à trépas,
De trépas à naissance, et le plus petit pas
Est inscrit dans le Livre du Temps, le Karma,
Lui pour qui tout est Âme, sans anonymat.

Il est donc naturel que tous soient imputables
De leurs pensées, paroles et actions véritables;
En notre âme et conscience, il devient équitable
Que chacun soit pour Soi son tout premier comptable.

La force de l'Amour, ce Sang de l'univers,
Qu'on peut trouver partout, dans le sain, le pervers,
Représente le cœur d'une loi qu'on révère
Quand elle est bien comprise, à l'endroit, à l'envers.

Deux...

Mon présent messenger ne sait pas tout de moi;
Veuillez donc l'excuser s'il hésite, atermoie
Devant certains aspects plutôt chargés d'émoi,
Personnels, collectifs sur lesquels on larmoie.

Comment élucider catastrophes et famines,
Hécatombes et tueries que la vie... dissémine?
Elles sont des tensions prolongées qui culminent
À des points de ruptures où les parties... dominent.

Les rôles de la vie s'avèrent si nombreux
Que rendre un néophyte, un maître rigoureux
Invite à souscrire au précepte vigoureux:
« Cent fois sur le métier (...) » des humbles, valeureux.

Ce qui revient à dire d'un ton opportun
Que le but de la Vie, être un diamant A-1,
Exige maints séjours pour faire de quelqu'un
Un humain très complet, l'exemple de chacun.

C'est ainsi qu'on dira au sujet des vieilles âmes,
Amies de la Sagesse en laquelle elles se pâment,
Qu'elles ont cheminé, appris, donc fait leurs gammes,
Tels Socrate et Platon que toujours on acclame.

Le but de l'exercice en soi n'est pas banal:
Se connaître soi-même en étant le canal
Du savoir essentiel, des vertus cardinales
Pour aimer, soi d'abord, tous les autres en finale.

L'âme incarnée réclame la dualité.
Les sexes sont deux faces en cours d'identité.
Ainsi en homme, en femme, en bonne égalité,
Vous devez revenir pour expérimenter.

La vie du couple uni, des loyaux amoureux
Reproduit bien l'accord des deux pôles heureux
Qu'on a déjà en soi, qu'en êtres généreux,
On réunit à deux, en amants désireux.

Que sexualité soit purification!
Le plaisir des cinq sens et des grandes émotions
Gratte le vert de gris dans l'orgasme en action,
Décrasse des scories et semblables affections.

L'égalité campée des droits et des devoirs,
Sans égard au présent, traditions et avoirs,
Doit changer les croyances en ultime savoir
Si l'union accomplie, on tient à concevoir.

Et de multiples fois, on peut revivre ensemble,
Comme homme ou comme femme, on casse ou on s'assemble
Pour polir peu à peu les moitiés qu'on rassemble
Et qu'à belle unité, à la fin on ressemble.

Les personnes attirées envers le même sexe
Ont vécu trop de vies d'affilée, par réflexe,
Comme mâle ou femelle et trouvaient trop complexe
De changer d'allégeance en un genre connexe.

Que ceux qui pensent en mal de cet état de fait
Comprennent que fort peu des êtres imparfaits
Échappent au *contretemps*, qui n'est pas un méfait,
Tout au plus un détour sur la voie du parfait.

La force du duo élit de bons parents.
« Vos enfants ne sont pas vos enfants. », dit Gibran.
Ils peuvent avoir été alliés ou concurrents;
Ces poupons ont été adultes récurrents...

J'aimerais signaler aux enfants trop soucieux:
Vos parents ne sont pas vos parents, même vieux.
Aimez-les mais sachez que leurs choix contentieux
Demeurent personnels malgré un ciel pluvieux.

Un ex-frère, un voisin, un inconnu aussi,
Ils se sont tous *choisis* avant cette vie-ci
Dans un pacte (in)conscient pour qu'avec minutie,
L'entraide mutuelle amène au réussi.

Évoluer devient l'aspect incontournable:
Le dominant peut bien, et c'est imaginable,
Revenir en soumis, position intenable,
Jusqu'à temps que souffrance entraîne au raisonnable.

Naître là ou ici n'est pas non plus fortuit.
La ville, le pays, les gens, le tout traduit
Le présent d'un passé reproduit, reconduit
Pour avancer d'un cran sans mérite gratuit.

Le métier est travail, sur soi et sur la vie:
Les métaux, végétaux, animaux vous convient,
Et pour sûr les humains, à connaître à l'envi,
La Nature et ses lois par besoin de survie.

L'Art est le lieu chéri de sublimes passions
Des corps et des esprits par subtile incursion
Dans les mondes de l'âme et de ses propensions
À faire d'ici-bas un *ciel*, une ascension.

Toutes les religions et leurs saints rituels
Veulent atteindre la Voûte du spirituel
Mais seul le cœur du sage, en individuel,
Peut prétendre à l'extase, en phases graduelles.

C'est le fait du mystique en toute indépendance
Qui atteint sur l'enclume de la tolérance,
Le sommet personnel, fraternel de gérance,
D'un parcours prolongé menant à transcendance.

Il aura (re)connu tout des races humaines,
Tous les crimes de guerre et actions inhumaines,
Toutes les compassions à portée surhumaine
Et saura tout de lui, de l'Amour qui le mène.

Trois!

Darwin avait raison mais se trompait aussi.
L'humain provient du singe et c'est fort bien ainsi.
Cette graduation profite à celui-ci,
Lui ouvrant un portail qu'il mérite, apprécie.

Après maints épisodes d'animalité,
De l'insecte au reptile, au poisson, invité,
Il emprunte à l'oiseau sa belle agilité
Et, reçu mammifère, il monte en qualité.

Devenu grand primate, il demeure longtemps
Dans les rangs simiesques aux exploits éclatants.
En gravit les maillons en singe compétent
Puis atteint un sommet, en tant qu'Orang-Outan.

De tous les animaux, il est celui qui prend
La plus longue durée, soit sept ans, ça surprend,
Pour devenir adulte et cela se comprend:
À devenir enfant..., lentement il apprend.

Il est de plus le seul de tous les grands primates
À exposer le blanc de ses yeux, qui épatent,
Ce qui lui donne un air, fort loin de l'automate;
En tant que postulant, il montre *blanche patte*.

Il aura imité, de l'humain, la personne,
En s'étant imprégné de voyelles et consonnes
De langues trop ardues pour que gueule façonne
Jusqu'à temps qu'au-dedans, il oit l'heure qui sonne...

Bien assis sur sa branche dans l'Arbre de Vie,
Il éprouve avec force l'appel qui convie
Son âme de chercheur, sa soif inassouvie,
À franchir la borne du règne qu'il envie.

Dira-t-il « oui » cette fois-ci, se sent-il prêt
À marcher sur le sol, au bas de la forêt,
À parler un langage et combien d'autres après,
À quitter son trône d'animal pour de vrai?

Devenir le petit d'un degré supérieur,
Après avoir été sommité antérieure
Exige humilité et vision intérieure
D'un demain bonifié, d'un progrès ultérieur.

Et ayant adopté pareille décision,
Il ne peut retraire car à cette adhésion,
L'âme accole un influx permanent de fusion
À l'humaine nature et à son éclosion.

Où s'incarnera-t-il, ce jeune néophyte?
La logique soutient qu'au départ, il habite
Aussi près que possible de l'endroit qu'il quitte
Afin qu'avec succès, de ce pas... il profite.

Divergeant de Darwin, je tiens à préciser
Qu'en tout temps de l'année, je vois s'**Humaniser**
De tels êtres enfin prêts, venant fraterniser
Avec leurs sœurs et leurs frères *civilisés*...

Le singe est-il le seul à franchir ce passage?
Le grand nombre d'humains infirme un tel adage.
De nombreux animaux domestiqués, sauvages...
On atteint ce grand seuil: l'humanité plus sage.

Tous ces nouveaux venus ont-ils même mérite?
Certains ont dûment gradué mais d'autres pas.
L'humain fait trop d'enfants qui arrivent trop vite
Devenant pour les loups... de savoureux appâts.

Les manipulateurs raffolent des troupes
Qui font dans l'émotion bien plus qu'en la raison.
Leurs basses œuvres ils font risquer par leurs supôts
Provoquant le retour de sombres horizons.

Même le moins aimant des humains ne peut plus
Retourner à l'état animal, révolu!
Et chacun des humains, bien sûr, en temps voulu,
Réparera l'impair, sur terre..., revenu.

Chaque vie n'est au plus qu'une journée scolaire
Qu'il vous faut répéter afin de vous parfaire
Jusqu'à vous mériter l'ultime savoir-faire
Car la **Maîtrise es vies** exige l'exemplaire!

Méditations

Le Maître intérieur

Je note que la fin de ce vibrant recueil
Atteste en quelques mots des belles intuitions
Que tu as su capter en ouvrant le bon œil,
En écoutant ton âme aux fines vibrations.

Moi, ton Maître intérieur, qui siège dans ton cœur,
Ai pour divin mandat d'élever ta pensée,
De mieux guider tes pas de résolu marcheur
Sur le Sentier mystique de la croix ansée.

Tente donc de transmettre aux esprits réceptifs
Les fruits de dévotion que je t'ai instillés.
Expose l'ouverture, ample du sensitif,
Qu'il faut bien acquérir pour mieux en témoigner.

Bien sûr, il t'a fallu maîtriser la technique
Dite rosicrucienne pour mener à bien
Ces intimes visées aux apports alchimiques,
Guidant le présent jour dont tu es le gardien.

Visualisation et réceptivité,
Active au premier cas, fort passive au second
Te furent nécessaires pour te mériter
Ces judicieux conseils sans sortir de leurs gonds.

À toi donc la parole et prends-la sans frayeur
En disant simplement ce que tu as compris
De mes chuchotements, de mes mots les meilleurs
Pour que la paix profonde, en mesures le prix.

Le disciple

Un jour Tu m'as montré l'éclat de Ton visage.
J'étais tout simplement debout dans mon salon
Et soudain Ton faciès surgit du paysage
Me laissant ébahi, rivé à mes talons.

Tes yeux étaient si beaux, d'un bleu baigné d'azur
Qu'ils scindaient la Lumière émergeant de Ta face.
Ce jour-là je compris, estimai la mesure
D'un ancrage si fort que plus rien ne l'efface.

Je n'aurais jamais cru qu'une âme avait des traits
Si personnalisés qu'on puisse s'y reconnaître.
Ce regard infini et ses radieux attraits
M'a montré pour toujours la splendeur de mon être.

*Un jour je tenterai de matérialiser
Cette pure vision de la beauté du monde
En façonnant un masque de « réalisé-e »
Pour que le fier sujet y trouve joie féconde.*

Revenons donc au but du présent exercice
Nommément insufflé par mon Moi intérieur.
Parcourons des moments de douce catharsis
Éclairant mes coins sombres d'un ciel plus rieur.

Puis-je vraiment plaider que les propos qui suivent
Sont des révélations de mon Maître intérieur
Plutôt que l'inconscient et ses pensées naïves
Traduisant des espoirs m'induisant en erreur?

L'inconscient suit les lois de mon corps dit psychique
Qui ne fait différence d'un bien ou d'un mal
Car il vit l'impulsion en sorte automatique
Me poussant à agir dans son cadre normal.

Or mon âme ou mon Moi de parfaite nature
Me tiendra un discours toujours plus inspiré
M'indiquant une voie collée à ma stature,
Où la sagesse est reine et ses mots, éclairés.

Relatons ces moments, d'une allure concise,
En autant que j'y prête une oreille attentive,
Que je n'impose pas mes positions assises,
Que je m'ouvre humblement à toutes perspectives.

Expériences psychiques

Dix jours après la mort de mon père estimé,
J'élevai ma conscience imbue de gratitude.
Nos deux corps éthérés, lumineux, sublimés
Fusionnèrent un instant leur double plénitude.

Un merci prononçai pour intime raison.
Il me fut rappelé qu'un précédent serment
J'avais mis de côté. À cette liaison
Je devais revenir pour futur agrément.

L'écrit est un travail truffé d'incertitude
Et sa publication est un acte de foi.
Recevoir un avis de pleine certitude
Redonne un bel élan confortant mes émois.

Aviver la bougie de cette vie présente,
Poursuivre les efforts de projets créateurs;
Ils me seront rendus en leurs portées plaisantes;
L'important, c'est le bien, fait à tous les lecteurs.

Elle est « ma sœur en art » sans en être consciente.
Il est bon que je voie ce chemin avant elle.
Nous formerons duo que le beau oriente
Vers un monde meilleur qui a tant besoin d'ailes.

Ma compagne a subi les affres du cancer
Mais ce mal est parti selon nos intuitions.
Soigné de mains de maître en butte à l'adversaire,
Ce sein fut entouré d'heureuses conditions.

En visualisant mon corps psychique ambré
Je perçois celle-ci devant moi, recueillie.
Nos deux fronts se rapprochent dans un but sacré
Et se pénètrent ainsi que l'image a jailli.

Établi au début du plus haut tiers de l'œuvre,
J'y enjambe une pierre au-dessus du grand vide.
Sans peur, je vois la foule, au sol, en ses manœuvres,
La prie de voir plus haut l'apex de pyramide.

Un chevalier de paix, en fait, suis devenu
Reléguant loin la guerre et ses forfanteries.
Ma nouvelle monture je mène étant nu
Car mon armure ancienne est à la fonderie!

Et voilà, ô surprise, et deux fois plutôt qu'une,
Je reçois bel avis qu'en visualisant
Mon corps illuminé, j'ai l'intime fortune
De soigner mes excès du passé, du présent.

Mes deux enfants et moi nous tenant par la main
Formons un fier triangle aux pointes réjouies.
Suzanne nous rejoint en son centre carmin
Et la belle unité nous ravit, éblouis.

Élevé au-dessus de mon précieux village,
J'y perçois des rondeurs et des pics d'harmonie
Qui forment, en nombre égal, un fort bel étalage
De l'art qui fleurit bien en notre colonie.

L'Art est bien de l'Amour; les deux ont un grand « A »
Car ils forgent un projet infini, créateur
D'où tout vient, où tout va, l'alpha et l'oméga
De nos fibres intimes de vibrants acteurs.

Lancé dans la nuée d'où je me vois assis
J'élève un peu les yeux, étale un blanc de l'œil
Sous l'iris soulevé au-dessus du sourcil;
La photo de Jésus, j'imité; et me recueille.

La nef de mon sanctum montre les méditants
Nimbés dans leur lumière, en vibrant égrégore.
Ce n'est que leur éclat intérieur et constant
Qui éclaire le temple, ce qui les honore.

Je ne suis donc pas seul dans ce lieu de prière
Où je joins ma lueur ordinaire à la leur.
Mais la somme des lux de l'assemblée entière
Forme un dôme brillant de mystique valeur.

Le vieillard porte en lui l'enfant de son enfance.
Or le nouvel enfant renaît d'anciennes cendres
Qui l'ont vu afficher vigueur et déchéance.
Les cycles de la Vie n'ont qu'un but : bien apprendre!

L'incarnation est bien une plante vivace
Qui voit son corps fleurir pour bientôt disparaître.
Mais le froid n'en détruit que ce qui ne dépasse;
L'enfouie n'est qu'endormie; son réveil, c'est renaître.

Mes excès sont d'emblée de vives résistances
Confondant le plaisir et le simple bonheur.
Le premier vient du corps, soit de physique instance,
Le second vient de l'âme, divine entraîneuse.

Un *beau* jour, je vois l'âme emplie de sa lumière
Dirigeant ses rayons en bel alignement
Avec les cœurs psychique et physique, instruments
De synchrone harmonie; intimiste première.

De voir le Christ en croix se sacrifiant pour tous
Me montre le chemin de ma propre maîtrise.
Les souffrances d'appoint que j'accepte ou repousse
Ne sont que les stations... de ladite entreprise.

Accueillir les tourments qu'impose l'idéal
C'est souffrir pour un bien et non pas pour un mal,
C'est voir croître la rose au centre de la croix
Et voir s'illuminer la portée de mes choix.

Mettre en mots l'émotion, une quête choisie
Confinant au partage, à digne transmission.
Devenir un témoin chargé de poésie
Ravit le délivreur de l'écrite mission.



Martine Cyr, artiste-peintre

Pour en savoir davantage sur cette merveilleuse artiste-peintre de Val-David, allez visiter son site www.martinecyr.com.

Vous trouvez la poésie ennuyante ou vous pensez qu'elle est incompréhensible? Pas celle-ci! Inspiré par le grand fabuliste **Jean de La Fontaine**, l'auteur, **Richard Lauzon**, plutôt que de *prendre* la parole, la *donne*!

Imaginez que se mettent à parler la poésie elle-même, les arts, la planète Terre, la marche, les oiseaux, la neige, les arbres, l'ébriété, les corps amoureux, l'humour, le voile islamique, la violence et l'amour, le Fleurdelisé réformé, la réincarnation, les âmes-sœurs et Dieu... pour vous raconter ce qu'ils pensent, font et vous inspirent.

Tout un programme n'ayant qu'un but: vous raconter en vers et en rimes les beautés et les bontés de la vie pour **OPTIMISER VOTRE INDICE DE BONHEUR**! Rien de moins! Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, l'auteur a invité la peinture et la musique pour illustrer et accompagner ses poèmes et ses fables.

Né en 1945, **Richard Lauzon** possède deux baccalauréats, l'un en pédagogie, l'autre en enseignement-sexologie ainsi qu'une maîtrise en sexologie clinique de l'UQAM. Ce recueil de **60 titres** constitue pour lui une première publication poétique d'importance même s'il a déjà publié quelques poèmes dont *Hair... par amour* en 2007 dans la revue québécoise Ressources sur la non-violence, *Le Merisier poète*, primé par la Fondation Derouin de Val-David en 2010 et *Salutation à l'Est* dans la revue Rose-Croix en 2012 diffusée dans l'ensemble de la francophonie mondiale. Ces poèmes font partie du présent recueil. L'auteur a également publié trois essais en sexologie et développement personnel.



Suivez un sentier menant vers plus de lumière intérieure!

Originaire des Îles-de-la-Madeleine, **Martine Cyr** est une artiste-peintre de renom résidant et ayant son atelier à Val-David. Elle se consacre entièrement à son art et a participé à de nombreuses expositions collectives au fil des ans se méritant divers prix du jury et du public.

